PER
R-334
CON

REVUE Populaire

MONTRÉAL
JANVIER
1952

20c

Gertrude Son maître le professeur ne veut plus pratiquer la médecin L'infirme reste chez lui elle veut tuer la jeune fille étudiante qu'il aime !

Beau

Ce dont on parle, par Lucette Robert

Un roman d'amour d'Alix André

Conseils pratiques en plomberie

pour ajouter à votre confort!

Pour obtenir plus de commodité et de confort dans une salle de bain, il faut en bien mûrir le plan. Des facteurs tels que l'emplacement des portes et fenêtres, du radiateur et de la tuyauterie de vidange ont une importance considérable. Il est donc sage de consulter votre architecte ou votre entrepreneur en plomberie et chauffage. Ils pourront vous montrer comment les appareils sanitaires peuvent être agencés pour obtenir un maximum d'efficacité à un minimum de dépense.

AGENCEMENT—Il y a six plans principaux pour salles de bain. Ils sont illustrés dans la brochure de 48 pages "Idées pratiques pour vos projets de salle de bain, de cuisine et de buanderie modernes". Ce livre contient aussi des renseignements utiles sur nombre d'autres aspects de la plomberie domiciliaire. Une autre publication, ADM-4607-AF, vous indique: "Comment choisir le chauffage approprié à votre maison". Vous pouvez obtenir toutes ces publications de tout entrepeneur en plomberie et chauffage, de la succursale Crane la plus rapprochée, ou en écrivant au siège social de Crane Limitée: 1170, square Beaver Hall, Montréal.

BEC—Le bec *Deviator* pour douche est un dispositif Crane très ingénieux. Il supprime les "douches-surprises"! Lorsque le robinet est ouvert, l'eau s'écoule par le bec vers la baignoire. Une fois que l'eau est à la température désirée, il n'y a qu'à lever le bouton placé sur le dessus du bec et l'eau se dirige vers la douche. Puis, lorsque le robinet est fermé, le bouton retombe automatiquement à sa position première. Parlez de ce dispositif ingénieux à votre entrepreneur en plomberie et chauffage. Parlez-lui aussi des *robinets mélangeurs thermostatiques* livrables immédiatement. Ces robinets contrôlent la température de l'eau et suppriment le danger de s'ébouillanter.

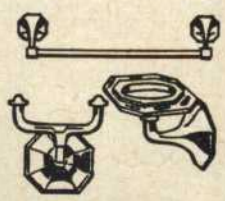
ÉCLAIRAGE—Un bon éclairage est important pour se raser, se maquiller, etc. Il vous faut aussi beaucoup de miroirs—sur les portes, près des fenêtres et en tout autre endroit commode.

ARMOIRES—Vous voudrez, si possible, avoir une réserve de serviettes, savon, papier, etc., dans la salle de bain même. Vous trouverez peut-être place pour cette armoire dans le mur, en utilisant une porte coulissante formant miroir pleine longueur. Il y a souvent, sous une fenêtre, un espace où l'on peut placer un coffre pratique. L'espace au bout de la baignoire est idéal pour y placer des tiroirs. Dans un placard haut se serrent les articles qui ne sont pas d'usage quotidien. Le couvercle du réservoir de chasse du w.-c. forme une tablette commode; tous les réservoirs Crane se prêtent à cette fin.

ATTENTION!—Les appareils électriques, les interrupteurs et les prises de courant ne doivent jamais être placés là où une personne peut les atteindre pendant qu'elle est dans la baignoire. Votre entrepreneur-électricien vous conseillera sur les précautions à prendre contre tout danger d'électrocution.

COULEUR—Les appareils sanitaires Crane offrent plus que jamais la possibilité de créer les effets de couleur désirés, dans la salle de bain. Ils sont fabriqués en un choix de superbes teintes, ainsi qu'en blanc. L'agencement des couleurs, naturellement, est une question de goût personnel. Si l'orientation de la pièce est au nord, les teintes chaudes sont préférables. Pour une orientation au sud, les teintes vertes ou bleues sont plus fraîches.

ACCESSOIRES—L'apparence de votre salle de bain peut être rehaussée par de jolis accessoires qui s'harmonisent bien avec les appareils et la robinetterie modernes. Vous trouverez un choix complet parmi les accessoires de salles de bain chromés "Gerity", tels que porte-savon, porte-verre, porte-serviettes (il en faut plusieurs), etc.



ENTRETIEN—Nous ne saurions trop souvent répéter aux ménagères que, lors du peinturage de leur cuisine ou de leur salle de bain, elles doivent bien recouvrir les appareils et la céramique pour les protéger de la peinture, si elles désirent s'éviter un nettoyage fatigant par la suite. Ne permettez à personne d'employer des acides ou nettoyeurs rudes sur les appareils sanitaires en porcelaine, en fonte émaillée ou en acier émaillé.

De plus, ne permettez à aucun ouvrier de monter sur les appareils sanitaires, d'y déposer des chaudières, bidons de peinture ou outils de plâtrage. Les bords coupants des chaudières ou des outils peuvent causer des dégâts aux appareils, tout comme le sable collé aux semelles ou les clous des talons de souliers. Par ailleurs, des soins raisonnables conserveront indéfiniment à vos appareils l'aspect du neuf.

Pour toute demeure...

pour tout budget...

CRANE

les appareils sanitaires préférés!

Un regard vers l'avenir!

Le "fiston" devance les choses de quelques années—mais lorsque les ans auront passé et qu'il sera devenu un homme, ces mêmes appareils sanitaires Crane seront tout aussi resplendissants qu'ils le sont aujourd'hui.

Ils sont fabriqués pour donner des années de service satisfaisant. Leur fini vitreux et durable et leur bord arrondi rendent ces appareils faciles à nettoyer et à conserver propres.

Consultez votre architecte ou votre entrepreneur en plomberie et chauffage sur le vaste choix de baignoires, w.-c. et lavabos qu'offre l'assortiment Crane.

Soyez à la page avec **CRANE**

6 USINES ET 18 SUCCURSALES AU CANADA

CRANE LIMITÉE. Siège social:
1170, square Beaver Hall, Montréal 2, Canada

1-5117F

LA REVUE Populaire

45e ANNEE No 1 MONTREAL, JANVIER 1952

SOMMAIRE

Les besoins de notre culture et nos libertés démocratiques,
par Jean-Louis Gagnon 4
François Mauriac,
par Roger Giron 7
Ce dont on parle,
par Lucette Robert ..... 8 - 9
Pour accueillir l'an neuf 10
Nouvelle :
Le Rendez-vous de la Saint-Michel,
par François d'Orgeval 11
Jean Bruchési,
par Madeleine Foby Saint-Hilaire ..... 12 - 13
Le tapis magique du 20e siècle,
par Roméo Vézina ..... 14 - 15

NOTRE ROMAN COMPLET :

KAREN ETUDIANTE
par Alix André ..... 16 - 17

Les Pins de notre Province,
par Marcelle Lepage-Thibaudeau 18
La broderie,
par Mme L. de Bellefeuille 28
Nos mots croisés 35
La Musique,
par Honoré Parent 38
Modes Simplicity ..... 40 - 42
Je couds pour épargner,
par Francine 44

NOTRE COUVERTURE : Yvonne de Carlo • *Photo Ray Jones*

LA REVUE POPULAIRE
souhaite une
Bonne et Heureuse Année
à tous ses lecteurs et lectrices, annonceurs et dépositaires.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN, *Directeur* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Chef du tirage .... Odilon Riendeau
Directeur artistique Raymond Roy
Pages féminines : Mme Jules Fournier, Mme Lucette Robert, Mlle Simonne Daigneault.
Cuisine ..... Mme Rose Lacroix
Sciences naturelles: Mme M. L. Thibaudeau
Cinéma .. Mme L. Gilbert-Sauvage
Broderie .. Mme L. de Bellefeuille

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	$1.50	1 an	$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Délicieusement différent!

Et si agréable à faire avec cette étonnante et rapide levure SÈCHE

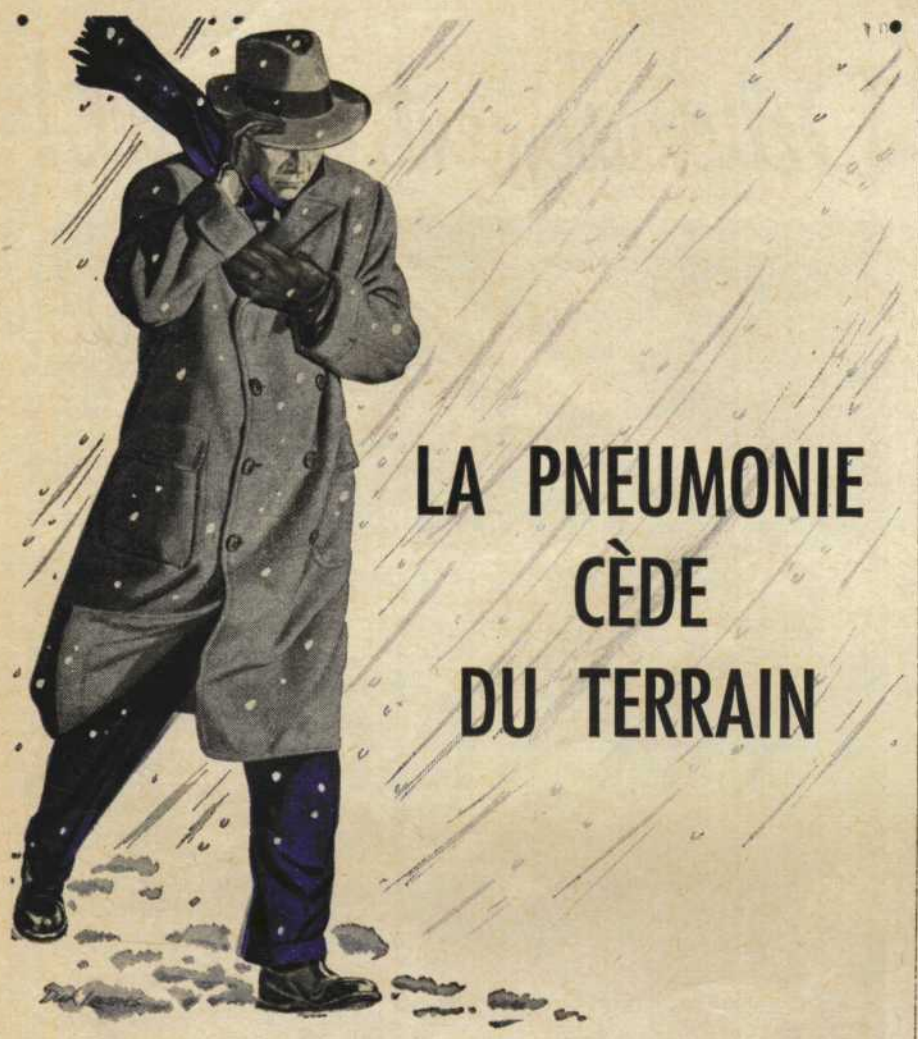
Vous n'avez plus jamais à vous inquiéter des gâteaux de levure périssable qui se gâtent rapidement! La nouvelle Levure Sèche Fleischmann qui lève vite reste fraîche et pleine de vigueur durant des semaines sans *réfrigération!*

Si vous cuisez à la maison, vous serez ravie des résultats qu'elle vous donne! Faites-en des petits pains, brioches, anneaux aux fruits—sans oublier le succulent Gâteau aux Pommes illustré ici. (Pas besoin de nouvelles recettes. Employez une enveloppe de levure sèche dans n'importe quelle recette.) Faites provision pour un mois de Levure Sèche Fleischmann qui lève vite.

Appétissant GÂTEAU aux POMMES

RECETTE QUI ÉPARGNE DU TEMPS—DONNE 2 GÂTEAUX

Mesurez dans un bol **½ tasse d'eau tiède**
1 c. à thé de sucre granulé
et brassez jusqu'à dissolution du sucre.
Saupoudrez-y le contenu d'**une enveloppe de Levure Sèche Fleischmann qui lève vite.**
Laissez reposer 10 minutes, et ENSUITE brassez bien.
Dans l'intervalle faites chauffer **½ tasse de lait.**
Retirez du feu et incorporez-y en brassant **¼ tasse de sucre granulé**
½ c. à thé de sel
3 c. à soupe de shortening
Laissez tiédir. Incorporez-y **1 tasse de farine à pain tamisée une fois,** brassez jusqu'à consistance lisse. Ajoutez le mélange de levure et **1 oeuf bien battu.** Battez bien, puis incorporez **2½ tasses de farine à pain tamisée une fois.** Déposez sur planche légèrement farinée et pétrissez légèrement jusqu'à ce que la pâte soit lisse et élastique. Mettez dans un bol graissé et badigeonnez le dessus avec beurre ou shortening fondu. Couvrez la pâte et mettez-la à la chaleur, à l'abri des courants d'air. Laissez lever au double du volume. Aplatissez la pâte et partagez-la en 2 portions égales; formez en des boules rondes. Abaissez les morceaux au rouleau pour leur donner une forme oblongue et placez-les dans des lèchefrites graissées mesurant environ 7" x 11".
Graissez le dessus, couvrez et laissez lever au double du volume. Pelez, enlevez les coeurs et coupez en sections minces **8 pommes.**
Parsemez le dessus de la pâte avec
¼ tasse de sucre granulé
et enfoncez-y légèrement les morceaux de pommes les uns contre les autres, le côté arrondi vers le haut.
Mélangez **1 tasse sucre granulé,**
1½ c. à thé cannelle moulue,
et saupoudrez sur les pommes.
Couvrez et laissez lever environ ½ heure.
Cuisez à four modéré (350°F.) environ une heure. Servez chaud, avec beurre.



LA PNEUMONIE CÈDE DU TERRAIN

Une des principales avances que la médecine ait réalisées, c'est celle qu'elle a faite dans sa lutte contre la pneumonie. Ainsi, on a constaté dernièrement que, pour chaque personne qui meurt de la pneumonie, aujourd'hui, trois ou quatre succombaient, il y a à peine 15 ans. Ce progrès est attribuable à une amélioration dans les méthodes de traitement, y compris des médicaments de plus en plus efficaces.

Néanmoins, la pneumonie demeure une affection redoutable, surtout chez les tout jeunes et chez les personnes âgées. Tous les ans, dans notre pays, elle entraîne la mort de quelque 6,000 personnes. Les médecins prétendent que ce nombre pourrait être réduit, si l'on avait recours, sans tarder, aux techniques de la science médicale, c'est-à-dire, dès l'apparition des symptômes de la pneumonie. C'est que les nouveaux médicaments antibiotiques sont le plus efficaces dans les premières phases de la maladie. Aussi, en hiver, chacun devrait-il être à l'affût des symptômes prémonitoires suivants de la pneumonie, à savoir:

1. **Un fort frisson, suivi de fièvre.**
2. **Toux accompagnée de douleurs aiguës dans la poitrine.**
3. **L'apparition de crachats couleur rouille.**
4. **Respiration difficile ou pénible.**

Certains genres de pneumonie peuvent se présenter sans ces symptômes. Par contre, si ces symptômes apparaissent, appelez le médecin tout de suite, prenez le lit et ne bougez pas.

Souvenez-vous aussi qu'un rhume négligé, surtout s'il est accompagné de fièvre, alors même qu'elle n'est que d'un degré au-dessus de la normale, peut être l'avant-coureur de la pneumonie. Même s'il n'y a pas de fièvre, il est toujours prudent de traiter un rhume, surtout s'il persiste. Restez à la maison et reposez-vous, si possible. Mangez légèrement et buvez beaucoup de jus de fruits et d'autres breuvages.

Bien que la science médicale puisse garantir le rétablissement dans la plupart des cas d'infections des voies respiratoires, la prévention dépend encore de vous, dans une large mesure. Pour vous mettre à l'abri de la pneumonie, de même que des rhumes, de l'influenza et d'autres affections des voies respiratoires, il est sage de prendre les précautions suivantes:

Tâchez d'accroitre votre résistance: prenez beaucoup de sommeil, évitez de vous fatiguer trop, et adoptez un régime alimentaire bien équilibré.

Vêtez-vous chaudement lorsque vous sortez, surtout lorsqu'il fait froid et humide.

Tenez-vous à distance des gens qui toussent ou éternuent sans égards pour les autres.

Toutefois, la plus sage précaution à prendre, c'est de se tenir dans le meilleur état physique possible, car ceux qui ont le plus de résistance et de vigueur ont de bien meilleures chances d'éviter la pneumonie et les autres affections de l'hiver.

La brochure 12-Z, publiée par la Metropolitan et intitulée "Maladies des Voies Respiratoires", contient d'utiles renseignements à propos de ces maladies. Vous n'avez qu'à remplir et à poster le coupon ci-dessous pour obtenir un exemplaire de cette brochure.

COPYRIGHT CANADA, 1952—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada:
Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure numéro **12-Z** intitulée "Maladies des Voies Respiratoires".

Nom.....

Rue.....

Localité.....**Prov.**.....

Le contrôle de la radio et le monopole de la télévision sont-ils compatibles avec

LES BESOINS DE NOTRE CULTURE ET NOS LIBERTÉS DÉMOCRATIQUES?

par Jean-Louis Gagnon

Les membres de la Commission Massey ont retenu du mémoire qui leur fut présenté par l'Institut des études médiévales, de Montréal, que les cultures française et anglaise se sont alimentées aux mêmes sources gréco-latines et que cette origine commune, en facilitant leur chevauchement, doit demeurer l'élément régulateur d'une culture canadienne authentique. A noter toutefois que pour des raisons qui n'échappent à personne on donne à cette culture canadienne un léger accent d'Oxford et que l'intellectuel-type dont on rêve épouse davantage le comportement d'un *scholar* que celui d'un intellectuel français.

J'admire profondément la nation anglaise. Je doute qu'on puisse trouver dans le monde un groupement d'êtres humains aussi raisonnables qui sachent davantage ordonner leurs plaisirs, qui possèdent au même degré le sentiment de la dignité humaine et qui jouissent plus paisiblement de ce qu'ils aiment. Que cet art de vivre soit aux antipodes de l'*American way of life*, personne ne peut en douter. Qu'on le préfère aux moeurs canadiennes, c'est évidemment le privilège de chacun. Mais qu'on s'imagine qu'il soit encore possible de le transplanter en Amérique indique déjà qu'on s'est résigné à n'avoir jamais rien d'autre qu'une culture de serre-chaude.

La culture d'un peuple doit refléter forcément le milieu géographique qu'il occupe. Il est indéniable qu'il existe, au Canada, un chevauchement des cultures française et anglaise. Mais ce n'est pas le seul élément constructeur de notre culture. A l'instant même où le double héritage des cultures française et anglaise n'est plus continué dans le cadre fixe d'une géographie particulière à chacune d'elles, qu'il échappe au conditionnement historique des pays où ces cultures ont évolué et grandi, il est illusoire d'espérer qu'il puisse conserver son intégrité.

Il serait contraire à l'histoire, à la géographie et à *l'intelligence* nord-américaines de vouloir reconstituer ici le climat propice à l'éclosion d'une nouvelle culture française (ou anglaise) qui, en s'affinant pourrait, en principe aboutir au recommencement de Jean Racine.

C'est en s'intégrant au milieu géographique de l'empire slave, c'est en reflétant le visage tourmenté de l'homme russe que la littérature de Tolstoï, de Dostoïevski, de Pouchkine, de Gogol et de Maxime Gorki a trouvé l'accent authentique, le caractère définitif d'une culture distinctive. De même dans sa *Nouvelle Découverte de l'Amérique*, Waldo Frank raconte comment Dos Passos, Hemingway, Steinbeck et Faulkner ont su réunir les éléments d'une culture qui — tout en tenant compte de l'acquis universel et du grand héritage anglais — était suffisamment intégré au milieu américain pour que l'*homme américain* puisse s'identifier aux personnages, comprendre leur psychologie relativement simple et participer à cette nouvelle littérature.

Dans le même ordre d'idées (et pour les mêmes raisons), c'est au Canada qu'il faut chercher les éléments constructeurs d'une culture canadienne. Non pas en interdisant Jean Racine ou en renonçant au génie créateur de Shakespeare, mais plutôt en acceptant la réalité canadienne. On n'a qu'à regarder autour de soi pour se rendre compte que l'homme de culture au Canada a trop fréquemment cherché à s'identifier au scholar anglais ou à l'intellectuel français. Un tel système ne peut logiquement qu'entraîner la dénationalisation de l'intellectuel et aboutir au divorce des élites.

Comment la Commission royale d'enquête sur l'avancement des Arts, des Lettres et des Sciences au Canada a-t-elle réagi contre cette tendance ? Et surtout : comment les recommandations de la Commission peuvent-elles aider à l'élaboration d'une culture canadienne et à sa diffusion dans les masses ?

Si nous devons tenir compte des influences culturelles anglo-françaises qui s'exerceront toujours au Canada, comment pouvons-nous rejeter le *fait* américain et ne pas constater que le Canada participe largement à cette nouvelle philosophie de la vie qui, par définition, est anti-aristocratique ? Je n'ai jamais souhaité, personnellement, l'américanisation de notre culture. Mais ce n'est certes pas en niant les faits ou en refusant de constater ce qui existe, que nous arriverons à dégager les lignes dominantes de notre évolution culturelle. D'ailleurs, on ne saurait faire abstraction de l'inspiration qui anime cette philosophie de la vie à la fois commune à l'Américain et au Canada — tout comme il existe un style élémentaire qu'on retrouve dans tous les pays européens — sans aussitôt fausser le rythme de notre évolution culturelle.

Selon les propres termes de monsieur Dunton, le président du conseil des gouverneurs de Radio-Canada, la télévision et (dans une certaine mesure) la radio doivent demeurer le monopole de l'Etat parce qu'autrement ces instruments de culture et d'information deviendraient « essentiellement anti-canadiens ». L'expression est suffisamment forte pour qu'on la retienne et qu'on s'inquiète de la mentalité qu'elle indique.

Il ne fait aucun doute que les membres de la Commission Massey (à l'exception de monsieur Arthur Surveyer) n'ont qu'une confiance extrêmement limitée dans l'habileté des 135 postes de la radio libre à propager une culture qu'ils réservent aux quinze postes de Radio-Canada avec l'entente préalable qu'on enlèvera à la concurrence le moyen matériel de faire entendre ses protestations. Ayant proposé en quelque sorte qu'on modifie le rythme de notre culture, ils vont jusqu'à recommander que Radio-Canada exerce le monopole de sa diffusion.

Notons qu'en principe Radio-Canada n'a pas été fondée dans le but de faire concurrence aux postes de la radio privée. En tout cas, jamais les artisans

[*Lire la suite page* 51]

Hier... Aujourd'hui... Demain!

A l'automne de 1944, à travers tout le pays, journaux et périodiques reproduisaient le message ci-dessus, signé par la Maison Seagram.

Votre empressement à souscrire à l'emprunt de la victoire de 1944 a contribué au triomphe du Canada sur les ennemis de la démocratie . . . il a aidé à préparer l'avenir brillant et prometteur qui s'offre aujourd'hui aux Canadiens.

Il nous incombe maintenant de protéger cet avenir, tant contre un danger d'agression venant de l'extérieur que contre l'inflation à l'intérieur de nos frontières. Le meilleur moyen d'y arriver c'est de continuer à placer notre argent dans un titre de tout repos—les Obligations d'Épargne du Canada, qui sont en vente aujourd'hui . . . chaque jour.

Il n'est pas besoin de rappeler à un seul d'entre nous que l'avenir de chacun dépend de l'avenir du Canada. *Hier* nous confiions nos épargnes à notre pays; nous agirons de même *aujourd'hui*. Vous pouvez encore acheter, à votre banque, ou chez votre courtier en valeurs, des obligations des six séries offertes.

Sachons assurer notre avenir. Soyons tous "des hommes qui pensent à demain" . . . Achetons aujourd'hui des OBLIGATIONS D'ÉPARGNE DU CANADA!

La Maison Seagram

Ornez vos vieux plafonniers avec ces nouvelles ampoules "Lumi-Bowl" charmantes

GENERAL ELECTRIC

Enfin . . . voici quelque chose de vraiment inédit en fait d'éclairage décoratif . . . un genre d'ampoule différent . . . les "Lumi-Bowl" qui "parent" avec grâce les plafonniers modernes et moins modernes. Ces nouvelles ampoules confèrent une apparence de "tout neuf" au vivoir, salle à dîner, chambre à coucher, passage, les appareils d'éclairage revêtent un charme tout particulier . . . les pièces et ameublements acquièrent une fraîcheur inouïe.

Enduite d'émail ivoire, les ampoules "Lumi-Bowl" sont conçues de manière à diriger la majeure partie de leur éclat vers le plafond tandis que leur teinte ivoire adoucit et atténue leur clarté descendante.

Voyez votre marchand G-E dès aujourd'hui . . . achetez ces ampoules si différentes pour tous vos appareils d'éclairage . . . remplacez les ampoules nues que vous utilisiez auparavant.

VOICI CE QUI SE PRODUIT

La clarté ascendante provient de la section à intérieur dépoli de l'ampoule.

La couche d'émail adoucit l'éclat descendant.

Ici l'endroit sans ombrage avive le reflet de l'ampoule et de la pièce.

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY
LIMITED

Siège social: Toronto — Bureaux de ventes d'un Océan à l'autre

LITTERATURE CONTEMPORAINE

FRANÇOIS MAURIAC

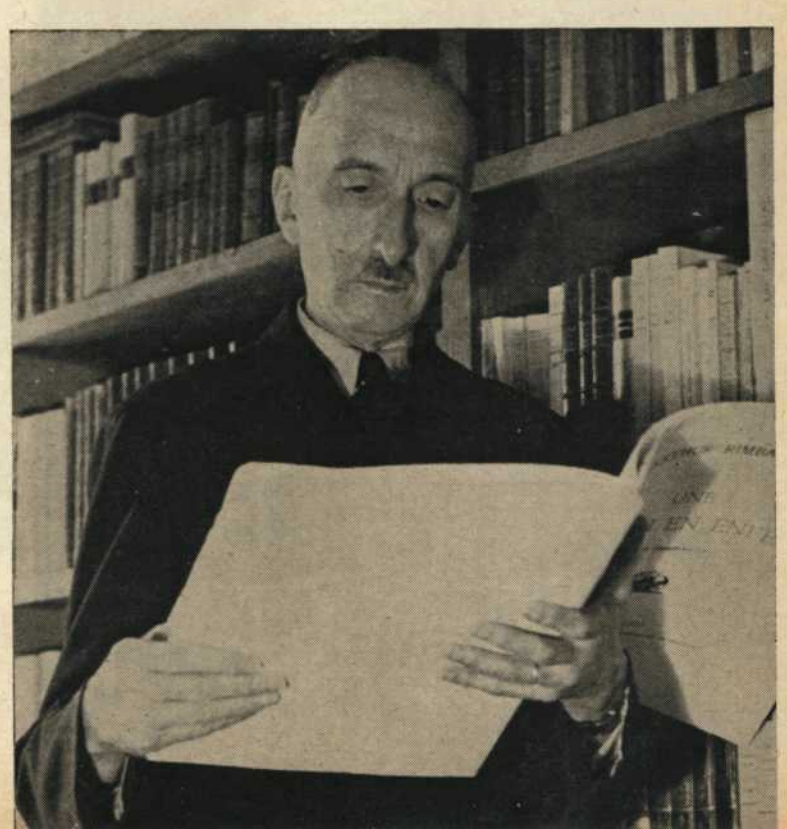
par Roger Giron

François Mauriac fit l'an dernier sa rentrée dans la littérature d'imagination avec une nouvelle, *Le Sagouin*, d'une sobriété très mériméenne, mais éminemment mauriacienne par l'intensité tragique. Ses admirateurs avaient souvent regretté qu'il parût s'éloigner de ce genre du roman où s'est si longtemps affirmée sa puissance. Son dernier roman, *La Pharisienne*, ne remontait-il pas à dix années ? Ce retour est éclatant. S'il lit ces pages brûlantes et nerveuses où l'art de la fiction atteint son sommet, Jean-Paul Sartre, qui a écrit tout un traité pour tenter de démontrer que l'auteur de *Genitrix* et du *Désert de l'Amour* n'était pas un romancier, conviendra de son erreur, s'il est honnête.

L'honnêteté intellectuelle poussée jusqu'au scrupule fait une part de l'originalité de François Mauriac romancier. Lorsqu'il y a maintenant plus de vingt ans, Frédéric Lefèvre lui prit une de ces célèbres interviews, à peine se trouva-t-il en la présence de l'écrivain, qu'il questionna non sans, je pense, un peu de malice : « M. François Mauriac, romancier catholique ? » Sans une hésitation, la réponse jaillit : « Je suis romancier, je suis catholique : c'est là qu'est le conflit. » Une phrase avait suffi à l'écrivain pour se définir avec les nuances, les distinctions nécessaires. Il précisait aussitôt sa pensée en appliquant au Fleuve de Feu, qui venait alors de paraître, ce jugement qui vaut pour toute son oeuvre : « Ce qui est, je crois, ma marque propre, c'est que dans un roman tout charnel, j'introduis la grâce ; non par goût du sacrilège, mais parce que ma vision du monde est ainsi et parce que je crois que la destinée de chacun de nous se ramène à cette lutte, à ces débats entre la chair et la grâce... On m'a fait grief de ce mélange et vous m'objecterez peut-être que pour les non-catholiques, pour ceux qui nient la grâce, mon roman, à la fin duquel elle triomphe, perd toute signification. Je ne le crois pas : ce que j'appelle grâce, les incroyants le nomment destin ou nécessité, comme les anciens. Ils parlent de leur étoile, de leur démon familier, d'un instinct, d'une voix qui, à certains moments, les adjure, les guide. Et si c'était nous-mêmes qui inventions cette voix intérieure, ce que j'appelle grâce n'existerait pas moins ».

Faut-il rappeler que c'est Maurice Barrès qui fut le premier sensible à l'accent de celui qui n'était encore que l'auteur tout à fait inconnu d'un petit recueil de vers : *Les Mains Jointes* ? Il avait conté sa découverte aux lecteurs de l'*Echo de Paris* (c'était en 1910) : « Qu'adviendra-t-il de la charmante source ? interrogeait-il. L'adolescent aura perdu son âge aimable et sûr de plaire... Saura-t-il mûrir ? C'est là le grand problème ». L'oeuvre de François Mauriac a d'innombrables admirateurs dans le monde, la petite source est devenue un vaste fleuve aux eaux agitées. Ce n'est pas pour rien que Mauriac a intitulé *Orages* d'autres vers de jeunesse. Ses héros, ses terribles héroïnes sont le théâtre d'orages intérieurs que la grâce ne maîtrise pas toujours. Nul mieux que lui n'a su peindre ces coeurs soumis aux feux de la passion, ces âmes qui se complaisent dans leur infamie et celles que tourmentent les remords. Ainsi la passion est bien, comme le démontre Mlle Nelly Cormeau dans son très bel essai sur *l'Art de François Mauriac*, la « tonique fondamentale » de l'oeuvre mauriacienne. « Cette oeuvre, écrit-elle, se voue à célébrer la passion et sa royauté impérissable ; et si, à côté de celle-ci, elle admet dans la religion une rivale, c'est parce que la religion prend, elle aussi, le visage d'une passion et d'une tragédie, parce qu'elle aussi fait monter inlassablement la flamme inextinguible d'un amour infini, parce qu'elle comble enfin notre rêve — et notre soif d'un amour éternel ».

François Mauriac redirait-il encore ce qu'il répondait jadis à deux enquêteurs (j'étais l'un d'eux) qui l'interrogeaient sur le point [*Lire la suite page* 41]



François Mauriac dans le cabinet de travail de sa villa de Malagar, non loin de Bordeaux. Photo S. F. T.

Ce dont

par Lucette

J'AI CHERCHÉ, pour ce Nouvel-An, un souhait collectif pour les lecteurs et lectrices qui sont pour la plupart, des amis inconnus. J'ai eu le tort de demander à quelques-uns ce qu'ils voulaient : ils ont tous souhaité quelque chose de tangible ! Et moi qui rêvais de leur offrir une île... Une île qui donnerait l'illusion du bonheur. Vous la voyez du haut des airs dans son ensemble parfait et féérique, sans une poussière, sans une bavure, avec ses lacets blancs qui doivent être des ruisseaux ; ses belles maisons sur la colline (il y aura toujours des riches parmi nous) ; la fumée de ses toits qui annonce la poule au pot, et des troupeaux paisibles qui ruminent... sans se douter qu'on rumine de les vendre à prix d'or. L'île dont on rêve à tout âge, quoi !... Mais, depuis qu'on a choisi les plus lointaines et les plus vierges pour y faire des expériences atomiques, je ne crois plus aux îles. Je vous souhaite donc de l'idéal et de la force : vous n'en aurez jamais trop pour commencer avec optimisme 1952 • • • Monsieur A. Sevenster, Consul-général des Pays-Bas pour le Canada tout entier, est une des figures les plus sympathiques du corps consulaire de Montréal. Né dans cette province de la Frise, dont les 400,000 habitants parlent encore le frison (qui a servi largement à former la langue anglaise) et qui est à la Hollande ce que la Bretagne est à la France, M. Sevenster termina ses études classiques par un cours universitaire de cinq ans à Wageningen, Ecole de sciences spécialisée en Agriculture. Reçu Ingénieur agronome, il fut chargé de nombreuses missions à l'étranger et fut Attaché agricole à l'Ambassade de Bruxelles, avant d'être nommé Conseiller agricole à Paris où il passa seize ans. Le poste d'Attaché commercial fut créé pour lui et il devint Conseiller commercial et Consul général en France, après Munich, en 1938. Pendant la guerre froide, il suivit le gouvernement à Bordeaux et s'installa, plus tard, à Vichy, afin de s'occuper des Réfugiés hollandais pour leur distribuer des vivres, de l'argent et les diriger vers les centres d'accueil. La modestie de M. Sevenster l'empêche de parler du rôle héroïque qu'il joua à cette époque, et qui le conduisit en prison où il resta, un an et demi, avec M. Jouhaux (Prix Nobel de la Paix), Edouard Herriot et une trentaine d'hommes politiques. Un court stage à Londres, après la Libération, précéda sa nomination au Canada. Madame Sevenster est présidente de la Section néerlandaise et membre du Comité exécutif de la Croix-Rouge canadienne ; membre du Comité féminin de la Société des Concerts symphoniques de Montréal ; membre du Comité de l'Opéra Guild et de nombreuses oeuvres de charité. Le Consul général des Pays-Bas est Officier de l'Orange et de Nassau, ordre de son pays ; Officier de la Légion d'honneur et Commandeur du Mérite agricole de France. Sa brillante famille se compose de Madeleine, qui a terminé son droit à l'Université de Montréal ; Suzanne, docteur en médecine de l'Université de Montréal et attaché à l'Hôpital des Vétérans ; Gisèle, étudiante en histoire à la Faculté des Lettres de l'U. de M., où elle prépare également son doctorat en philosophie, et Nellie qui, à vingt ans, est en troisième année de droit à McGill • • • La Ligue de la Jeunesse féminine n'est pas une association mondaine, mais elle sait que les fêtes apportent de l'argent aux oeuvres sociales dont elle s'occupe et les fait, en conséquence, aussi brillantes que possible. Depuis deux ans, le bal des Petits Souliers a un motif inédit et original de décoration. C'était, l'an dernier, un bal de têtes ; ce fut, cet automne, un bal des fleurs. Somptueuses corbeilles de chrysanthèmes ; pompons et feuillage roux sur la table d'honneur ; roses sur celles des invités et fleurs sur tous les corsages, sur les masques ou les éventails parfumés, en diadèmes allégoriques ou simplement décoratifs. On vit même une inconnue portant une tête de cheval en carton sur un collier fleuri entourée de quatre danseuses qui l'entraînaient en riant, comme Bottom et Titania dans le Songe d'une nuit d'été. Les neufs débutantes de la saison furent présentées à S. E. l'Ambassadeur de France et à Mme Hubert Guérin ; M. Jean Dessès vint de Paris pour juger les parures avec Mme J.-E. Perreault ; Miville Couture présenta le cabaret avec sa verve habituelle ; en entendit Marjane, Joska De Barbary et l'orchestre de Maurice Meerte ; le souper était excellent et, pendant que l'on usait ses souliers à danser, on récoltait des fonds pour chausser les enfants pauvres. Nous félicitons Mme Alfred Duranceau, présidente de la Ligue ; Mme Guy Angers, présidente du Comité du Bal ; Mme Roland Chagnon, présidente du Comité des Petits Souliers, et Mme Pierre Sévigny, qui s'est occupée avec tant de compétence de la publicité • • • Lorsque M. Hervé Major voulut avoir de Canadian Press l'autorisation de fonder un service national et *bilingue,* il rencontra chez ses confrères de langue anglaise « un esprit de compréhension extraordinaire », me fait-il remarquer. Un service français avait existé quelques mois en 1923 ; on essaya de le faire revivre en 1944, mais ce n'est que depuis mai dernier que Monsieur Major mit définitivement sur pied le projet qui sera officiel au début de l'année. Presque tous les journaux se sont rattachés à cette équipe, « où l'on exige des traducteurs un texte parfait », ajoute-t-il. Le service reçoit les nouvelles d'agences comme la Presse Associée, Reuters, etc., les distribue à une coopérative de 90 journaux canadiens et les échange avec les nouvelles de New-York. Le nouveau président de la P.C. a débuté dans le journalisme en 1919, et est à La Presse depuis 1923. Il était nommé, en 1928, chef des nouvelles ou directeur des services d'information ; il a six adjoints de jour, deux de soir, sans compter un metteur en pages, tâche qu'il assuma pendant plus de dix ans tout en remplissant ses fonctions actuelles. Ses

De haut en bas : quelques débutantes de la saison, au bal des Petits Souliers de la Ligue de la Jeunesse féminine de Montréal. De gauche à droite : Mlle LOUISE GIGUERE, fille du Dr et de Mme Adélard Giguère ; Mlle MICHELINE HARWOOD, fille de M. et de Mme Pierre Harwood ; Mlle JULIETTE RAINVILLE, fille de M. et de Mme Robert M. Rainville ; Mlle NICOLE ST-GERMAIN, fille de Me Jean St-Germain, C.R. et de Mme St-Germain. *(Photo Dolan)* — M. A. SEVENSTER, consul général des Pays-Bas au Canada. *(Photo Annette et Basil Zarov)* — Mlle MARCELLE BARTHE, de Radio-Canada, (à droite), à l'inauguration de la confrérie gastronomique des Mousquetaires d'Armagnac.

on parle

Robert

voyages officiels comptent, en 1940, la visite de tous les camps et services de l'Armée, de Halifax à Hamilton ; une invitation de Canadian Press, en 1942, pour inspecter les camps et hôpitaux militaires, en Angleterre (la délégation canadienne arriva à Londres le soir du premier débarquement de Dieppe) ; en 1946, un congrès (en Angleterre également) de l'Empire Press Union (qui changea son nom, en 1950, pour Commonwealth Press Union) et la visite, de Normandie à la Baltique, de la route suivie par les armées d'invasion. Avec la restriction du papier, M. Hervé Major fait un travail sévère d'élimination. « Nous avions, autrefois, 200 colonnes, et n'en avons plus que 115, aujourd'hui ». La lecture est sa distraction favorite et il se partage, avec Mme Major, l'orgueil d'une charmante fille unique, Denyse. Celle-ci, qui est en Belles-Lettres à Marie de France, présenta à M. Vincent Auriol les hommages de son collège, lors de la visite du président de la République française au Canada • • • Le général Georges Vanier, Ambassadeur du Canada en France, sera officiellement reçu ce mois-ci à l'Académie des Sciences morales et politiques où il occupera le siège laissé vacant par la mort de l'écrivain belge, Maurice Maeterlinck. Il est le deuxième Canadien (le premier était M. Mackenzie King) à être élu membre de l'Institut de France depuis la guerre • • • Deux pianistes de la célèbre famille des Casadesus se feront entendre ce mois-ci, à Montréal. Robert Casadesus jouera, le 6 janvier, à la Société Pro Musica (avec le violoniste Zino Francescatti) et son fils, Jean Casadesus, sera le soliste des Concerts symphoniques, le 29 janvier. Paris-Opéra publiait, le mois dernier, la photo de Francis Casadesus (1906) violoniste, compositeur et chef d'orchestre, et de Henri Casadesus, fondateur de la « Société des Instruments anciens », ancêtres de « cette tribu comme on n'en vit plus depuis les Bachs », encore que les Casadesus furent tous des artistes, cependant que des vingt enfants de Jean-Sébastien Bach plusieurs furent marchands ou corsaires • • • La Société d'étude et de conférences fait paraître depuis octobre, un Bullein mensuel, dont la directrice est Mme Alfred Paradis. Celui du mois dernier avait une collaboration de choix et cette initiative ne peut qu'augmenter l'intérêt que nous portons aux activités de ce groupe féminin • • • C'est à l'Opéra Guild, dans les Noces de Figaro, que j'ai vu jouer, pour la première fois, Claire Gagnier et Léopold Simoneau. Combien d'opéras, parfaitement répétés et mis en scène, Madame Donalda n'a-t-elle pas « montés », depuis la décade de vie de l'Opera Guild Inc., de Montréal ! Ancienne étoile des grandes scènes de Paris, Londres, Bruxelles, Monte Carlo et New-York, la présidente de cette organisation fait, aujourd'hui, de l'enseignement à Montréal. Sa dernière audition d'élèves, dans la classe d'opéra, comprenait Michelle Bonhomme, Robert Savoie, Sylvie Laroche, Germain Lefebvre, et d'autres. Au théâtre His Majesty's, les 11 et 12 janvier, sous la direction de Emil Cooper, l'Opera Guild présentera, pour la première fois, à Montréal, *L'amour des trois oranges,* opéra humoristique de Serge Prokofiev. Les rôles principaux seront tenus par les artistes qui les ont créés à New York, et la danse (qui joue un rôle de premier plan dans cet opéra) sera confiée à Charles Weidman, chorégraphe et maître de ballet de la production originale • • • Mlle Geneviève Barré, présidente de la filiale montréalaise du Canadian Women's Press Club, est publiciste du Service de Presse et d'Information à Radio-Canada. Née, à Winnipeg, d'une mère anglaise et d'un père canadien-français, elle est parfaitement bilingue. Après des études chez les S.S. Jésus et Marie, elle eut son baccalauréat à McGill, et une maîtrise à Columbia University, de New York, et à la Sorbonne, de Paris. Elle se prépara au professorat au International Bureau of Research in Education et visita plusieurs pays d'Europe afin d'étudier leurs méthodes d'enseignement. Après sa nomination de publiciste, Geneviève Barré continua à collaborer à radiophonique au Radio Work Shop de New York University. Elle débutait, en 1934, à Radio-Canada, avec le premier programme quotidien pour enfants, *Billie et Pierre,* où elle racontait la vie d'une famille canadienne anglo-française. Elle fut, ensuite, l'auteur et la réalisatrice de *For You Madame* et *Musical Romances.* Après sa nomination de publiciste, Genevieve Barré continua à collaborer à quelques grandes émissions de Radio-Canada : *Quebec Salutes the Empire, The Spirit of Mount Royal* et *The Road from St. Malo,* pour commémorer le tricentenaire de Montréal. De 1946 à 1948, Mlle Barré prépara et auditionna (avec Charles Miller) l'émission 940 *on the Dial* (l'équivalent de *Sur nos ondes*). Unissant les plus belles qualités des deux races prédominantes au Canada, Geneviève Barré est une présidente dont notre confrérie de journalistes peut s'enorgueillir. Son programme, sérieux et instructif, a débuté par une soirée à Radio-Canada où nous avons entendu, en avant-première, un arrangement de musique populaire par et avec Neil Chotem ; un forum sur la radio conduit par Neil Morrison, directeur des causeries à Toronto : une démonstration d'effets sonores par M. Gingras ; un acte de la pièce [*Lire la suite page* 54]

M. PIERRE DE LIGNY BOUDREAU, de la Galerie Nationale d'Ottawa. — Mlle GENEVIEVE BARRE, (à gauche) présidente de la filiale montréalaise du Canadian Women's Press Club. *(Photo Gaby).* — A droite, Mme PAULINE DONALDA, présidente de l'Opera Guild de Montréal. — M. HERVE MAJOR, de *La Presse*, président de la La Presse Canadienne. *(Photo L. Alain, La Revue Populaire)*

Le rouge est sans nul doute la couleur favorite de la saison. Voici une robe de grand soir, en taffetas rouge à effet de lamé. Le drapé du corsage est ramené en une aile sur l'épaule droite et la jupe est gracieusement relevée sur le côté. *(Ceil Chapman)*

Sur un fourreau de taffetas blanc, on a posé cette robe de tulle de nylon blanc à corsage froncé, brodé de pierres du Rhin. La jupe large, à plusieurs rangs de tulle, est ornée de motifs de noeuds et feuilles de satin blanc soulignés de brillants. *(Rudol Gowns, N.Y.D.I.)*

Pour la toute jeune fille, voici une robe de bal, en tulle blanc à incrustations de dentelle or dont les motifs sont soulignés de broderie cellophane. La dentelle orne avec la même richesse le haut du corsage ainsi que le bas de la jupe lourdement froncée. *(Kiviette, N.Y.D.I.)*

POUR ACCUEILLIR L'AN NEUF

Des plis papillons s'étalent sur l'arrière de la jupe et font de cette robe du soir en taffetas de soie, un véritable bijou tant par la beauté de sa teinte saphir que par sa grande simplicité. Une étole de renard blanc ajoute à sa somptuosité. *(Foxy, N.Y.D.I.)*

La dentelle, si féminine dans sa fragilité, apporte toujours une note de haute élégance. Voici une robe du soir en tulle de nylon bleu poudre, à double jupe de dentelle formée de marguerites entrelacées, et bordée d'un ruché généreux de tulle. *(Ceil Chapman)*

NOUVELLE

Le Rendez-vous de la Saint-Michel

par François d'Orgeval

Les arbres du jardin s'égouttaient sur les premières feuilles mortes. Après la longue pluie de l'après-midi, une brume annonciatrice du soir s'étalait sur la vallée. Quelques heures encore et l'espoir insensé qui, depuis huit jours, s'était insidieusement glissé dans le coeur de Michel Dussert jusqu'à atteindre ce matin un paroxysme que le jeune homme avait voulu prendre pour un pressentiment, allait enfin se dissiper.

Morne, il regarda le paysage si cher à son enfance. La phrase de Christine, une des dernières qu'elle lui eût dites, revient sonner le glas dans sa mémoire :

« — Je sais que je vais vous faire de la peine... »

Il y avait trois ans qu'elle avait dit cela, trois ans jour pour jour, et à cent mètres d'ici, près du petit lavoir caché par les saules. De la peine, certes. Jamais elle ne se douterait de celle qu'elle avait causée !

Michel tourna le dos à la petite maison campagnarde ; il poussa la barrière et se mit à descendre le sentier. Il allait revivre durant quelques minutes ces instants anciens avant de les chasser pour toujours de sa mémoire. Puérilité ? sans doute ; mais n'était-ce point pour une sorte de pèlerinage qu'il était revenu ici après trois ans d'absence ?

Il n'y avait pas un arbre, pas un chemin, par un vallonnement de terrain qui ne lui parlât de Christine et des jours heureux de leurs lointaines vacances, alors qu'adolescents ils voisinaient durant les mois d'été. Là, elle se moquait gentiment de lui et de ses cannes à pêche ; là ils se retrouvaient pour aller ensemble cueillir des mûres ou se promener à bicyclette. N'était-ce point à la lisière de ce boqueteau qu'ils s'étaient battus avec des boulettes de terre ? Michel, vainqueur, exigeait alors que sa victime lui demandât grâce.

— Il faut se mettre à genoux et me demander pardon !

— Jamais !

Mais il lui tenait les poignets et les serrait très fort. Sa tête était penchée au-dessus des cheveux ébouriffés de sa compagne. Ils étaient restés près d'une minute ainsi, puis, tout à coup, il était devenu très pâle, réalisant pour la première fois que cette longue et mince fillette n'était plus tout à fait une enfant et que ce trouble délicieux qui l'agitait, c'était peut-être l'amour dont on parlait dans les romans.

— Je vous ai fait mal, Christine ?

— Oui... Vous êtes une brute !

Elle frottait doucement ses avant-bras marbrés par la dure étreinte du garçon. Ses cils étaient humides.

— C'est moi maintenant qui vous demande pardon, disait-il, désespéré.

— Ça ne sert à rien de s'excuser une fois que le mal est fait.

— Et si c'était moi qui me mettais à genoux ?

Avait-elle ressenti comme lui tout ce que ce moment avait de nouveau et de merveilleux ? Lentement, fixant Michel de ses yeux bruns, comme pailletés d'or, elle avait répondu d'un ton presque solennel :

— Ce n'est pas la peine, allez... puisque toujours je vous pardonnerai.

Toujours ! le mot des promesses. Deux ans plus tard, cependant, elle prononçait cette autre phrase évoquée tout à l'heure :

« Je sais que je vais vous faire de la peine ... »

Et elle lui annonçait ses fiançailles avec le fils d'un industriel de l'Est.

Il s'appuya au mur du petit lavoir. Il regarda bouillonner à ses pieds l'eau jaunie par les apports des dernières pluies.

« Si j'avais tenté alors... » songeait-il.

Mais la partie n'était-elle point déjà jouée ! L'acceptation de ces fiançailles par la jeune fille ne marquait-elle point le terme d'une évolution que nul, maintenant, ne pourrait arrêter ? Elle était riche, fille d'un banquier qui se souciait assez peu d'elle et qui la confiait pour l'été à une grand-mère capricieuse et maniaque. C'était le luxe, la vie facile qu'il lui fallait et qu'hélas ! le jeune homme, fils d'un petit professeur mort l'an passé, ne pouvait lui donner.

Il l'avait regardée longuement ; il l'avait vue si belle, si différente déjà, dans son élégance coûteuse, de la compagne des vacances précédentes, que son désespoir même s'était tu.

« Je vais vous faire de la peine... »

Peut-être. Mais elle n'en saurait rien ! Et il lui avait parlé de ses projets à lui : un oncle installé au Brésil l'invitait à venir le rejoindre. Une belle aventure à mener là-bas ; la fortune à tenter...

— Alors je vais être très longtemps sans vous voir ?

— Trois ans, Christine... Dans trois ans, je serai de retour en France. Et une idée me vient : voulez-vous que nous convenions d'un rendez-vous ?

Elle inclinait la tête, sans bien le comprendre. Pour la dernière fois, il tenait la petite main brune dans la sienne :

— Nous nous retrouverons ici, au même endroit, au même jour, le jour de la Saint-Michel... Car c'est justement ma fête aujourd'hui.

— Et je n'y ai pas pensé !

— On pense toujours trop tard aux choses... Ce n'est pas un reproche. Moi aussi j'oublie toujours de souhaiter les fêtes. Mais je n'oublierai pas notre rendez-vous... Dans trois ans, c'est convenu ?

[*Lire la suite page* 39]

—Vous ne m'échapperez plus. Vous ne pourrez plus me fuir. Un miracle nous a réunis et jamais je n'accepterais de vous perdre.

M. JEAN BRUCHESI dans son cabinet de travail, au 273 de l'avenue Laurier, à Québec. (Photo Louis Lanouette)

En 1948, M. BRUCHESI fit en France 74 discours et conférences. On le voit ici à Avranches, en Normandie.

JEAN BRUCHÉSI

par Madeleine Fohy Saint-Hilaire

Pour un grand nombre de gens de lettres et de lecteurs érudits, de critiques et de journalistes avisés, de politiciens et de solliciteurs (canadiens ou étrangers), le vrai visage de M. Jean Bruchési se reflète dans l'ensemble des productions littéraires de l'auteur de « Histoire du Canada », dans la renommée de l'illustre conférencier ou du délégué officiel et dans les réalisations du sous-secrétaire de la Province de Québec.

Mais pour nous qui l'avons rencontré à son foyer, disons encore davantage chez lui, dans son cabinet de travail, entouré de ses amis les livres et en compagnie des ombres de ceux qu'il a connus, admirés et aimés, cette physionomie s'anime et nous apparaît sous une forme beaucoup plus sensible et pénétrante.

C'est ainsi que l'un de ces soirs derniers, il nous fut donné d'observer Jean Bruchési sous un moins lointain et plus réel aspect... Celui d'un homme du monde, simple et affable, qui vous reçoit avec le souci de vous mettre parfaitement à l'aise ; qui, ayant conscience de la mission que vous vous êtes imposée — votre reportage — sait à l'instant même vous fixer dans un monde encore inconnu — son univers à lui — qui enfin, par l'évocation de ses souvenirs, par certaines confidences, fait momentanément de vous non seulement un auditeur intéressé mais un ami compréhensif.

Dès ces premiers moments d'entrevue dans la charmante atmosphère de son salon familial, il y met tant de simplicité cordiale que très candidement vous adoptez une attitude qui vous pousse à poser moultes questions auxquelles il répond sans détour. Et voici comment il nous apprend qu'il est né à Montréal le 9 avril 1901 d'un père marchand, qu'il est le petit-fils de Charles Bruchési et du juge Desnoyers et le descendant direct (4e génération) de Paolo Dominico Bruchesi qui, en 1810, s'installa dans la métropole canadienne avec sa jeune épouse Carmela Perfetti. Nul doute que ses ancêtres italiens adoptèrent immédiatement le caractère français du Canada, puisque leurs descendants ne tardèrent pas à se faire remarquer par leur culte de la langue française. Admirable continuité qui se poursuivra dans toute la vie et l'oeuvre de Jean Bruchési. Nous savons par la documentation que nous remit son secrétaire que Jean Bruchési s'affirma, dès ses études classiques, un travailleur acharné se distinguant au baccalauréat ès arts avec la note Magna cum laude et, en 1924, décrochant sa licence en droit de l'Université de Montréal avec grande distinction, puis admis au Barreau de la Province de Québec la même année.

Notre conversation est interrompue quelques instants par l'entrée d'une belle jeune fille qui, après nous avoir saluée aimablement, se penche sur son père pour l'embrasser « Bonsoir papa, je monte étudier » — C'est Nicole, 15 ans, rhétoricienne ; comme sa soeur aînée Anne qui est en philosophie, elle montre beaucoup de goût pour la littérature, la musique et les beaux-arts. L'épouse distinguée de M. Bruchési est en voyage. Il a donc toute la latitude voulue pour parler de ses mérites, elle en a beaucoup ; dommage que nous soyons obligée de résumer nos commentaires ici par une simple citation. Madame Bruchési, fille du notaire Denis de Nicolet, étudia à Paris et en rapporta un certificat d'études de la Sorbonne, après avoir été l'élève de Leton, elle fut celle de grands maîtres à New-York et au Conservatoire de Paris. Elle donna plusieurs concerts où son talent s'avéra remarquable. Malheureusement un accident imprévu mit une entrave

Ci-dessous, à gauche : Au Cercle Universitaire de Montréal où il préside aux réunions de la Société des Ecrivains canadiens, M. JEAN BRUCHESI est à autographier un de ses nombreux ouvrages. — M. BRUCHESI se rend à pied à son bureau du Parlement par le parc Jeanne d'Arc, la rue de la Place Montcalm et la Grande Allée. C'est au milieu de ce parc que se dresse une réplique d'une célèbre statue équestre de Jeanne-d'Arc.

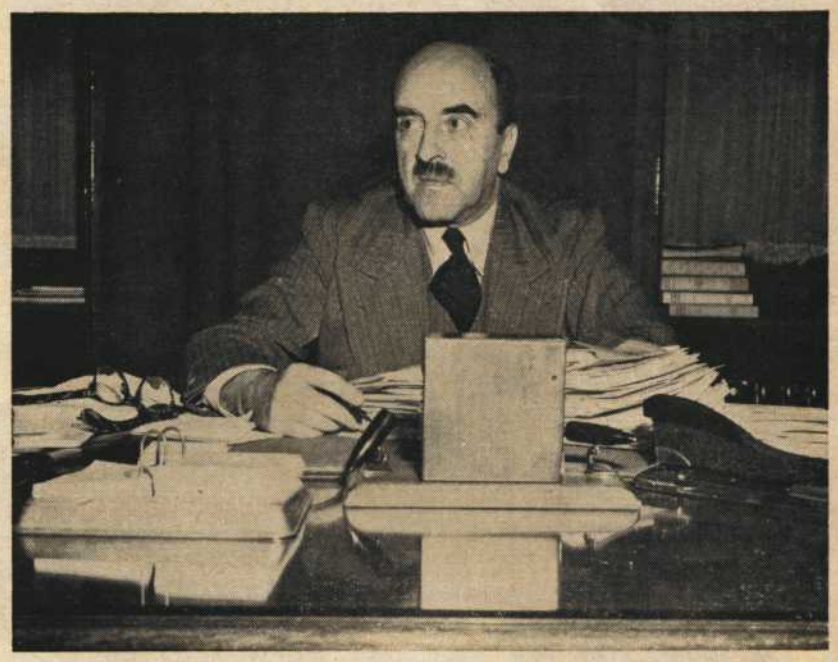
dans le cadre de ses activités et de ses souvenirs

sérieuse à ses projets de carrière. De toute évidence sa destinée lui réservait un rôle tout aussi prépondérant — compagne compréhensive et dévouée d'un homme réputé — mère et hôtesse accomplie.

Tout en écoutant notre interlocuteur, nous sommes légèrement distraite par la vue d'une magnifique peinture esquissant une tête de jeune fille et nos yeux ont peine à s'en détacher. Observateur conscient, Jean Bruchési nous éclaire aussitôt : « C'est un Pellan, n'est-il pas extraordinaire ? » Spontanément, nous nous levons pour voir de près, ensuite faire le tour de la pièce, véritable galerie d'art réservée à nos meilleurs artistes canadiens. Ici, un St-Jean-Baptiste de Borduas, un Suzor-Côté, un Duguay ; là, un Clarence Gagnon, des « Arbres » de Cosgrove, une Nature morte de Jean Dallaire, une autre d'Irène Legendre, etc. Sur la cheminée nous remarquons aussi un cadre original surmonté d'une couronne royale et d'un monogramme. A cette nouvelle interrogation Jean Bruchési répond avec émotion : « Cet homme que vous voyez était le roi Alexandre de Yougoslavie, lequel fut assassiné. Lorsque je le rencontrai à son palais, il était en train de lire *La Revue des Deux Mondes* ». Que de souvenirs émouvants ! Là-dessus, notre curiosité s'éveille davantage, nous pressons Jean Bruchési d'évoquer pour nous ceux de ses voyages, de ses magnifiques rencontres avec les personnalités les plus célèbres.

— « Pour cela, il faut monter dans mon cabinet de travail ». Et très allégrement il nous entraîne là-haut. Nous nous trouvons dans une pièce dont les quatre murs sont tapissés de livres, d'autres s'empilent aussi sur sa table de travail, quelques lampes sur pied, par leur abat-jour de couleur, jettent une lumière tamisée et coloriée. A peine sommes-nous entrés que mon hôte s'exclame : « Ah ! nous voici chez moi et à la fois dans le pays de mes rêves ! C'est ici que je lis, pense et écris et que je refais tous mes voyages. Vous voyez, sauf ce tapis que j'achetai à Constantinople, je n'ai pas accumulé de trésors ni de fortune, mais je crois que ce qui compte c'est l'enrichissement de connaissances, les rencontres de personnalités, les contacts avec nos cousins de France et nos frères de l'univers, n'est-ce pas ? » Un nouveau rêve lui rappelle son premier voyage outre-mer alors qu'ayant été nommé l'un des secrétaires de la Mission Economique en France en 1923, il accompagnait les membres de l'Exposition roulante canadienne qui parcourut la France, de juillet à octobre 1923.

Et l'étape ultime de sa vie d'étudiant s'accomplissant quand il devint titulaire d'une bourse d'études de trois ans en France. Il y étudie à l'Ecole des Sciences Politiques (section diplomatique), à la Faculté des Lettres, à l'Ecole des Chartes et à l'Institut Catholique. A travers cours, études, examens, conférences, activités sociales, il prend connaissance avec Paris, les routes de France. A 24 ans, devant le Collège de France, il parle au nom de son pays et des universités canadiennes. Avec « Jours éteints », qu'il publia en 1929 et qui lui valut le Prix d'Action Intellectuelle, il fixe définitivement les beaux paysages contemplés et y inscrit de grands noms : Lyautey, Paul Bourget, Henri Bordeaux, Louis Mercier, etc. C'est en ce temps-là qu'il se lie d'amitié avec le comte de Paris, avec qui il entretient encore une correspondance suivie. Il en est ainsi du général Weygand qui, au cours de son dernier voyage, disait : « Si j'étais jeune, j'apprendrais l'anglais et traverserais l'Atlantique. Je vivrais d'abord au Canada [*Lire la suite page* 42]



Sous-secrétaire de la province, M. JEAN BRUCHESI a son bureau au Parlement, rue Ste-Julie, dans le pavillon "C". *(Photo Louis Lanouette)*

Curieux de toutes les manifestations d'art, M. BRUCHESI examine ici une Vierge en bois sculpté d'un artiste canadien inconnu du XVIIIe siècle. *(Photo Louis Lanouette)*

Ci-dessous, à droite : Président ou membre de plusieurs sociétés, animateur de nombreux mouvements, M. JEAN BRUCHESI est de tous les milieux littéraires et artistiques. On le voit ici, au lancement d'un livre, entre M. GRATIEN GELINAS (Fridolin) et le Dr PHILIPPE PANNETON (Ringuet).

(Photo Henri Paul)

"C'EST L'AVION QUI NOUS MENE EN HAUT"...

LE TAPIS MAGIQUE

par Roméo Vezina

diplômé de l'Ecole des Hautes études commerciales de Montréal

L'HISTOIRE DE L'ATLANTIQUE-NORD, chemin des « vieux pays », à déjà un millénaire. Entre les voyages des Vikings, s'aventurant sur les rivages de l'Amérique dans leurs petits navires à tête de dragon qu'on pourrait faire flotter dans la piscine de la Palestre Nationale, et l'arrivée de Cabot, 500 ans se sont écoulés. Trente-sept ans après, Jacques-Cartier inaugure, pour les Européens, les incursions rapides et périodiques au Nouveau-Monde ; visiter « Cathay » n'appartient déjà plus au domaine de l'aventure.

Il ne faudra pas moins de trois siècles pour permettre au "Royal William" d'accomplir le traversée Pictou-Londres avec sept passagers et une barge chargée de charbon et de pommes, pour établir le règne de la vapeur sur le grand océan.

Un millénaire d'histoire, c'est beaucoup ; c'est peu cependant comparé aux quarante années de l'aviation, marquées par tant de progrès rapides.

SOUPER A LONDRES...

Le "Royal William" a mis 25 jours à traverser l'océan ; les appareils North Star d'Air-Canada, avec autant de passagers qu'en portait l'un des vaisseaux de Colomb, vous déposent à Londres pour le souper, douze heures après avoir pris le café à Montréal. Mille ans d'histoire et l'Atlantique n'est plus, pour l'avion, qu'un simple étang.

En 1850, il fallait à un aventurier du courage et une douzaine de semaines d'un voyage difficile par canot, à cheval et à pied, pour parcourir le trajet Montréal-Vancouver ; l'aviation l'a réduit à 14 heures dans des conditions de grand confort. Et partout sur le globe,

Ci-contre : L'avion vient de se vider de ses passagers. L'équipage prend congé et on retire les butoirs pour conduire l'appareil à son hangar.. — Les personnes âgées sont aujourd'hui les plus fervents adeptes de l'avion. On a vu des traversées transatlantiques où la moyenne d'âge des passagers était de 50 ans. — L'hôtesse d'un avion peut avoir sous sa charge les êtres les plus divers, tels ces poussins incapables de voler de leurs propres ailes. *Photos Air-Canada*

DU 20e SIÈCLE

l'avion minimise les distances, ouvre de nouveaux horizons au commerce. Le transport par air, après les tâtonnements et les incertitudes des premières années, a atteint sa maturité. Dans tous les coins du monde, vingt-quatre heures par jour, des centaines d'envolées décrivent des trajectoires régulières, ne laissant pas deviner l'organisation complexe et la science méticuleuse des lignes aériennes.

Une ligne aérienne ne comporte pas seulement des avions, des hangars et des pistes d'atterrissage. Il lui faut aussi, et surtout, un personnel entraîné, des pilotes d'expérience, des hôtesses appliquées, des navigateurs habiles, des télégraphistes prudents, des météorologistes perspicaces, des mécaniciens, des ingénieurs, des magasiniers, des administrateurs pleins de ressources, des commis aux réservations qui distribuent mille sièges par jour.

52 ARRETS ... SUR 17,000 MILLES

Desservant 52 villes, le long de 17,000 milles de route, ce personnel divers, revêtu d'un uniforme sobre et de bon goût, jeune mais déjà expérimenté, fait d'Air-Canada une organisation efficace, stable, adulte, l'une des plus considérables parmi les lignes commerciales du monde : la septième. Aujourd'hui ses appareils parcourent le quart de la surface du globe. Plus de cent envolées réunissent chaque jour des endroits aussi éloignés que Londres, Winnipeg, Nassau, Paris, La Jamaïque, New-York, Montréal, les Bermudes, les Barbades, les îles Trinidad, Prestwick et Cleveland.

Les grands réseaux sont alimentés par une toile de services à courte distance dirigeant le gros du trafic vers les centres plus importants : Toronto d'abord, Montréal en second lieu, bien que capitale mondiale de l'aviation ; vient ensuite Winnipeg, principal centre des inspections et réparations mécaniques.

Le transport aérien transcontinental devient pour les Canadiens, un moyen de se mieux connaître. Dans un pays que sa géographie sépare en quatre territoires aux conditions physiques et climatiques si différentes, Air-Canada rend les Canadiens et leurs produits, mobiles, donne l'occasion à M. Fox de Vancouver d'assister à la convention des métallurgistes à Québec, [*Lire la suite page* 44]

A droite : Un Stratocruiser B.O.A.C. en vol au-dessus de l'Atlantique. La B.O.A.C. effectue 15 vols transtlantiques par semaine au moyen de stratocruisers d'une capacité de 60 passagers. — Le capitaine O. P. Jones, OBE., pilote du Stratocruiser B.O.A.C. qui amena au Canada la princesse Elizabeth et le duc d'Edimbourg. *Photos B.O.A.C.* — Un quadrimoteur North Star, d'Air-Canada, s'apprête à décoller de sa piste de Dorval.

Karen étudiante

Notre roman d'amour, par Alix Andre

LE DOCTEUR PHILIPPE FORESTIER venait de terminer son cours. Comme à l'ordinaire, les étudiants et étudiantes assis sur les bancs de l'amphithéâtre, et qu'il tenait depuis plus d'une heure sous le charme, se levèrent à regret.

La personnalité du docteur Forestier expliquait, du reste, l'ascendant qu'il exerçait sur ses élèves et l'admiration dont ceux-ci l'entouraient. Forestier avait été l'un des plus jeunes agrégés de France. Maintenant encore, après plusieurs années de professorat, et malgré ses tempes argentées, il ne paraissait pas avoir atteint la maturité de la vie. Mais, dans le milieu médical, nul n'ignorait que sa science, sa valeur et l'importance de ses travaux, eussent déjà sufi à illustrer toute une existence.

Non pas beau, mais infiniment mieux que cela, avec un visage pâle aux traits profonds, au vaste front lumineux, aux yeux sombres, le docteur possédait une vigueur que lui enviaient résolument les plus sportifs parmi ses disciples.

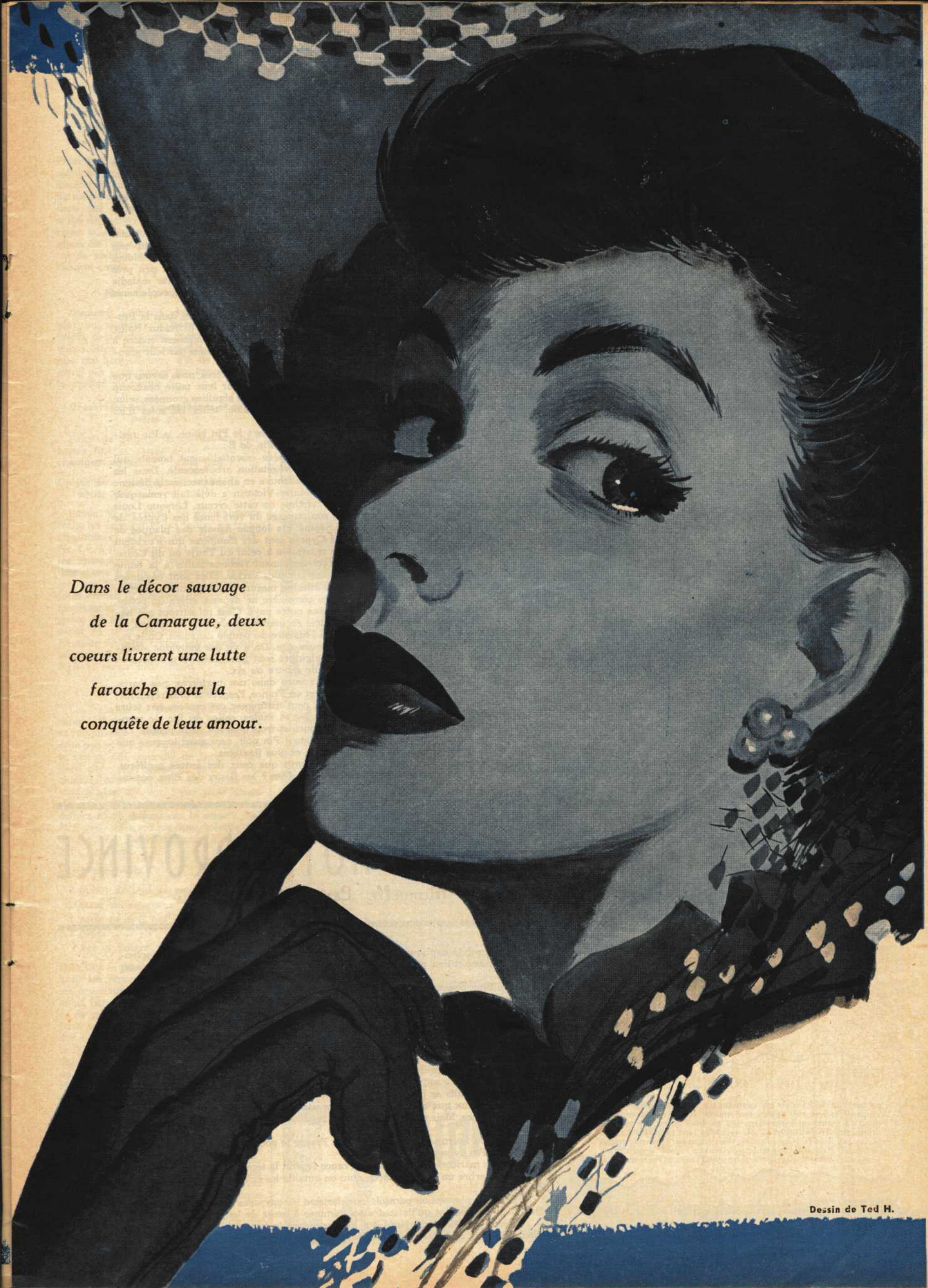
Chef de service chirurgical, Forestier partageait son intense activité entre l'hôpital où, chaque matin, il opérait, et la Faculté dont il assurait le cours d'anatomie et les travaux de laboratoire inhérents à celui-ci. Et puis une imprévisible, une stupide catastrophe avait brutalement mis un terme à cette carrière magnifique. Durant une randonnée d'été en Province, l'auto du docteur Forestier s'était, en pleine vitesse, écrasée contre un arbre. L'un des occupants avait été tué, un autre grièvement blessé. Quant au professeur qui, de tous, semblait le moins atteint, il venait de perdre, dans cet accident, presque autant que la vie : l'usage de sa main droite. Non pas l'usage courant, certes, et rien, chez lui, ne dénonçait une quelconque infériorité, la précision, enfin tout à la fois la douceur et la force indispensables au maniement du bistouri.

Debout, Philippe Forestier prononça encore quelques mots de cette voix nette, profonde, brève, parfois, qui donnait une telle autorité en même temps qu'un tel attrait à ses enseignements.

Pendant qu'il parlait, Karen regardait ses mains, des mains admirables, harmonieuses de forme, nerveuses et soignées. Et elle ressentait soudain, aigu, le regret qu'elles eussent cessé d'être dispensatrices de vie.

La jeune fille n'était pas allée vers le professeur. Aussi bien n'avait-elle rien de particulier à solliciter de lui. Ses études, comme sa vie, étaient toutes tracées : une ligne rigide et sombre sur un horizon tout aussi sombre... sans aucun espoir d'ensoleillement prochain. Ces mois de repos, d'escapades, de détente, ne s'annonçaient pour elle que comme des mois de travail plus rudes encore que les précédents... en supposant qu'elle trouvât du travail.

La salle se vidait. Karen quitta sa place et, la poche de cuir roulé, qui contenait ses notes, à la main, s'avança vers la porte. Au moment où elle allait l'atteindre une voix prononça son nom : [*Lire la suite page* 20]



Dans le décor sauvage de la Camargue, deux coeurs livrent une lutte farouche pour la conquête de leur amour.

Dessin de Ted H.

LES PINS DE NOTRE PROVINCE

par Marcelle Lepage-Thibaudeau

Ils sont, ici, sur notre sol, des ancêtres, « les derniers témoins vivants du passé mystérieux de la terre. »

Au-delà de la présence de l'homme blanc, de celle de l'homme rouge, au-delà de l'histoire et du temps, déjà ils étaient ici. Trois fois, cinq fois, ils ont résisté au terrifiant glacier qui, descendant du désert nordique, bouleversa, écrasa, anéantit tout sur son passage. Victorieux, par leur extrême endurance, les Pins ont établi leur domaine en Laurentie et leurs fûts géants, garnis d'aiguilles frémissantes occupaient naguère la plus vaste portion de nos forêts.

Quand Cartier débarqua à Gaspé, un Pin tomba sous la hache du Français qui prenait possession du pays au nom de son roi catholique. La mort de ce premier Pin fut le prélude de celle des autres Pins de Laurentie.

Il est tombé tant de Pins sous la hache du colon, il en est tombé tant et tant sous la hache de cette armée de bûcherons qui, après la conquête, envahit nos forêts pour approvisionner les chantiers maritimes de l'Angleterre, que le blocus de Napoléon privait des Pins de la Baltique, qu'ils sont aujourd'hui à peu près disparus. Il est vrai qu'à cette hécatombe insensée, s'est ajoutée cette maladie mortelle causée par un champignon et qui eut raison des derniers peuplements d'importance.

Aujourd'hui, la présence des Pins blancs, celle des Pins rouges, dans la Province, est limitée à quelques petites colonies, à quelques rares individus isolés, ici et là, dans nos bois et dans nos plaines. De sorte que s'ils s'imposent encore à notre attention, ce n'est plus par leur masse, par leur nombre, mais par leur grande beauté, leur robustesse et la majesté de leur stature.

Comme ils appartiennent à ce groupe d'arbres dits Conifères, nous savons que leur verdure est immarcescible. Ils se distinguent outre par leur taille beaucoup plus massive et plus haute, par leurs très longues et souples aiguilles groupées, selon les espèces, par deux ou par cinq dans une petite gaine, telles les soies d'un pinceau.

Trois espèces de Pin cohabitent dans la Province : le Pin blanc, le Pin résineux ou le Pin rouge et le Pin gris encore appelé Pin de Banks.

Le Pin gris est le plus petit. C'est une espèce essentiellement boréale qui croît au nord, jusqu'à l'extrême limite de la végétation arborescente. Dans les régions de l'Abitibi et du Lac St-Jean, où il se trouve en abondance, on le désigne sous le faux vocable de Cyprès. Le Frère Marie-Victorin a déjà fait remarquer que l'auteur de Maria Chapdelaine a été victime de cette erreur. Lorsque Louis Hémon parle, à plusieurs reprises, dans son ouvrage du vert foncé des Cyprès, de leur ombre protégeant avec celle des Sapins « la longue agonie des plaques de neige, » il fait allusion au Pin gris. Les Cyprès sont des Conifères qui n'existent pas dans notre pays et dont le feuillage ressemble à celui du Thuja ou du Cèdre.

Le Pin rouge est un robuste conifère facilement reconnaissable à la teinte roussâtre de son écorce, à ses très longues aiguilles vertes. Elles sont engainées par deux, comme celles du Pin gris, mais elles ne mesurent jamais moins de quatre pouces, tandis que les aiguilles de son congénère ne dépasse guère un pouce.

Le Pin blanc, c'est le roi des Pins dans notre pays. C'est lui surtout qui habitait jadis, les vastes étendues de territoires en maître absolu, et c'est lui qui, au début de la colonie, fut intimement mêlé à l'histoire du peuple canadien. On le reconnaît à son port altier, à sa taille extraordinaire. On a vu des individus atteindre une hauteur de trois cents pieds. Ses aiguilles sont généralement groupées en pinceaux de cinq, quelquefois, cependant, de quatre ou six.

Outre ces Pins indigènes on trouve encore dans nos parterres, nos parcs, des Pins cultivés, tels le Pin sylvestre, qui est en France, l'espèce la plus répandue, le Pin de montagne, le Pin d'Autriche. On peut distinguer ces espèces par leurs aiguilles. Celles du Pin Sylvestre sont courtes et raides, celles du Pin de montagne, dit aussi Pin nain, mesurent de un pouce et trois quarts à deux pouces. Les aiguilles du Pin d'Autriche que l'on appelle aussi Pin noir, sont aussi longues que celles du Pin rouge, mais elles sont incurvées et plus flexibles.

Les cônes de Pins sont beaucoup plus gros que ceux des autres conifères, tels les Sapins ou les Epinettes. Que sont ces cônes ? les fleurs des Pins, comme nous l'avons déjà expliqué. Des fleurs qui n'ont certes pas l'éclat des lis, la splendeur des roses et leur parfum, mais qui jouent un rôle identique, celui de propager l'espèce.

Les Pins, comme tous les autres conifères, produisent deux sortes de cônes. Les uns sont mâles et porteurs, au revers des écailles, dont ils sont constitués de petits sacs contenant le pollen ; les autres sont femelles et, sur chacune des écailles sont appliqués les deux ovules qui deviendront les graines. Les cônes mâles sont éphémères. Dès qu'ils ont libéré, au printemps, leur abondante semence d'or, ils tombent sans laisser de trace. Quant aux cônes femelles, ils sont d'abord violacés, puis verts. Quand ils ont été poudrés de farine d'or, et que les ovules fécondés mûrissent enfermés dans les écailles, ils brunissent et deviennent coriaces. Quand ils ont chu sur le sol, le vent a souvent décroché, déjà, leurs graines ailées. Si ce n'est pas fait, les petits écureuils se chargeront de les détrousser. Voilà qui explique, pourquoi, les cônes ligneux que nous trouvons sur le parterre de la forêt sont toujours vidés de leurs graines. Mais si l'on observe bien les écailles, on pourra y voir la trace des graines.

Les Pins fournissent du goudron. En France le goudron dit « brai » est surtout extrait du Pin sylvestre.

Le Pin maritime très cultivé en France fournit la térébenthine. On l'obtient en entaillant l'arbre un peu à la façon dont on entaille les érables pour recueillir l'eau d'érable.

Les Pins pignons ou parasols caractérisent les paysages des pays méridionaux. On imagine aisément qu'ils sont ainsi nommés à cause de leur forme.

C'est l'Amérique du Nord qui est cependant le royaume par excellence des Pins. Les Pins de l'Ouest ont grande renommée encore aujourd'hui.

[*Lire la suite page* 41]

LA CUISINE DES FÊTES

par Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Dîner du Jour de l'An

Coupe aux fruits — Hors-d'oeuvre variés
Canards du Lac Brôme — Pommes de terre panées
Croustades aux champignons et aux petits pois
Oignons glacés — Salade en gelée — Tarte à l'orange

Coupe aux fruits

2 *oranges*
1 *pamplemousse*
6 *cerises*

Peler les oranges et enlever soigneusement la peau et toutes les membranes. Couper en morceaux assez gros. Faire de même avec le pamplemousse. Mettre dans des coupes, saupoudrer d'une c. à thé de sucre et garnir joliment de cerises taillées en minces fliets. Servir glacé. Si l'on a sous la main de la crème de menthe, on peut en mettre dans chaque coupe.

Hors-d'oeuvre variés

Disposer joliment dans des petits plat ou assiettes à hors-doeuvre du céleri, des olives, des radis, des cornichons. Rien de plus agréable à déguster que ces hors-doeuvre qui ne surchargents pas l'estomac et qui apportent de la variété au menu.

Croustades aux champignons et aux petits pois

Faire de petites tartelettes en pâte brisée fine et garnir d'une crème aux champignons et aux petits pois.

Crème aux champignons et aux petits pois :

Laver ¼ de livre de champignons frais, les éponger et les tailler en tranches minces. D'autre part, faire chauffer 2 c. à tb de beurre et y faire sauter les champignons 10 minutes. Saupoudrer d'une c. à tp. de farine puis mouiller avec ½ tasse de crème. Laisser mijoter encore 10 minutes. Retirer du feu, assaisonner d'une c. à thé de jus d'oignon, de sel et de poivre et y incorporer ½ tasse de pois bien égouttés. Remplir de cette crème les petites tartelettes. Garnir d'une touffe de persil frais et servir bien chaud.

Canards du Lac Brôme

Les canards du Lac Brôme sont des canard domestiques qui sont délicieux et remplacent aventageusement la dinde et le poulet si fréquemment servis à cette saison. On conseille de laver le canard avec une brosse et de l'eau très chaude dans laquelle on ajoute du soda à pâte, 1 c. à thé par pinte d'eau. Rincer soigneusement et essuyer en dehors et en dedans car le canard doit être vidé tout comme une volaille ordinaire. La farce suivante donne un goût excellent.

Farce aux fruits :

2 *tasses de mie de pain*
1 *tasse de pruneaux*
1 *tasse de pommes*
2 *oeufs*
Sel et poivre

Emietter le pain, le mettre dans un bol avec les pommes hachées finement et les pruneaux. Ajouter les oeufs légèrement battus et bien assaisonner de sel et de poivre. Triturer le tout pour en faire une pâte. Farcir le canard, coudre l'ouverture et ficeler. Frotter toute la surface avec une gousse d'ail, badigeonner d'un mélange de beurre et de farine avant de le mettre à cuire. Placer dans une lèchefrite sur un gril et faire cuire à four doux, 325° F. 30 à 35 minutes à la livre.

Le canard doit être bien cuit ; ce que l'on constate quand les cuisses se disloquent facilement. On peut arroser le canard avec le jus d'une orange et mettre le zeste râpé dans le fond de cuisson qui devra être coulé pour obtenir une belle sauce. L'orange communique un goût très délicat à la sauce.

Servir entouré d'une garniture de pommes de terre panées et d'oignons glacés.

On pourrait préparer une oie de la même manière.

Pommes de terre panées

1 *c. à tb. de beurre*
6 à 8 *pommes de terre moyennes*
Chapelure
1 *c. à tb. de shortening*

Laver et brosser des belles pommes de terre moyennes et faire cuire sans les peler. Quand elles sont tendres, égoutter et peler. Faire fondre le beurre et le shortening, y passer les pommes de ter-

[*Lire la suite page* 24]

"Ce merveilleux gâteau a changé ma façon de faire la pâtisserie!" dit Mme Edith Bartley, de Toronto, Ontario

"Il ne faut que 5 minutes pour faire le mélange—et cependant, je sais tout ce qu'il y a dedans!"

La nouvelle méthode de faire de la pâtisserie avec le Swift'ning* est plus rapide, plus facile, plus efficace, et *vous est personnelle!* Préparez ce merveilleux Mélange "Que Vous Faites Vous-Même" avec 2 t. de Swift'ning, 9 t. de farine ordinaire tamisée, ¼ t. de poudre à pâte et 1 c. à soupe de sel. Combinez les ingrédients, ajoutez le Swift'ning, et mélangez. Voilà un mélange basique que vous pouvez garder dans votre dépense et employer pour *n'importe lesquels* des 99 délicieux régals!

Faites venir vos exemplaires GRATUITS des 2 livrets de recettes employant le Mélange Swift'ning "Que Vous Faites Vous-Même." 99 recettes! Adressez-vous à Martha Logan, Swift Canadian Co. Limited, Toronto 9, Ont.

Gâteau aux Bananes pour le Café

Voyez si ce n'est pas le gâteau le mieux levé, le plus léger que vous ayez jamais fait!

2 tasses de Mélange Swift'ning Que Vous Faites Vous-Même (ne tassez pas)
1 oeuf
3 c. à soupe de sucre
½ tasse de lait
⅓ tasse de marmelade d'orange
1 ou 2 bananes, pelées et en tranches (employez des bananes bien jaunes)

Cassez l'oeuf dans un bol. Battez. Ajoutez le sucre et le lait en remuant. Ajoutez le Mélange graduellement. Remuez pour bien mélanger. Etalez la pâte dans le fond d'un moule carré de 8 pouces ou dans un moule à gâteau étagé de 9 pouces (le fond frotté avec du Swift'ning). Disposez des rondelles fines de banane en rangées ou en cercles, en les faisant chevaucher, pour couvrir la pâte. Etalez la marmelade sur les bananes. Faites cuire environ 40 minutes dans un four à 350°F.

Participez au Concours Swift'ning de $40,000!

Aimeriez-vous gagner un manteau de vison? Un manteau en mouton de Perse gris? Ou un manteau en dos de Rat Musqué? Gagnez au moins l'une de ces ravissantes fourrures au Concours Swift'ning tout canadien de $40,000! Participez maintenant; envoyez vos nom et adresse avec un dessus de carton de Swift'ning à: Swift Canadian Co., Limited, Box 446, Terminal A, Toronto, Ontario. Demandez les détails à votre épicier.

Les Bonnes Cuisinières Adoptent le SWIFT'NING

*Swift'ning est la marque déposée du Shortening amélioré de la Swift Canadian Co., Limited

KAREN ETUDIANTE [*Suite de la page* 16]

— Mademoiselle Rochel.

Elle s'arrêta, tourna la tête vers le groupe qui, un instant plus tôt, dissimulait le docteur Forestier, et rougit légèrement. Ce dernier, disjoignant le cercle des étudiants qui, respectueusement, l'entouraient, avait fait un pas vers elle.

— Mademoiselle Rochel, répéta-t-il.

Et il ajouta aussitôt :

— Puis-je vous prier de différer un instant votre départ ?

Karen répondit affirmativement, trop surprise pour essayer de deviner ce que « le patron » pouvait lui vouloir. Puis elle attendit que, ses élèves s'étant éloignés, il la rejoignît.

— Si je ne me trompe, mademoiselle, voici close pour vous une année plus que satisfaisante. Vous y avez remporté tous les succès, tant dans les interrogations dont vous vous êtes tirée avec brio, qu'en travaux pratiques, pour lesquels je vous ai découverte exceptionnellement douée.

Malgré l'embarras de Karen, trop surprise pour être comblée par ses éloges, il poursuivit :

— Le prix que vous avez donné à votre année m'autorise à vous demander ce que vous allez faire de vos vacances, mademoiselle ? reprit-il... Du travail, naturellement ?...

Karen mordit sa lèvre inférieure. Une pudeur subite, et qu'elle-même jugea ridicule, l'empêchait d'avouer à Forestier l'obligation où elle se trouvait de commencer à gagner sa vie.

— Oui, maître, du travail, répondit-elle évasivement.

Il fixa sur elle des yeux auxquels rien ne devait échapper, et Karen regretta aussitôt son demi-mensonge. Courageusement, la jeune fille allait se reprendre quand Forestier interrogea :

— Il est encore un peu tôt, bien sûr, mais... avez-vous déjà pensé à votre thèse ?

— Oui, dit-elle, aussitôt animée.

— Et ce sera ?

— Eh bien, je voudrais essayer de montrer comment, dans les opérations du cerveau, le choc opératoire peut, chez certains sujets, provoquer...

Elle s'interrompit, stupéfaite devant le visage livide du docteur.

— Achevez donc, articula celui-ci d'une voix étouffée, provoquer quoi ? la folie ? la mort ?

Karen, atterrée, avait silencieusement écouté l'inexplicable apostrophe. Lorsque Forestier se tut, cependant, elle murmura :

— Je croyais qu'un ou une de vos élèves pouvait, sans une trop grande présomption, aborder un tel sujet, maître. Puisque vous n'en jugez pas ainsi, il va de soi que je renonce.

Le départ de deux étudiants attardés, qui traversaient la salle, et, en passant, saluaient le maître, évita à Forestier de répondre. Aussitôt après leur disparition, d'ailleurs, la porte s'ouvrit de nouveau devant une jeune fille qui avait dû perdre un objet car elle gagna l'un des bancs, sa place de cours, et l'inspecta longuement. Cette incursion parut irriter le docteur.

— Impossible d'avoir ici la moindre conversation, murmura-t-il.

Et, plus haut, s'adressant à Karen :

— Vous plairait-il que nous poursuivions la nôtre autre part ? chez moi, par exemple ? Ma voiture est à la porte. Si vous disposez de quelques instants...

Sa voix n'était plus altérée, et son visage reprenait peu à peu l'expression habituelle. Karen, cependant, eut bonne envie de refuser. L'extraordinaire autorité que le docteur exerçait sur ses élèves l'obligea, tout au contraire, à répondre par un acquiescement.

•

Entre les rideaux soigneusement joints devant les fenêtres, une lame de soleil se dressait. Grâce à elle les grandes bibliothèques de bois foncé qui garnissaient les murs, le bureau du docteur, surchargé de papiers et de livres, les lourds fauteuils de cuir dispersés sur le tapis brun, surgissaient de l'ombre. Sans doute était-ce la fraîcheur qu'on avait cherché en faisant l'obscurité — et, en réalité, la température obtenue était agréable.

Karen en était là de ses impressions lorsque la porte du bureau, à laquelle elle tournait le dos, s'ouvrit. Tout de suite, à un bruit singulier, sorte de martellement qui accompagnait la marche du nouveau venu, elle sut que celui-ci n'était point Forestier. Elle abandonna pourtant son fauteuil et dut causer, à la jeune femme qui s'avançait (car c'était une jeune femme), une assez vive surprise, à en juger par le cri léger que cette dernière ne put retenir. Elle se reprit, du reste, presque aussi rapidement, et inclina la tête.

— Je m'excuse, mademoiselle. J'ignorais que le docteur reçût une visite.

Ce fut au tour de Karen de regretter la frayeur qu'elle avait involontairement causée. Elle murmura :

— Monsieur le professeur m'a priée de l'attendre ici, madame.

Peut-être surprise par la voix de Karen, ce timbre doux et chantant, dans lequel se révélaient ses origines, en partie étrangères, la jeune femme avait marqué un temps d'arrêt. Puis elle continua à avancer, tandis que

l'étudiante suivait des yeux l'étrange apparition, ou, du moins, ce que permettait d'en voir la demi-obscurité.

Le jeune femme qui traversait la pièce et s'arrêtait devant le bureau du docteur était grande, mince, et, autant que Karen en put juger, très belle. Une élégante robe d'intérieur en satin vert pâle l'habillait, dont les larges manches se relevaient au moindre mouvement de ses bras nus. Elle tenait à la main quelques roses pourpres. Mais... son autre main s'appuyait sur une canne. Sa marche semblait pénible, hésitante, et Karen, à travers l'enveloppement et les plis savants de la longue jupe, crut deviner une infirmité, sans pouvoir en découvrir la nature.

Le docteur, dès le seuil, fronça légèrement les sourcils. Mais, avant qu'il eût prononcé un seul mot, la jeune femme murmura :

— Je ne vous savais pas de retour, Philippe, ni occupé. Je vous demande de m'excuser.

Elle le rejoignit, et ce bruit de canne frappant le sol, bien qu'amorti par le tapis, continua à impressionner désagréablement Karen.

— Ce n'est rien, murmura la voix égale et courtoise du docteur. Je ne vous avais pas, en effet, prévenue que je rentrerais plus tôt aujourd'hui : ce cours, le dernier de l'année, n'étant suivi d'aucun travail de laboratoire.

Elle ne répondit pas, et Karen comprit que, devant elle, Forestier ouvrait la porte. Involontairement, la jeune fille tourna les yeux de ce côté, et reçut en plein visage ce regard sombre et dur qui, un instant plus tôt, l'avait déjà enveloppée.

Puis le battant se referma, et le martellement irrégulier décrut et s'étouffa sur le tapis du vestibule.

Philippe Forestier avait croisé les bras.

— Je connais assez mal mes élèves, dit-il, même les meilleurs d'entre eux. Aussi suis-je obligé de vous poser quelques questions, mademoiselle. Si vous les jugez indiscrètes, je vous prie de m'arrêter.

Karen sourit, tant le qualificatif lui semblait en opposition avec la personne du docteur, et tout ce que ses élèves pouvaient connaître de lui.

Sans attendre davantage, Forestier interrogea :

— Vous êtes étrangère, n'est-ce pas ?

— Non, protesta vivement Karen, je suis Française. Ma mère seule est Danoise. Mais j'ai longtemps vécu au Danemark, où je suis née, et où mon père assumait en partie, en qualité d'ingénieur, la direction des travaux aux grandes fonderies de Copenhague.

— Assumait ?... répéta Forestier.

— Oui. Je n'avais pas dix ans quand il est mort.

— Et c'est à la suite de ce deuil que vous avez quitté Copenhague ?

— Pas exactement. Je ne suis venue à Paris qu'un peu plus tard, car ma mère ne voulait pas quitter son pays. Mais mon père avait si souvent exprimé le désir que je fasse mes études en France, que, le moment venu, rien n'a pu s'opposer à mon départ.

Forestier considéra un instant en silence le visage calme et résolu de Karen.

— De sorte que madame votre mère a dû céder, et abandonner sa ville d'élection.

Un nuage passa sur le front de la jeune fille.

— Ma mère est toujours là-bas, répondit-elle d'une voix un peu rauque. Je la rejoins d'ordinaire durant les mois d'été et de vacances. Mais, cette année, cela ne sera pas possible.

Forestier ne parut accorder d'attention qu'à la première partie de la phrase.

— Vous vivez donc seule à Paris ?

— Oui, maître.

— Et vous n'y avez aucune attache... Je veux dire, se reprit-il, point d'obligations, de projets, qui vous y retiennent ?

— Rien, absolument, assura Karen.

— Je m'excuse d'insister, mais ne parliez-vous pas, tout à l'heure, de l'impossibilité où vous vous trouviez de partir, cette année, pour Copenhague ?

Un pâle sourire entrouvrit les lèvres douces et renflées de Karen. Tout son courage lui revenait, et elle regrettait le travestissement de la vérité dont elle avait usé tantôt vis-à-vis du docteur.

— Il s'agit d'une impossibilité matérielle, maître. L'augmentation des frais que nécessite mon séjour en France, et mes études, est trop lourde pour que j'en laisse la seule charge à ma mère dont les ressources sont modiques. Ma résolution de ne rien lui demander de plus que ma pension habituelle m'oblige à renoncer à mes vacances et... à travailler.

Forestier avait décroisé ses bras, et défaisait une pile de livres placée en équilibre instable sur son bureau.

— C'est bien cela, murmura-t-il comme pour lui-même.

Et, plus haut :

— Je vais donc aller maintenant droit au but, mademoiselle. Vous désirez travailler... Vous déplairait-il que ce soit avec moi ?

— Avec vous, maître ? balbutia Karen qui craignait d'avoir mal compris. Mais, comment le pourrais-je ?

— Oh ! très simplement. En remplaçant près de moi le secrétaire dont une soudaine maladie vient de me priver, et en me secondant dans certains travaux de laboratoire.

Karen ne répondit pas tout de suite. Visiblement l'inattendu d'une telle proposition annihilait chez elle tout autre sentiment que celui de la stupeur. Elle attachait maintenant à Forestier un regard presque incrédule, et parut faire un effort pour articuler :

— Je vous remercie, maître, de me... d'avoir pensé que je pouvais vous être de quelque utilité. Mais... le pourrai-je vraiment ?

— Soyez-en certaine, affirma le docteur. Qui donc serait à même d'apprécier votre concours si ce n'est moi après avoir dirigé toute une année vos travaux pratiques ? Quant à me remercier, attendez encore.

Et après un temps d'interruption :

— Il ne s'agit pas de rester à Paris, mais de passer les quatre mois prochains dans un vieux mas que je possède en Camargue. Propriétaire solitaire dans son collier d'étangs, terre sauvage, malsaine... Bêtes et gens aussi rudes les uns que les autres... isolement. Et le tableau n'en est pas trop sombre, croyez-moi. Il faut réfléchir.

Mais le visage ensoleillé de Karen donnait déjà la réponse que sa voix confirma.

— Oh ! j'ai réfléchi, maître, ou plutôt il n'est pas besoin de réfléchir pour accepter une telle proposition. Si vous le souhaitez vraiment je suis prête à vous accompagner.

— C'est bien, articula le docteur d'une voix que lui-même trouva glaciale. Il me reste à vous fixer les conditions matérielles...

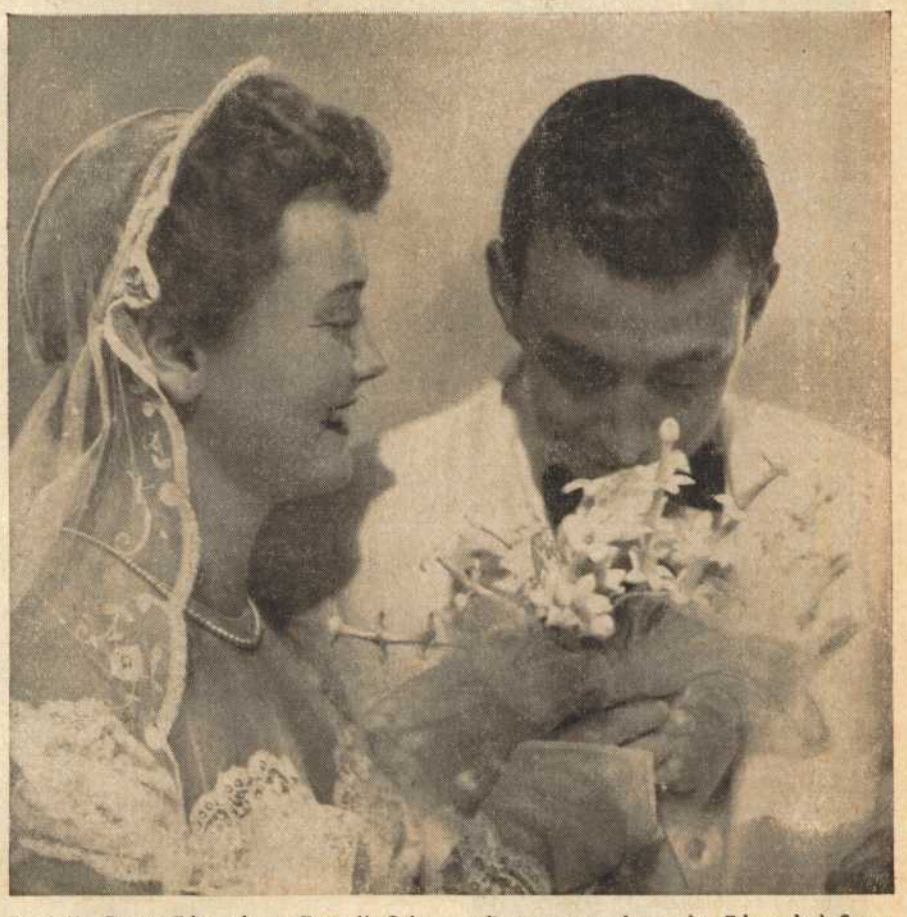
Elle l'interrompit d'une geste un peu effrayé, et se leva.

— Je vous en prie, maître, ceci viendra plus tard. Il se peut que je vous déçoive et ne puisse rendre aucun des services que vous espérez de moi. Aussi vaut-il mieux attendre avant de décider...

Forestier regarda Karen sans répondre. Cette enfant si peu armée contre la vie, et dont l'honnêteté souffrait déjà

QUEL ÉTAIT LE SECRET DE LA

mariée rousse ?



La jolie Joyce Edwards et Russell Otis Washburn ne se seraient peut-être pas mariés si Russ n'avait pas fait les yeux doux à une autre !

Jamais rousse ne s'élança à l'attaque aussi vite ! Et bientôt il y eut des fleurs d'oranger au foyer des Edwards à Stamford, Connecticut.

Le secret de Joyce ? Ses magnifiques cheveux roux, sa radieuse personnalité — et aussi son teint satiné Woodbury *merveilleusement naturel.*

Le secret de la mariée, c'est le Woodbury ! A cause de son ingrédient de crème de beauté ce savon fait plus que nettoyer — il remplace les huiles naturelles qui disparaissent au lavage !

Découvrez ce que signifie la douceur supplémentaire de ce savon ! Votre peau s'assouplit, se pare de l'éclat de la jeunesse. (Même ingrédient de crème de beauté dans le savon pour le bain !)

(FABRICATION CANADIENNE)

Savon de Toilette Woodbury

à l'ingrédient de crème de beauté

. . . pour une peau douce au toucher

Une parure digne du trousseau d'une princesse : une robe de nuit et un négligé de tricot de nylon blanc. La robe de nuit, à corsage plissé et encolure carrée bordée d'une large broderie mêlée de fil d'or, est incrustée d'une fine dentelle à la taille. Le négligé à larges manches bouffantes, est également garni de broderie. (Lingerie Tabarin)

BONJOUR À LA PLUS BELLE!

Avant de déguster son petit déjeuner, Madame nous permet d'admirer une superbe robe de nuit de satin pure soie de teinte pastelle, et richement garnie d'Alençon soulignée de délicates incrustations de fleurs. (Yolande)

Cet envoi de fleurs est un hommage à cette jolie femme qui porte avec grâce une robe de nuit, aux lignes grecques, en tricot de nylon. Un délicat motif de fagotelle en entrelacs, orne l'encolure. (Yolande)

à la pensée d'un salaire non mérité, le surprenait.

— Comme vous voudrez, dit-il enfin. En tout cas il faut que vous sachiez que vous vivrez chez nous, c'est-à-dire au mas, dans la maison de ma mère, et que vous n'aurez à vous préoccuper de rien en dehors du travail pour lequel je vous demanderai de me seconder.

Encore une fois elle le remercia, et se dirigea vers la porte. Il n'y avait guère autre chose à dire, et le docteur ne chercha pas à la retenir. Comme elle allait franchir le seuil de la pièce, la jeune fille interrogea :

— Pour quand devrai-je me tenir prête, maître ?

— Pour quand ? répéta-t-il, comme s'il ne s'était jamais lui-même posé cette question. Je ne sais trop, mademoiselle. Je vous avertirai.

— Mai... je ne pense pas que vous possédiez mon adresse.

C'était vrai, et il l'avait lui-même dit à Karen au début de leur entretien.

— En effet. Voulez-vous me la donner ?

Vivement, elle prit un carnet dans la poche de cuir déroulée, en déchira une page, sur laquelle elle inscrivit quelques mots avant de le tendre au professeur. Puis, toujours accompagnée de celui-ci, elle quitta définitivement la pièce.

Un instant plus tard, Philippe Forestier, ayant traversé en sens inverse le vestibule, pénétra de nouveau dans son bureau. Il en referma la porte à laquelle il resta adossé, les yeux à terre. Dans son esprit, les derniers incidents de la journée s'effaçaient, avec le visage même et toute la personne sans importance de Karen. Seul subsistait le sens qu'allait avoir l'orientation nouvelle, ou plutôt renouvelée de sa vie.

— Allons, murmura-t-il à voix haute, le sort en est jeté — Dieu seul sait ce qu'il adviendra de moi — je retournerai donc là-bas !

CHAPITRE II

Forestier

Ce fut à la fin d'une journée torride de juillet que l'auto, conduite par Philippe Forestier, abandonnant la route d'Arles, entra dans l'île de Camargue.

Ce long voyage d'une journée, avec une seule halte à l'heure du repas, n'avait pas paru fatiguer le docteur. Cependant, Karen remarqua qu'en abordant le pays des étangs son compagnon s'assombrissait, changeait de visage, comme si ces derniers kilomètres à parcourir lui eussent semblé, de loin, les plus pénibles.

Le mas ne devait plus se trouver très éloigné. « Le Mas des Avocettes », avait précisé Forestier, en parlant, dans le cours de la journée, de la demeure qui les attendait. Et comme la jeune fille trouvait l'appellation charmante, il avait ajouté :

— Je crains que l'habitation ne vous semble moins charmante que son nom. Il lui vient de ces oiseaux migrateurs qui, vers la fin de l'été, se réunissent par milliers sur les bords de l'étang avant d'entreprendre leur grand voyage africain. C'est, du reste, un épisode curieux de la vie de Camargue auquel il vous sera peut-être donné d'assister pour peu que l'automne ne tarde pas : l'eau calme, disparue entre ses rives, pour n'être plus, à perte de vue, qu'un immense et multiple battement d'ailes.

Soudain, d'un bosquet de tamaris, une jument se détacha, suivie de son poulain, qui, affolé par le grondement du moteur, bondit au milieu de la route. Pour l'éviter, Forestier eut à peine le temps d'accomplir la brusque manœuvre : pied écrasant la pédale, main bloquant le frein d'un geste rapide et précis.

Avec un long grincement, l'auto avait stoppé en quelques mètres, faisant, autour d'elle, voler la poussière, tandis que l'arrêt inattendu et si brusque projetait Karen en avant.

— N'avez-vous aucun mal ? interrogea-t-il aussitôt, en tournant vers la passagère un visage inquiet.

— Non, non, s'empressa-t-elle de répondre. J'ai été seulement surprise.

— Ces bêtes ne sont pas habituées à nos engins, grommela le docteur en suivant d'un regard assombri la fuite éperdue du poulain sur la terre dure. Peu d'autos passent par ici.

Ils repartirent, mais un étonnement restait à Karen de la vigueur avec laquelle Forestier avait saisi le frein, de sa main diminuée.

Sans doute la conduite n'absorbait pas le docteur au point de le rendre absolument étranger à ce qui se passait près de lui, fût-ce le secret mouvement d'une pensée, car, au bout de quelques minutes, il reprit :

— Avez-vous eu très peur, mademoiselle ?

— Pas très, maître. Je crois... un peu seulement.

— Vous êtes brave. Savez-vous que certains de mes amis d'autrefois hésitent, maintenant, à se confier à moi...

Elle crut qu'il faisait allusion au terrible accident survenu quelques années auparavant, et dont il avait été la moindre victime. Elle protesta :

— C'est injuste et... ridicule. Un accident ne dépend pas toujours du conducteur. Et j'ai entendu raconter que le vôtre était dû à l'éclatement d'un pneu...

Il l'interrompit, la voix brève :

— Ce n'est pas cette sorte d'appréhension que j'évoquais, mademoiselle, mais plutôt celle que peuvent éprouver des passagers en songeant à mon infirmité !

La protestation de Karen jaillit, spontanée et véhémente :

— Infirmité ! Maître ! Vous êtes bien loin...

— Hélas ! non, je suis très près au contraire, bien plus près que les apparences ne l'indiquent, d'une grave incapacité. Cependant il est certaines nécessités auxquelles je puis me plier, sans danger pour mes proches. La conduite d'une auto est parmi celles-ci.

La voix douloureusement ironique se tut un instant, puis acheva :

— Quant à l'accident que vous évoquiez tantôt, mademoiselle, je n'en étais, en effet, nullement responsable, puisque, lorsqu'il se produisit, je ne me trouvais pas au volant.

Le docteur se tut, et Karen comprit qu'il ne désirait pas poursuivre, même sur un autre sujet, la conversation. Les derniers kilomètres furent, du reste, rapidement parcourus.

Le mas se dressait tout au bout. Entouré d'un mur, qui, entre le portail d'entrée, et la maison elle-même, ménageait une vaste cour, il était long, mais assez bas, et ne comptait qu'un seul étage.

L'auto passa entre des piliers, car le portail était grand ouvert, et vint s'arrêter devant le perron. Malgré le bruit du moteur, rien ne bougea dans la maison. Sans attendre l'aide de son compagnon, Karen ouvrit la portière et sauta à terre. Puis elle se tourna vers le docteur, comme pour apprendre de celui-ci ce qu'elle devait faire. Mais Forestier ne remarqua certainement pas cette muette interrogation. Il n'avait pas quitté la voiture. Appuyé au dossier de cuir, les mains tenant encore le volant, le visage livide, il regardait autour de lui d'un air égaré.

Interdite, la jeune fille s'était immobilisée. Elle demeura ainsi, debout près de l'auto, n'osant faire un geste ni pro-

noncer un mot tant que durerait l'étrange abattement du docteur.

Et soudain, celui-ci tressaillit. A la porte de la maison une femme apparaissait. Grande et droite malgré son âge — elle avait dépassé la soixantaine —, elle était vêtue de noir : jupe, caraco et tablier. Elle portait, en outre, le fichu croisé, et, sur ses cheveux lisses et blancs, la coiffure légère des Arlésiennes. Son visage rude et sec comme un cep de vigne s'était illuminé du perron, et elle s'élança dans les bras de Forestier qui enfin venait enfin de quitter l'auto.

— Ah ! Philippe... Philippe... murmurait-elle d'une voix enrouée.

Puis elle s'écarta de lui et le regarda.

— Toujours le même, mon petit, dit-elle avec une infinie tendresse. Cependant c'est long, trois ans !

Energiquement elle refoula son émotion, et les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Es-tu heureux de te retrouver ici ? interrogea-t-elle.

Puis elle s'arrêta brusquement, comme frappée elle-même par les mots qu'elle venait de prononcer.

Forestier avait reculé d'un pas, et sa voix résonna, sourde et basse :

— Non, Marthoun, répondit-il. Tu sais bien que non !

Elle baissa le front, comme accablée. Et ce fut Forestier qui, le premier, parut revenir au moment présent. Il se tourna vers sa jeune compagne, toujours immobile, et l'appela près de lui.

— Mademoiselle Rochel, dit-il, lorsque celle-ci se fut approchée, toute la Provence vous accueille ici avec Marthe-Marie, qui fut ma seconde mère, et veille, vestale fidèle, sur la maison de mon enfance.

La femme redressa la tête brusquement. Dans l'émotion du revoir elle n'avait pas aperçu Karen, et alors seulement prit conscience de sa présence. Elle fixa sur la jeune fille deux yeux noirs et brillants, et son visage maigre se durcit encore. Elle ne prononça pas une parole, mais Karen eut la certitude qu'en deux ou trois secondes ce regard aigu l'avait examinée, fouillée, jaugée, enfin, au-delà de ce que son enveloppe charnelle permettait de découvrir.

— Tu as préparé la chambre de Mlle Rochel, n'est-ce pas, Marthoun ? interrogea le docteur, tout en ouvrant le coffre de l'auto pour en retirer les bagages.

— Oui. Hier, lorsque Mme Louis me l'a commandé.

— Ma mère, en effet, n'a appris qu'hier mon arrivée. Et... quelle chambre t'a-t-elle demandé d'ouvrir ?

— C'est moi qui ai décidé. Mme Louis m'avait dit de faire ce que je voudrais... La chambre verte est gaie et confortable...

— Très bien, murmura Forestier qui avait à peine écouté.

Refermant le coffre il se pencha vers les valises.

— Laisse donc, ordonna Marthe-Marie, de ce ton mi-adoration mi-autorité dont elle usait volontiers pour s'adresser au docteur. Félix viendra les chercher.

Elle-même, précédant les jeunes gens, marchait vers le mas et en gravissait le perron. A sa suite, Karen pénétra dans un grand vestibule blanc, pavé de tomettes rouges, et aux murs duquel s'adossaient de vieux meubles provençaux.

Bien que la maison n'eût pas été, avait dit le docteur, habitée depuis trois ans, elle offrait un aspect avenant, et partout régnait une rigoureuse netteté. Karen sut d'ailleurs plus tard que, parlant ainsi, Forestier faisait allusion au temps qu'il venait de passer sans revenir en Camargue. Par ailleurs, Marthe-Marie, la veuve de l'ancien chef des gardeurs de vaches du domaine, et qui, avait été la nourrice de Philippe, vivait là, toute l'année, et assurait la garde et l'entretien de la maison.

Marthe-Marie atteignit la dernière porte sur la droite, et, sans frapper, l'ouvrit.

— M. Philippe est arrivé, dit-elle.

Mais les pas des nouveaux venus avaient déjà alerté les occupants de cette pièce, le salon, autant que l'étudiante put en juger.

Précédé de ce martellement qui impressionnait Karen, la jeune femme déjà rencontrée dans l'appartement du docteur parut sur le seuil. En souriant elle accueillit Forestier, et, contrairement à ce qu'elle avait fait lors de leur première rencontre, parut accorder très peu d'attention à Karen. C'est du moins l'impression première que reçut la jeune fille.

Dans les jours qui suivirent, du reste, cette impression devait singulièrement se modifier. Mais Karen n'en était qu'aux premières minutes de sa nouvelle vie, et rien, encore, ne pouvait éclairer pour elle les visages et les âmes qui allaient y projeter leurs ombres douces, tragiques, ou passionnées.

Dans le salon, vaste, deux hautes fenêtres à petits carreaux laissaient entrer les embrasements du couchant. Les meubles élégants et robustes brillaient de tout leur bois ciré. La cheminée était construite en briques roses. Aux murs, quelques aquarelles du pays : étangs peuplés d'aigrettes, pinèdes aux arbres presque noirs dans un ciel de cobalt, manade abreuvant, enfouie jusqu'au garrot dans les grands roseaux droits des bords du Rhône. Et deux belles marines : le golfe de Beauduc du côté de la pointe du Sablon, et une anonyme mer de vagues orageuses.

D'une bergère, poussée tout près de la fenêtre, Mme Forestier s'était levée. C'était une femme de petite taille, de visage très doux et presque sans rides. Elle était vêtue de clair et paraissait encore jeune sous ses cheveux blancs. Il n'y avait guère de ressemblance physique entre elle-même et le docteur. Seules leurs voix étaient pareilles. Mais le timbre bas, grave, aux inflexions harmonieuses, et cependant nettes, de Forestier, s'atténuait chez elle, et, en quelque sorte se féminisait.

— Voici Mlle Rochel, ma mère, dit le professeur après avoir embrassé Mme Forestier ; Mlle Rochel, la plus brillante de mes élèves, qui aime assez la médecine pour avoir accepté de me servir de secrétaire et... d'aide de laboratoire pendant cet été.

Avec une affabilité spontanée et sincère, Mme Forestier pressa les mains de Karen.

— Soyez la bienvenue, mademoiselle. Ce mas est bien isolé, bien éloigné de tout plaisir qu'une jeune fille est en droit de désirer. Mais ce que vient de dire mon fils me donne à penser que vous ne trouverez pas son séjour trop morose, puisque vous avez choisi le travail.

A peine Karen eut-elle le temps d'exprimer combien elle était comblée par la possibilité de poursuivre ses études auprès du professeur. Une voix s'élevait derrière elle, voix oppressée, semblait-il, par quelque émotion.

— Vous avez parlé de laboratoire, Philippe... Mais, ne pouvais-je vous y aider, comme autrefois ?

Le docteur fronça légèrement les sourcils. Il semblait ennuyé d'avoir à répondre à cette question.

— Je m'en serais voulu de vous imposer cette fatigue, Elvire, murmura-t-il. Et puis ma mère est tellement habituée à votre compagnie qu'il m'eût paru

"Vous verrez Néron et l'incendie de Rome dans 'Quo Vadis'. Or, si la vapeur assèche votre peau, pensez en quel état était la mienne après cette scène !

Ce bain prolongé assécha encore mon épiderme . . .

Mais Jergens adoucit mes mains et mon visage . . .

Qui furent ravissants pour les gros plans."

Etant liquide, Jergens est absorbée par l'épiderme.

Votre lotion ou crème peut-elle subir cet essai ?

Pour adoucir, une lotion ou crème doit être *absorbée* par l'épiderme. L'eau ne "perle" pas sur une main enduite de Lotion Jergens. Elle contient des ingrédients *vite absorbés* recommandés par des médecins, sans huiles lourdes qui ne font que huiler la surface.

Prouvez-le en faisant l'épreuve ci-dessus . . .

7 étoiles contre 1 choisissent Jergens.

La Lotion Jergens a plus d'adeptes que toute autre lotion dans le monde !

15¢, 37¢, 65¢, $1.15. Fabrication canadienne

MES RECETTES DE CUISINE [Suite de la page 19]

re puis ensuite les rouler dans de la chapelure fine et faire rôtir au four en même temps que le canard.

Oignons glacés

Choisir des petits oignons de grosseur uniforme, les faire bouillir 5 minutes, égoutter, mettre dans une lèchefrite avec 2 c. à tb. de beurre, 1 c. à thé de sucre et ¼ de tasse d'eau chaude. Cuire au four en remuant souvent jusqu'à ce qu'ils soient tendres et glacés. C'est le sucre qui les glacera.

Salade d'atocas en gelée

2 tasses d'atocas
1 tasse d'eau
1½ c. à tb de gélatine
¼ de tasse de vinaigre
1 tasse de céleri
1 tasse de sucre
½ tasse d'olives farcies
¼ de tasse d'eau froide

Laver les atocas et les faire cuire ¼ d'heure avec l'eau. Quand ils sont cuits, ajouter le sucre et continuer à cuire encore 5 minutes. Ajouter la gélatine préalablement gonflée avec ¼ de tasse d'eau froide et bien brasser pour la dissoudre parfaitement. Retirer du feu, laisser refroidir un peu, ajouter tous les autres ingrédients et quand le mélange est épaissi et a la consistance d'un sirop épais, verser dans de petits moules individuels et laisser prendre bien ferme. Démouler sur de belles feuilles de laitue.

Tarte à l'orange

1 tasse de farine tamisée
¼ de c. à thé de sel
1 c. à tb. de lait
6 c. à tb. de beurre
1 c. à tb. de sucre
1 jaune d'oeuf

Mettre la farine dans un bol avec le sel, le beurre ramolli et le sucre. Bien mélanger avec la farine. Battre légèrement le jaune d'oeuf avec le lait et délayer le mélange farine et beurre jusqu'à obtention d'une boule de pâte qu'il faut travailler avec les mains si nécessaire jusqu'à ce que la pâte soit bien lisse. Mettre cette boule de pâte dans une assiette à tarte et à l'aide des doigts, étendre aussi également que possible pour couvrir le fond et les bords de l'assiette. Faire cuire à 350° F. jusqu'à ce que la pâte soit légèrement dorée. Après refroidissement, remplir d'une garniture à l'orange.

Garniture à l'orange :

½ tasse de jus d'orange
1 c. à tb. de gélatine
1 tasse de sucre
2 c. à tb. de jus de citron
¼ de tasse d'eau froide
3 oeufs

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide 5 minutes. Séparer les oeufs, battre les jaunes avec ½ tasse de sucre et les jus d'orange et de citron. Cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Ajouter la gélatine, retirer du feu et laisser refroidir un peu. Battre les 3 blancs d'oeufs et celui qui reste de la pâte. Ajouter l'autre demi-tasse de sucre, incorporer délicatement à la préparation, verser dans la croûte de tarte cuite et laisser prendre. Garnir de rouelles d'oranges disposées joliment sur le dessus de la tarte et servir très froid.

Menu des Rois

Demi-pamplemousses à la menthe
Potage confetti
Filets de porc farcis à la normande
Croquettes de pommes de terre
Betteraves et petits pois
Condé aux poires

Demi-pamplemousses à la menthe

Séparer les pamplemousses en deux et découper en feston les bords. Détacher soigneusement les sections et garnir de petites boules de sorbet à la menthe. Servir bien glacé.

Sorbet à la menthe :

2 tasses d'eau
1 c. à thé de gélatine
½ tasse de jus de citron
1 tasse de sucre
1 c. à tb. d'eau froide
1 c. à thé d'essence de menthe

Faire un sirop avec le sucre et l'eau et le faire bouillir 5 minutes. Retirer du feu, ajouter la gélatine préalablement gonflée dans l'eau froide 5 minutes. Bien brasser pour la dissoudre complètement. Ajouter le jus de citron et l'essence de menthe puis quelques gouttes de colorant vert. Faire congeler d'après la méthode ordinaire au réfrigérateur.

Potage confetti

1 oignon piqué de 2 clous de girofle
3 livres de jarret de boeuf
Des feuilles de céleri
2 carottes
1 c. à tb. de sel
1 demi-panais
3 pintes d'eau
1 feuille de laurier
2 tranches de navet

Faire cuire le tout 4 heures. Couler le bouillon et couper en petits cubes les légumes qu'on aura eu soin de retirer du bouillon après 1 heure de cuisson.

Remettre les légumes dans le bouillon et servir en tasses.

[Lire la suite page 36]

assez barbare de l'en priver justement ici, dans la solitude à laquelle elle vient de faire allusion.

Mais le docteur reprenait, cette fois s'adressant à Karen :

— Mlle de Marges est ingénieur chimiste, mademoiselle. Certains de mes travaux doivent beaucoup à son aide intelligente et dévouée.

C'était une sorte de présentation. Quant à celle de l'étudiante, elle se trouvait déjà faite par les paroles qu'avait prononcées le docteur en s'adressant à sa mère. Néanmoins, Elvire de Marges ne tendit pas la main à Karen, et n'eut vers elle aucun geste d'accueil. Lentement elle se dirigeait vers l'un des fauteuils poussés dans l'embrasure de la fenêtre, et y reprit la place qu'elle devait occuper à l'arrivée des jeunes gens.

De la porte, Marthe-Marie interrogea :

— Tu ne montes pas, docteur ?

Forestier secoua la tête.

— Je n'en ai nul besoin. Le voyage ne m'a pas fatigué. Fais seulement porter mes bagages dans ma chambre.

La pièce était encore claire. La haute stature de Philippe s'y dressait, robuste, et sa vue éloignait, en effet, toute idée de lassitude. Cependant le visage, lui, semblait défait. Il était, en tout cas, demeuré très pâle depuis l'arrivée des jeunes gens dans la cour du mas.

— Par contre, enchaîna le docteur, je pense que Mlle Rochel acceptera tes services avec plaisir, Marthoun.

Et, se tournant vers son élève :

— N'est-ce pas, mademoiselle, vous passerez volontiers un moment dans votre chambre avant l'heure du repas ?

Karen acquiesça, tant par discrétion, et afin de permettre aux hôtes du mas de s'exprimer librement après ces quelques jours de séparation, que pour répondre à son propre désir de solitude.

•

Marthoun allait sortir de la chambre. Sur le seuil elle s'immobilisa soudain, et, après une hésitation, se tourna vers l'étudiante.

— Ma chambre se trouve près de la vôtre, mademoiselle, dit-elle. Voyez-vous, ici — et elle désignait le panneau auquel s'appuyait l'armoire. — S'il arrivait qu'une nuit vous fussiez malade, ou, simplement, que vous ayez besoin de moi, vous n'auriez qu'à frapper à la cloison. Je vous entendrai.

Puis elle poussa rapidement la porte et s'éloigna, avant que Karen, un peu surprise, eût eu le temps de lui adresser de nouveaux remerciements.

Quelques minutes plus tard une très jeune fille déposa au pied du lit les deux valises qui constituaient le bagage de Karen. Elle était, ainsi que l'étudiante l'apprit le soir même, la nièce de Marthe-Marie, et devait, durant l'été, assumer, avec cette dernière, et le fils d'un gardian, le service du mas. Ainsi l'avait voulu le docteur qui n'entendait transplanter en Camargue aucun de ses domestiques parisiens.

La nuit était presque venue lorsque la jeune fille, ayant échangé son tailleur de toile, froissé dans le voyage, contre une robe fraîche, descendit dans la salle à manger. On dînait tard aux Avocettes, et Agnès, la petite servante, avait prévenu Karen qu'une cloche, placée dans le vestibule, annonçait toujours le moment de se mettre à table. Aussi la jeune fille avait-elle attendu ce signal pour quitter sa chambre.

Le repas parut long à Karen. Certes, la chair était exquise. Cependant l'excellence des mets ne paraissait même pas être remarquée par le docteur, et la nourrice, venue à plusieurs reprises dans la pièce, afin de suppléer au service un peu gauche d'Agnès, guetta vainement, sur le visage du jeune homme, la moindre expression de satisfaction.

Philippe, du reste, parlait peu, et avec effort. Karen avait de la peine à reconnaître la belle voix grave, profonde, « la voix lumineuse », disaient ses élèves, et qui rendait uniques ses cours. Il avait, en s'asseyant à table, jeté un regard d'effroi sur la place que prenait Karen, place que venait de lui indiquer Mme Forestier, à la gauche d'Elvire de Marges, elle-même et le docteur faisant face aux jeunes filles, de l'autre côté de la table. Puis il s'était enfermé dans un silence presque total, laissant sa mère et l'infirme faire à peu près tous les frais de la conversation.

Comme le repas s'achevait, le docteur reposa brusquement sur son assiette la grappe de raisins — de beaux muscats noirs précoces — qu'il venait à peine d'entamer.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il en se levant. Il était présomptueux de ma part d'affirmer que ce long voyage, par une journée torride, ne m'avait pas fatigué. Je vous demande la permission de me retirer.

Lorsque le pas du docteur eut décru dans le couloir, Mme Forestier, à son tour, se leva. Le dessert de Marthoun n'avait pas eu grand succès, et Karen était la seule à s'être efforcée d'y toucher.

— Prenez-vous quelque chose après votre repas, mon enfant ? interrogea-t-elle avec bonté. Infusion ou boisson glacée ? N'hésitez pas à le dire, vous êtes ici chez vous. Nous passons d'ordinaire nos soirées au salon, qui est une pièce fraîche, et nous avons, Mlle de Marges et moi, la mauvaise habitude de les y prolonger fort tard. Mais si vous éprouvez, vous aussi, une lassitude bien naturelle après un si long trajet je ne voudrais pour rien au monde que vous vous fassiez une obligation de demeurer, ce soir, près de nous.

Tout en parlant, la mère du docteur se dirigeait vers une porte qui faisait communiquer la salle à manger et le salon. Karen allait la remercier, et prendre, en effet, congé d'elle, lorsqu'elle la vit se détourner.

— Où allez-vous, Elvire ? interrogea-t-elle, s'adressant à Mlle de Marges qui, ayant aussi quitté la table, se trouvait maintenant auprès de la deuxième porte derrière laquelle le docteur avait disparu.

La longue robe qui enveloppait Elvire de Marges (Karen ne la vit jamais qu'habillée de jupes traînant à terre, et qui dissimulaient la raideur de sa jambe). Cette robe, d'un bleu très pâle, ondula gracieusement, tandis que la jeune fille se tournait à demi vers Mme Forestier. Son visage avait repris sa teinte accoutumée, plutôt pâle, sous les cheveux châtains si abondants que leur torsade paraissait tirer sa tête en arrière. Elle eut un geste de son menton levé vers le plafond, et, répondant à la question de Mme Forestier très brièvement :

— Là-haut, madame, dit-elle.

— Je ne sais si vous avez raison, Elvire.

— Moi non plus je ne le sais, madame. Cependant, j'y vais quand même.

Mme Forestier ne répondit pas. Elle se contenta de suivre d'un regard incertain Elvire de Marges qui s'éloignait, et de pousser un profond soupir. Puis elle revint à Karen.

— Ah ! mon enfant, nous disions donc que vous préfériez vous coucher tôt ce soir (Karen n'avait jamais prononcé une telle phrase, cependant la permission qu'elle exprimait comblait ses voeux). Eh bien, reprit la mère du docteur, il faut aller vous reposer, petite fille. Voulez-vous que je vous accompagne ?... Non ?... Vous êtes-vous assurée qu'il ne vous manque rien ? Vous n'auriez, du reste, qu'à sonner Agnès ou Marthe-Marie.

— Je vous remercie, Madame. Marthe-Marie a eu la bonté de me désigner

ma chambre, contiguë à la mienne, et à la cloison de laquelle je n'aurais qu'à frapper, m'a-t-elle dit, si j'en avais besoin.

— En effet, Marthoun a voulu, je ne sais pourquoi, vous loger en cette chambre verte, à peu près jamais habitée, car, ouvrant sur l'étang, elle risque d'être malsaine. Marthoun, elle, couche là depuis bientôt quarante ans. Elle est vaccinée contre les fièvres du pays. Si vous désiriez, pour quelque raison que ce soit, en changer, il faudrait me le dire. Ce serait facile.

— Ma chambre est charmante, madame, et confortable. Je vais m'y trouver très bien, protesta vivement Karen.

— Je l'espère. Allons, bonsoir donc, mon enfant, et — elle hésita — si vous rêvez de la Camargue, tâchez de ne pas lui prêter des couleurs trop sombres.

Mme Forestier pressentit-elle le désarroi que les courtes heures, déjà vécues au mas, avaient jeté dans l'âme de la petite transplantée ? Voulut-elle apaiser celle-ci par un geste affectueux ?... Elle prit le visage de Karen entre ses mains, et l'embrassa sur le front.

— Bonsoir, Mme, murmura la jeune fille, plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

Elle se déturnait déjà, mais se ravisa.

— J'ai oublié de demander au docteur... à quelle heure devrai-je me tenir à sa disposition demain matin.

— A quelle heure ? répéta Mme Forestier, comme pour se donner le temps de préparer sa réponse

Puis elle sourit.

— Mais rien ne presse, mon enfant. En tout cas, il est peu probable que votre travail débute demain, et je vous conseille de vous reposer, comme mon fils se reposera probablement lui-même.

Le vestibule, dans lequel Karen se retrouva, n'était que peu éclairé. Avec hâte elle gravit les premières marches, et soudain s'arrêta, frappée par un bruit de voix.

Là-haut, Forestier, d'un accent douloureux et irrité tout à la fois, lançait vers la belle infirme des mots, pour Karen dépourvus de sens. Des mots auxquels Elvire répondait par des adjurations au calme, et des protestations.

— Revenez à vous, Philippe. Il n'était pas dans mes intentions de vous bouleverser à ce point. Je ne pouvais imaginer le trouble que la vue...

— Le trouble ! — et Karen entendit retentir un sourd éclat de rire — le trouble !... Je me demande si vous mesurez bien ce que j'éprouve en cet instant !

Mlle de Marges dut vouloir parler. Le professeur ne le lui permit pas.

— N'est-ce pas, reprit-il, n'est-ce pas une épreuve assez cruelle pour moi que ce retour au mas, ce séjour que, selon vos voeux et ceux de ma mère, je vais y faire ! Ah ! j'ai cédé enfin à vos instances réunies, à vos prières, j'ai cédé à ce que vous jugiez absolument indispensable à... mon intérêt. J'ai fait mieux. Une si grande bonne volonté, un tel désir de « recommencement » dans le travail me possédaient, que, vous l'avez vu, j'ai ouvert notre maison et compromis notre intimité à seule fin de m'assurer une collaboratrice...

— Cela, interrompit Mlle de Marges d'une voix étouffée, ni votre mère ni moi ne vous l'avions demandé.

— ...et dès le premier instant tout est remis en question, tout est compromis, poursuivit le docteur sans tenir compte de l'interruption. Vous semblait-il que je dusse avoir sous les yeux une matérialisation pour me souvenir ? Que ma douleur eût besoin d'être ravivée ? Craigniez-vous que je ne trouve point, entre ces murs, assez de raisons pour expier et souffrir ? Dites ? Ou bien souhaitez-vous simplement me voir enfin devenir fou ?

— Philippe ! cria presque Mlle de Marges.

Et son accent était si déchiré, si vibrant de reproche, que le nom ainsi jeté fit tressaillir Karen et rompit l'étrange charme qui la paralysait.

Résolument, elle s'arracha de sa place. Elle n'en avait que trop surpris d'une scène qui ne demandait aucun témoin, et se décida à gagner sa chambre.

CHAPITRE III

Elvire

Après une première semaine passée au mas. Karen fut en droit de se demander pour quelles raisons Forestier s'était attaché ses services. En attendant le droit d'y circuler librement, auprès de Forestier, elle avait déballé les livres et les notes enfermés dans ses bagages, et, seule dans sa chambre, se penchait sur les cours de l'année écoulée. Mais, quoi qu'elle fît, son esprit n'était point absolument, uniquement absorbé par l'étude. Combien de fois, au milieu des révisions les plus ardues, alors qu'emportée par un sujet particulièrement passionnant elle se croyait en plein travail, combien de fois un brusque souvenir l'avait-il assaillie ? Combien de fois, dans le silence lourd et accablé de la maison, avait-elle cru entendre encore les exclamations étouffées, les mots violents, les reproches, que Forestier avait jetés, un soir, au visage d'Elvire de Marges ?...

Les rapports du jeune homme et de Mlle de Marges n'avaient pas, en tout cas, été altérés par cet incident. Le lendemain, Karen avait constaté que Forestier et l'infirme se rencontraient sans manifester vis-à-vis l'un de l'autre ni la moindre gêne, ni la plus petite marque de rancune. Le professeur, du reste, était toujours plus que courtois, empressé auprès de la jeune fille, ce qu'expliquait sans doute l'infirmité de celle-ci. Surtout il paraissait aussi accoutumé à vivre près d'elle qu'auprès de sa mère. Et Mme Forestier elle-même ne l'était pas moins, à en juger par les détails de la vie quotidienne, et toutes les habitudes que les deux femmes semblaient avoir en commun.

Une fois de plus la jeune fille se demandait si Elvire de Marges assumait tout simplement, auprès de Mme Forestier, les fonctions de « demoiselle de compagnie », tandis que, le repas du midi terminé, les trois femmes prenaient le café dans le salon. Forestier, ayant rapidement bu, et reposé sa tasse, venait de remonter dans son bureau, et Elvire s'était plainte en souriant qu'il quittât la pièce aussitôt. Ces paroles, et la liberté de rapports qu'elles impliquaient, suffit à persuader définitivement Karen de la place tout amicale, et non point subalterne, que Mlle de Marges occupait au mas. L'élégance de la jeune femme, du reste, indiquait que celle-ci possédait assez de fortune pour n'être point obligée de gagner sa vie.

Karen, depuis le départ du docteur, la regardait en silence. Lorsque, sur Forestier, la porte s'était refermée, son beau visage avait soudain revêtu une expression sombre et amère. Puis, une volontaire indifférence remplaçant ce premier mouvement, Mlle de Marges s'était mise à remuer nonchalamment la cuiller dans son café. Et l'épais bracelet d'or qu'elle portait au poignet droit, heurtait la tasse avec une régularité obsédante.

Mme Forestier, à son tour, se leva. Elle se retirait ainsi, à chaque début

Bravo !

Voici un café 'instant' qui vous REMONTE VRAIMENT !

● Mais c'est plus qu'un simple café "instant"—c'est le Café Instant Chase & Sanborn—le seul qui soit le résultat de 85 années d'expérience dans la production du café! Quelle *saveur!* Quel *réconfort!* Vous n'avez qu'à ajouter de l'eau chaude . . . vous obtenez instantanément un breuvage délicieux, qui vous remonte! Il est aussi très économique . . . vous épargnez jusqu'à 40¢ par livre! Achetez aujourd'hui un pot de ce Café Instant Chase & Sanborn.

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE : Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....

Costume à jupe unie et jaquette de worsted noir à délicat motif bleu. Le col châle, et les petites pattes boutonnées à l'épaule et à la hanche sont des détails intéressants. Création Larry Sportswear, Toronto.

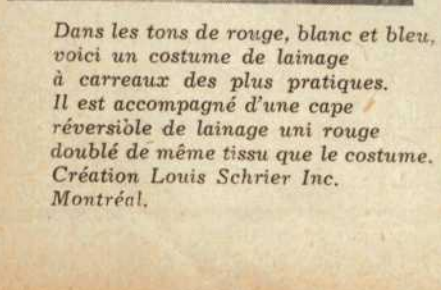
Un manteau tout-aller, de coupe ample et de nuance claire, fait de pure laine mêlée d'angora, une création Gordon de Montréal. Sa silhouette pyramide est légèrement modifiée et les emmanchures profondes.

AU PAYS DU SOLEIL

Etes-vous de ces sages et de ces privilégiées qui fuiront bientôt notre climat rigoureux pour aller se ballader dans les pays de soleil ? Vous recherchez alors des vêtements à la fois pratiques et confortables pour le voyage comme pour les nombreuses excursions en perspective. Votre choix ne saurait être plus judicieux que dans l'acquisition de quelques ensembles de laine, ce tissu idéal dont la texture souple et les gais coloris se prêtent à tous les caprices de la mode. Ils sont tout indiqués pour les randonnées ou les promenades sous le soleil ou dans la brise fraîche du soir. C'est dans le cadre enchanteur des Bermudes que furent photographiés les costumes et manteaux que nous vous suggérons ici pour votre garde-robe de vacances d'hiver.

Pour la traversée, vous apprécierez l'ensemble trois-pièces de tweed et de broadcloth ou encore, le vaste manteau de pure laine mêlée d'angora à silhouette pyramide modifiée. Mille et un endroits aussi pittoresques qu'historiques méritent ensuite votre visite. Dans la petite ville de St-Georges, vous serez charmée par ses routes étroites et tortueuses, aux noms fantaisistes et le cachet particulier de la vieille église St-Pierre, une des plus anciennes du continent. Que dire du magnifique panorama qui vous attend au détour de ses chemins bordés d'hibiscus rouges ou de lauriers roses. C'est dans ce décor enchanteur que vous porterez avec fierté votre costume de lainage à jaquette de worsted aux motifs délicats et jupe unie, car c'est doubler son plaisir que de savoir choisir le vêtement qui convient en toute circonstance. *Photos Wool Bureau Inc.*

Boutonnée jusqu'au petit col montant, cette jaquette de tartan écossais au doux coloris, accompagne une jupe unie de lainage brun. Les poches découpées sont posées en diagonale. Création Joselli Inc. Montréal.



Dans les tons de rouge, blanc et bleu, voici un costume de lainage à carreaux des plus pratiques. Il est accompagné d'une cape réversible de lainage uni rouge doublé de même tissu que le costume. Création Louis Schrier Inc. Montréal.

d'après-midi, pour se reposer dans sa chambre.

— Que cette contrée est déprimante ! gémit-elle. Je crois ressentir la dureté d'un tel climat pour la première fois.

— Vous en aviez perdu l'habitude, simplement, remarque Elvire.

— C'est possible. Et pourtant je ne me souviens pas d'avoir vu les eaux si basses, ni la terre si crevassée. Le sel affleure sur la sansouïre, les saladelles et les enganes sont desséchées, les tamaris grillent ! Et avez-vous remarqué comme l'étang s'est retiré ? Ce qui n'empêche pas les migrateurs de s'y ébattre en telle abondance que leur tapage nocturne empêche parfois Philippe de dormir.

Mlle de Marges avait écouté la mère du docteur sans l'interrompre. Mais les derniers mots parurent lui causer une certaine impatience.

— Cela était à prévoir, murmura-t-elle.

Et, avec amertume, elle ajouta :

— Comme il était à prévoir que ce séjour au mas serait un échec.

Tout en parlant, Mme Forestier avait traversé la pièce. Elle s'arrêta pour interroger :

— Est-ce un reproche, Elvire ? Pourtant, souvenez-vous, nos avis concordèrent lorsqu'il s'agit de la nécessité de quitter Paris pour la Camargue.

La jeune femme haussa les épaules.

— Je ne l'ai pas oublié. N'empêche que j'attendais mieux.

— Mais il y a si peu de jours encore, que nous sommes au mas.

Mlle de Marges ne répondit pas, mais elle eut un regard vers Karen, destiné, sans doute, à rappeler à son interlocutrice la présence de la jeune fille. Puis elle se détourna pour poser sa tasse vide sur le plateau qui se trouvait à portée de sa main, et Mme Forestier quitta le salon.

Karen allait l'imiter. Elvire leva brusquement les yers vers elle.

— Et vous, mademoiselle, n'êtes-vous pas troublée dans votre repas par ces passages d'oiseaux migrateurs, et tout le vacarme qu'ils font sur l'étang, leurs cris et leurs remuements d'ailes ?

Karen dissimula sa surprise. Il était rare que Mlle de Marges s'intéressât à elle, et jamais encore elle ne lui avait adressé la parole aussi directement.

— J'ai un excellent sommeil, mademoiselle, répondit-elle, et tous les bruits qui font partie des saisons, de la nature, et de la nuit, me sont doux, et non point hostiles. Ils me bercent, au lieu de m'importuner.

— Indice d'une conscience pure, que ce calme dans le repos... murmura Elvire avec une ironie à peine voilée. Je vous en félicite, mademoiselle. Il est heureux que les nuits vous paraissent courtes, car les journées, en revanche, doivent vous sembler fort longues.

Et sans faire la moindre pose qui eût trahi un cheminement de la pensée, elle interrogea :

— A quels moments travaillez-vous avec le docteur ?

Etait-ce critique, attaque directe, ou simple curiosité que cette question ? Karen, d'abord, se le demanda.

— M. le professeur n'a pas jugé le moment encore venu de commencer...

— Oh ! je serais fort étonnée si ce moment arrivait.

Karen regarda la jeune femme avec étonnement. Elle ne pressentait pas où l'infirme voulait en venir.

— Je ne suis pourtant au mas que pour cela, mademoiselle : seconder le professeur dans ses recherches, lui servir tout à la fois d'aide et de secrétaire, en un mot lui être utile de quelque manière qu'il le désire.

Un sourire moqueur releva, pour la seconde fois, la lèvre supérieure, très mince, de Mlle de Marges.

— Etre utile à Philippe ! répéta-t-elle. Comme si quelqu'un ou quelque chose pouvait apporter de la science, de la lumière à celui qui est la lumière !

Karen était trop troublée pour remarquer de quelle manière enthousiaste et profane la jeune femme parlait de Forestier, et l'inexactitude de sa réflexion ne parut pas davantage la frapper. D'ailleurs, sans lui laisser le temps de faire intervenir la logique. Elvire, à brûle-pourpoint, interrogeait :

— Vous êtes orpheline, n'est-ce pas ?

— J'ai ma mère.

— Mais vous vivez seule à Paris ?

— Oui.

— Sans doute avec... peu de ressources ?

— Une pension envoyée par ma mère de Copenhague, mais qui ne me dispense plus de chercher du travail en dehors de mes cours.

Cet étrange interrogatoire se termina par un bref silence. Puis, Mlle de Marges, faisant jouer son bracelet d'or autour de son poignet, dit lentement :

— Le docteur Forestier est très bon, mademoiselle. Et ce n'est pas la première fois qu'il aura aidé l'un ou l'une de ses élèves dont la valeur mérite un intérêt particulier. Ne lui en veuillez pas s'il tarde à vous demander ces services que vous pensiez être attendus de vous. Il est possible que les vacances prennent fin avant qu'il ait songé à vous appeler dans son bureau ou son laboratoire.

Cette fois Karen avait compris. On venait de lui révéler qu'elle faisait simplement l'objet d'une action charitable, étudiante pauvre à qui la générosité du maître offrait des vacances, et même un payement en retour duquel on ne lui demanderait rien.

A temps elle se souvint de l'infirmité d'Elvire. Elle se souvint aussi de la déception que cette dernière avait paru ressentir, en apprenant le rôle d'aide de laboratoire dont Forestier avait chargé son élève. Aussi réussit-elle à rester très calme en répondant :

— Naturellement, si le docteur n'a pas besoin de moi je ne demeurerai pas au mas, mademoiselle.

Karen abandonna la place qu'elle avait occupée un moment, debout auprès de la table à ouvrage de Mme Forestier, et marcha vers la porte. Et, tandis qu'elle s'éloignait, il lui semblait « porter » le regard de la jeune femme, comme une lame de poignard plantée entre les deux épaules.

Lentement elle gravit l'escalier. Il était sombre. Mais de longues traînées lumineuses, venues d'une fenêtre aux volets clos, rayaient les tomettes rouges. Sombre aussi le couloir du premier étage. Néanmoins, Karen le traversa sans hésitation, et vint frapper à la dernière des portes, celle du bureau de Forestier. Et, tout en accomplissant ces gestes, la jeune fille se disait qu'elle était animée d'un étrange courage pour les oser.

De l'intérieur une voix prononça le mot « entrez ! », une voix où se mêlaient l'étonnement et l'irritation, celui-ci plus vif encore que celle-là. Karen, alors, réalisa son audace.

Forestier était debout, foulant le tapis d'un pas qui le conduisait d'un bout à l'autre de la pièce. Sur sa table de travail, un cendrier au contenu débordant indiquait qu'au passage le docteur secouait sa cigarette, ou la jetait, après l'avoir à demi fumée. Il s'était immobilisé à l'entrée de la jeune fille, et la considérait avec surprise.

— Je vous demande pardon, monsieur le professeur... murmura-t-elle.

Comme elle se taisait, il l'interrogea :

— Avez-vous à me parler ?

Karen hésita une fraction de seconde.

— Oui, dit-elle enfin.

— Eh bien, je vous écoute.

Ni sa voix ni son attitude ne trahissaient d'impatience. Cependant la brè-

veté de ses paroles, et cette manière directe d'aller droit au but, déroutèrent Karen.

— Maître, c'est au sujet de mon travail.

— Votre travail ?

Il fronça les sourcils, à la recherche d'un souvenir.

— Oui, dit résolument Karen. Lorsque vous avez eu la bonté de m'engager comme secrétaire et assistante pour la durée des vacances, je pensais que vous aviez réellement besoin de moi, et que, dès notre arrivée en Camargue, je me verrais confier un travail, quel qu'il soit.

Pendant que la jeune fille parlait, l'expression du visage de Philippe s'était totalement modifiée, une sorte d'ironie remplaçant l'indécision des premiers instants.

— Ah ! je vois, murmura-t-il avec un rire bref, vous avez peur de perdre ici votre temps !

Karen rougit violemment.

— Ce n'est point cela, protesta-t-elle, désolée de se voir si mal comprise. Seulement, maître, je me demande si je vous suis vraiment utile, et, dans le cas contraire, je ne voudrais pas que ma présence...

Il n'écoutait pas. Ecrasant dans le cendrier sa cigarette à demi fumée, il avait tourné le dos à Karen, et se tenait maintenant debout devant la fenêtre.

— Avez-vous remarqué comme les flamands se sont éloignés, depuis quelque temps ? interrogea-t-il. Naturellement ils suivent le retrait des eaux, et, le soir, au crépuscule, leur îlot de corail est à peine visible. Par contre, que d'arrivées ! Que de vie, dans cette steppe morne et brûlée ! Les cols-verts, les perdrix rouges, les sarcelles, hantent les roseaux en nombre, me semble-t-il, jamais égalé ! Et les vols d'aigrettes blanches sont si denses qu'ils cachent parfois le ciel.

« Voilà les choses à connaître, à observer, à approfondir, conclut-il. Voilà celles qui valent la peine qu'on leur accorde des heures, des jours, et des semaines !

Il se tut, conserva encore son immobilité, puis se tourna brusquement vers Karen, comme s'il voulait, à l'improviste, saisir l'expression de son visage.

— Vous, vous préférez la médecine, n'est-ce pas ?

A la fin elle dit avec gravité, et ces mots n'étaient pas une réponse à la question du jeune homme :

— Vous aussi vous préférez la médecine, docteur.

Philippe laissa échapper un rire bref.

— Puis-je savoir ce qui vous en donne la certitude ?

— Il n'y a pas que moi qui la possède cette certitude, maître, mais tous mes camarades, ceux de cette année, comme ceux des années précédentes, tous quels qu'ils soient, dont vous avez guidé la main et l'esprit. Ceux qui ont suivi vos cours dans l'amphithéâtre, et reçu vos enseignements au laboratoire : ceux pour qui vous êtes la science et la vérité : ceux dont l'admiration ne cesse de grandir avec la confiance, l'enthousiasme, la dévotion absolue, totale...

— Il ne faut pas concevoir une telle admiration pour un homme, Karen, murmura-t-il d'une voix étouffée. Ni vous ni personne ne le devez. Un homme n'est rien. Ses faiblesses et ses erreurs le rendent souvent pareil, du haut de sa science inutile, au plus misérable d'entre les ignorants dont il lui arrive d'envier l'incapacité, l'inertie stérile mais inoffensive... N'ayant rien reçu, celui-là n'a rien à donner, et surtout pas l'erreur.

« Imaginez le poids, le poids terrible, inhumain, écrasant de demeurer toujours infaillible !... Et la crainte de trébucher, les hésitations, les retours en arrière avec ce qu'ils comportent de scrupules tardifs ou de regrets. La terreur de mal remplir sa mission, d'usurper une place, de trahir la science... et peut-être la vie !

Sur le dernier mot, la voix du docteurr trébucha, puis se tut. Forestier étreignit son front dans sa main droite et la laissa retomber lourdement. Karen, depuis un instant, savait qu'il ne parlait plus pour elle, aussi la jeune fille attendit-elle encore avant de lui rappeler sa présence. Comme le silence se prolongeait, et que Philippe, les yeux à terre, ne semblait pas prêt à le rompre. Karen se dit qu'il était temps pour elle de se retirer.

— Quand puis-je espérer travailler avec vous, maître ?

Cette fois, Forestier était ramené au moment présent. Il tressaillit. Puis un geste de lassitude lui échappa.

— Nous en reparlerons, mademoiselle. Ne vous ai-je pas dit que je comptais d'abord me reposer.

Et comme elle s'apprêtait à répondre, il la prévint, cette fois presque avec irritation.

— Je vous en prie... Je vous ferai part de mes projets quand ils seront arrêtés. Vous pouvez, du reste, pour peu que vous y trouviez de l'intérêt, user du laboratoire.

Nulle insistance n'était plus possible. Karen se dirigea vers la porte. Forestier l'ouvrit devant elle, et l'étudiante imagina avec quelle satisfaction il la devait refermer.

Machinalement, la jeune fille descendit l'escalier, gagna le vestibule. Au moment où elle l'atteignait, deux silhouettes, d'ailleurs éloignées l'une de l'autre, surgirent dans l'ombre du couloir. Mlle de Marges, attirée par le bruit des pas de Karen, apparaissait au seuil du salon, et Marthoun sortait du laboratoire. Cette dernière, aussitôt, se rejeta en arrière, et attira le battant, non sans laisser un mince entrebâillement qui lui permit d'apercevoir Elvire. Quant à l'infirme, immobile, elle regarda Karen traverser le vestibule et se dresser quelques secondes dans l'éblouissant soleil, avant que la porte d'entrée ne retombât sur elle. Alors, aussi rapidement que le lui permettait son infirmité, elle gagna l'une des fenêtres du couloir, et, penchée vers les volets clos, dut suivre du regard la jeune fille qui s'éloignait. Un long instant plus tard elle se redressa et regagna le salon.

Marthe-Marie, elle, attendit que le bruit de la canne d'Elvire se fût éloigné pour sortir du laboratoire. Ses lèvres se pressaient l'une contre l'autre en une sorte de rictus ironique et dur, et, dans ses yeux, une étrange lueur brillait.

Sans aucun soupçon des divers mouvements qu'avait suscités son départ. Karen, traversant la cour, s'était mise à marcher devant elle. D'abord saisie par l'accablante chaleur, plus sensible au sortir de la maison fraîche, la jeune fille s'y était bientôt habituée ; ou, du moins, absorbée par ses pensées, n'y accordait-elle que peu d'attention. Son entretien avec Forestier l'avait non pas bouleversée, mais, en tout cas, remplie de stupeur.

Devant la jeune fille la route s'étendait, vide, et, sur le sol calciné, les sabots des hardes de juments errantes ne laissaient même plus leur empreinte. Par une telle chaleur nul ne se hasardait à courir la sansouïre. Les oiseaux eux-mêmes, cachés dans les roseaux, semblaient plus calmes, et demeuraient presque silencieux. Seule une pie de mer s'éleva vers le ciel en criant.

La vibration de la lumière autour de l'étang, dont les basses eaux étaient d'un bleu violent, incommoda Karen qui, un instant, s'arrêta et abaissa les paupières. Lorsqu'elle les rouvrit, la

Les radios et téléviseurs Electrohome s'harmoniseront avec votre mobilier Deilcraft

Vous vous réjouirez d'avoir utilisé UN PINCEAU Kem-Craft

Avec quelle fierté vous admirerez ce fini impeccable... obtenu si facilement ! Il existe un pinceau Kem-Craft pour tous genres d'ouvrage, et dans tous les prix. Tous sont garantis. Il n'y a pas de meilleur pinceau que le pinceau Kem-Craft.

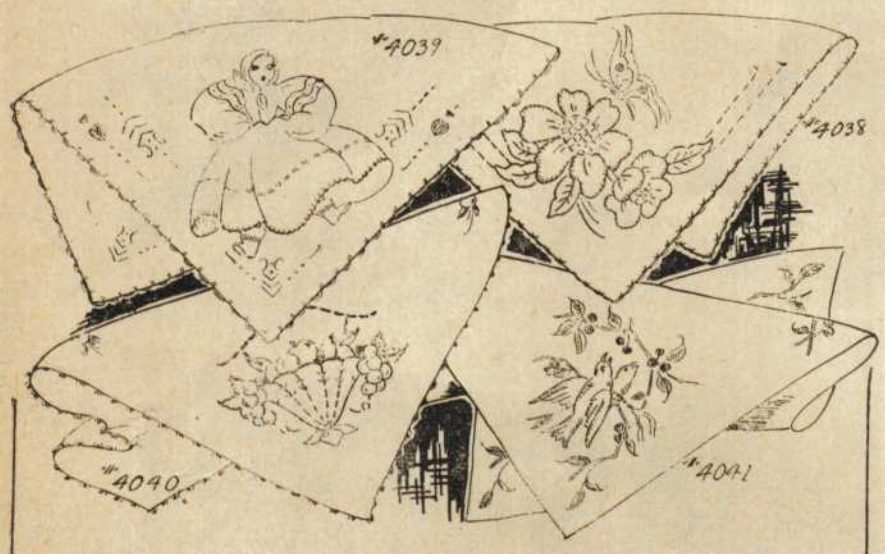
PINCEAUX Kem-Craft GARANTIS

12-MF

FABRIQUÉS D'APRÈS LES STANDARDS RIGOUREUX ET SOUS LA GARANTIE DE
THE CANADA PAINT CO. LIMITED
THE LOWE BROTHERS COMPANY LIMITED
THE MARTIN-SENOUR CO. LIMITED
THE SHERWIN-WILLIAMS CO. OF CANADA LIMITED

La Broderie

par Mme L. de Bellefeuille



BRODERIE EN COULEUR

L'heure du thé ne saurait être monotone quand la maîtresse de maison recouvre sa table d'une jolie nappe aux gais motifs qui ne manqueront pas d'alimenter les conversations : une paysanne danse, des fleurs et des papillons, un grand panier noir rempli de fruits aux brillantes couleurs, un couple d'oiseaux.

Tous sont étampés sur coton blanc de bonne qualité. Des serviettes à thé de 12 pouces carrés ne sont pas illustrées, mais nous pourrons vous les expédier. Elles sont assorties aux motifs de la nappe. Charte des couleurs incluse.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B.P. 175, Place d'Armes, Montréal.

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

LISTE DES PRIX — Patron No 4038

☐ 4038 — Papillons et fleurs,	36 pouces carrés	.95
☐ 4039 — Danse paysanne	36 pouces carrés	.95
☐ 4040 — Corbeille de fruits	36 pouces carrés	.95
☐ 4041 — Oiseaux	36 pouces carrés	.95
Cotons à broder de couleur pour une nappe		.40
Serviettes à thé, chacune		.15
Patron d'une nappe (indiquer le numéro)		.35
Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer		.10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

La Revue Populaire — Janvier 1952

jeune fille eut une sorte d'éblouissement et dut encore attendre avant de se remettre en marche. Alors seulement elle réalisa son imprudence, fille du Nord, qui, tête nue, s'en allait sous l'ardeur exaspérée d'un soleil de feu.

Depuis combien de temps marchait-elle ainsi ? Elle n'en avait aucune idée, mais en se retournant, elle aperçut le mas si rapetissé par l'éloignement qu'il devait se trouver à plusieurs kilomètres. Sans doute eût-il été plus sage de revenir vers lui tout de suite, mais une telle fatigue s'était soudainement abattue sur Karen que la jeune fille souhaita se reposer quelques instants avant de retourner.

Sur le soubassement de pierre qui faisait le tour des murailles, elle se laissa tout de suite tomber, mais n'éprouva pas l'immédiat bien-être qu'elle escomptait. La chapelle, sans doute primitivement autel élevé à quelque dieu païen (l'église des Saintes-Maries ne semble-t-elle pas avoir été, avant sa consécration au Christ, temple du soleil), la chapelle paraissait des plus primitives. Mais l'obscurité intérieure était telle que Karen n'en remarqua pas le moindre détail. Et puis une immense lassitude l'empêchait d'accorder grande attention à ce qui l'entourait.

Durant un instant, elle garda les yeux clos. Dans sa tête lourde le sang lui paraissait battre la charge. La douleur se localisait au-dessus des sourcils, sourde, tenace. Mais bientôt elle s'étendit, enserra le front tout entier, et se propagea en ondes jusqu'à la nuque. Avec une lucidité toute médicale, Karen chercha son pouls, en compta les pulsations, et murmura à haute voix :

— Insolation !... voilà qui va retarder de quelques jours mon départ.

Puis elle ne bougea plus, essayant de rassembler les forces qu'il lui faudrait pour rentrer au mas, et supputant avec calme les chances qu'elle avait de pouvoir le faire... A moins que la fièvre, suivant l'habituel et rapide processus, ne lui enlevât trop tôt le contrôle d'elle-même.

Au-dehors, le soleil ne déclinait pas encore, et son ardeur consumait silencieusement la steppe vide. Et soudain il y eut, au loin, une sorte de ronflement qui crût, se rapprocha. Quelques secondes à peine s'écoulèrent, et, dans l'encadrement de la porte, vivement repoussée, une haute silhouette se dressa.

— Etes-vous là, Karen ? articula Forestier d'une voix forte.

La jeune fille s'était levée, mais à peine si, dans l'ombre, le docteur put la distinguer.

— Oui, maître.

Il poussa une exclamation qui exprimait assez le soulagement, puis remarqua :

— Il a été heureux que je rencontre un gardian du mas voisin, qui m'a dit vous avoir vue pénétrer ici. Sans lui, je risquais d'errer longuement à votre recherche.

Et, d'un ton plus sévère, tandis qu'elle venait vers lui :

— Ne savez-vous pas que sortir dans ce pays à certaines heures est de la dernière imprudence !

« Et vous étiez tête nue ! s'exclama-t-il au moment où la jeune fille le rejoignit. Je ne le croyais pas, bien que Marthoun, en venant m'alerter, me l'ait affirmé.

« Grâce à Dieu, poursuivit le jeune homme, elle au moins vous avait vue sortir, et après avoir attendu un moment, dans l'espoir que vous reviendriez bientôt sur vos pas, elle n'a pas hésité à me prévenir. Mais quelle faute, pour une fille intelligente et assez instruite des fièvres de ce pays, de s'en aller ainsi, à l'heure brûlante !

A mi-voix, Karen s'excusa :

— Je n'ai pas réfléchi, maître. L'inaction me pesait. Je...

Elle s'interrompit, mais Forestier ne le remarqua pas tout de suite. Par cette involontaire allusion à son ennui et à son oisiveté, l'étudiante venait de lui rappeler l'entretien du début de l'après-midi. Et sans doute se découvrit-il quelque tort, car il mordit sa lèvre inférieure. Puis il se tourna vers son élève, dont le silence l'étonnait, et s'exclama :

— Mais vous êtes souffrante, Karen !

Appuyée au mur de grosses pierres, la jeune fille, en effet, paraissait ne se soutenir qu'avec peine. Et son visage, que le docteur apercevait maintenant en pleine lumière, avait subi un effrayant changement.

— Un peu, murmura-t-elle en essayant de sourire.

Forestier parut ne pas entendre, absorbé par le rapide examen qu'il faisait.

— Venez, dit-il enfin brièvement. Il n'est que temps de rentrer au mas et de vous coucher.

Karen obéit, et prit place dans l'auto que le jeune homme avait arrêtée devant la chapelle. Forestier s'assit près d'elle, et l'allure du retour fut si rapide qu'en quelques minutes les jeunes gens atteignirent le portail d'entrée.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans le mas, comme par hasard, Marthe-Marie se trouvait dans le couloir. Le docteur l'appela :

— Marthoun, je te prie d'aider Mlle Rochel à se déshabiller. Dans un instant, je monterai près d'elle.

Toujours net et précis, Forestier ne jugeait pas devoir en dire davantage. Du reste il n'en était point besoin. La nourrice avait compris que cette promenade comportait les suites tragiques qu'elle redoutait. Elle abaissa son regard vers le sol, peut-être pour dissimuler l'expression farouche qui le traversait. Mais c'était une précaution bien inutile. Le docteur attachait les yeux sur son élève, et celle-ci se trouvait de moins en moins capable de remarquer quoi que ce fût.

Elle essaya cependant de protester :

— Je n'ai besoin de personne, Marthe-Marie. Il ne faut pas qu'on se préoccupe...

— Il le faut, au contraire, mademoiselle, interrompit la nourrice d'une voix plus douce que d'habitude.

Puis elle prit le bras de Karen, qui, défaillante, n'opposa plus de résistance, et s'engagea avec elle dans l'escalier.

A pas lents, le docteur gagna le salon. Comme il y pénétrait, Mlle de Marges qui lisait, étendue sur une chaise longue, se redressa à demi. Les fenêtres de cette pièce, où Elvire se tenait volontiers, s'ouvraient du côté opposé à la cour, aussi la jeune femme, n'ayant perçu ni le départ ni le retour de la voiture, accueillait-elle Forestier d'un regard surpris.

Philippe jeta sur un siège le chapeau de toile qu'il tenait à la main, et avança jusqu'à la chaise-longue. Son visage sombre, la contraction de ses sourcils, allaient amener une question sur les lèvres de la jeune femme. Il la prévint.

— Décidément je suis un être néfaste. Elvire, articula-t-il.

Et comme elle le regardait, toujours sans l'interroger, il poursuivit :

— S'il arrivait quelque chose à cette enfant, je ne me le pardonnerais pas !

— Quelle contrition !... Combien vous mettez d'insistance à vous accuser vous-même, Philippe !... Prenez garde, ô le plus scrupuleux des hommes ! Prenez garde à la véritable nature de tels regrets. Ils me paraissent bien excessifs, pour traduire seulement les sentiments dont vous faites l'aveu !

Les mots prononcés, Mlle de Marges dut les regretter devant l'intense stupeur que trahissait le visage du docteur. Celui-ci mit plusieurs secondes à réaliser l'ironique allusion de sa com-

pagne, et, quand il y fut parvenu, il éclata d'un rire amer.

— Voilà qui est inattendu, Elvire !

« Inattendu et surprenant de votre part, reprit-il après une brève interruption, et sur un ton cette fois plein d'amertume. Ah ! certes, je suis l'être le plus imparfait de la terre, et j'ai la conscience de mériter un grand nombre de reproches. Mais celui que vous venez de m'adresser. Celui-là, non ! J'avoue ne m'être point attendu à le recevoir de vous !

Elvire voulut parler. Le docteur ne lui en laissa pas le temps. Depuis son arrivée il était demeuré debout à quelques pas de la jeune femme étendue, mais il abandonna cette place, et se mit à marcher avec agitation dans la pièce.

— Infidèle !... s'exclama-t-il, je ne le suis pas plus que vous, Elvire. Je ne « pourrai » pas l'être, vous le savez bien. Ah ! quelles preuves ne vous ai-je pas données de cette constance inaltérable et douloureuse, et comment en pouvez-vous douter, vous qui connaissez ma vie !

— Je vous crois, Philippe, interrompit-elle d'une voix étouffée.

— L'autre soir encore poursuivit-il sans attendre la protestation, le soir de notre arrivée, je ne sais si vous aviez voulu me combler ou... m'éprouver en plaçant cette photographie dans ma chambre... En tout cas, mon bouleversement vous aura assuré que j'étais loin d'oublier.

« Et que vous dire, encore, si ce n'est qu'il est fou de penser que cette enfant de vingt-deux ans puisse représenter pour moi autre chose...

« Regardez-moi donc, s'interrompit-il, regardez mes cheveux blancs !

Elle fit ce qu'il demandait. Jamais elle ne l'avait trouvé plus beau, avec son visage pâle, aux traits accusés, aux yeux sombres, ses tempes argentées, son front trop large, mais qui, dans la conversation, s'animait et rayonnait comme un regard ; toute la force, la douceur et la lumière qui émanaient de lui.

— Ma jeunesse est morte, Elvire. Et la sentirai-je encore tressaillir en moi, que, vous le savez, je l'étoufferais sans pitié, n'y ayant plus aucun droit.

Elle abaissa les paupières, la tête appuyée au dossier de la chaise-longue, et murmura douloureusement :

— Vous n'avez pas quarante ans, Philippe.

— J'en ai cent, Elvire, et j'ai épuisé assez de remords, de révoltes, et de douleurs, pour pouvoir remplir plusieurs vies !

Elle ne répondit pas, et le docteur dut deviner combien cette scène, et tout ce qu'elle remuait de pénibles souvenirs, l'avait affectée, car il se rapprocha de la jeune femme et prit sa main qu'il baisa.

Il la laissait retomber au moment où la porte s'ouvrait devant Marthoun.

— Tu peux venir, dit la nourrice, brusque, selon son habitude, et cette fois sans cette inflexion de tendresse qui adoucissait sa voix lorsqu'elle s'adressait au docteur.

— Comment est-elle ? interrogea Forestier en s'avançant vers Marthe-Marie.

— Je crois qu'elle délire.

Mlle de Marges avait quitté sa chaise-longue.

— Heureux encore que vous ayez pu la retrouver avant qu'elle ne s'exposât davantage au soleil, Philippe, remarqua-t-elle. Mais par quel hasard ?... Je vous croyais dans votre bureau.

— Il n'y a pas de hasard, coupa Marthe-Marie. C'est moi, qui, ayant vu sortir « la petite », ai prévenu Philippe.

Une sorte de joie triomphante vibrait dans la réponse de Marthoun et animait les yeux qui se posaient sur le visage d'Elvire.

CHAPITRE IV

Le mensonge

Si la vie de Karen ne fut pas mise en danger par son imprudence, la jeune fille dut, malgré tout, garder le lit plusieurs jours. La fièvre qui s'était déclarée dès son insolation, avait été violente, accompagnée de divagations, et d'une inconscience absolue. Cependant les soins énergiques du docteur, secondé par Marthoun, en avaient eu raison rapidement.

Mme Forestier, elle, s'était montrée pleine d'affectueuse bonté et de prévenances pour Karen. Mais on sentait qu'elle battait en retraite devant la nourrice, et n'eût voulu, en rien, empiéter sur les attributions que celle-ci s'était elle-même données. Quant à Mlle de Marges, son offre du premier soir repoussée, elle n'avait fait qu'une apparition dans la chambre de la malade. Et elle ne s'était que très rapidement enquis de Karen. Car, dit-elle ensuite à Mme Forestier, en haussant les épaules, « Marthoun, immobile au chevet du lit, semblait mettre une ridicule ostentation à en interdire l'approche ! »

Un matin, Philippe pénétra, peu après Marthoun, dans la chambre où la jeune fille achevait de déjeuner. Il était tôt encore, mais, bien qu'on pût considérer Karen comme rétablie, le docteur avait exigé que, durant quelque temps, elle demeurât couchée une partie de la matinée.

Dans la chambre, la clarté de l'été entrait déjà par les fenêtres que Marthe-Marie venait d'ouvrir. De l'étang montaient des cris d'oiseaux où dominaient par instants le caquettement des cols-verts, et l'aigre piaillement des pies de mer.

Après avoir tendu la main à la jeune fille, Forestier attira à lui une chaise et s'assit non loin du lit.

— Vous avez l'air d'une petite fille d'Andersen, remarqua-t-il. Comment ne me suis-je pas aperçu plus tôt que vous étiez descendue d'un de ces livres de contes de chez vous !

En souriant, elle repoussa loin de son front ses cheveux coupés courts, dont les copeaux d'or pâle s'emmêlaient. Le maître lui paraissait, depuis quelque temps, moins sombre qu'il ne s'était montré dès l'arrivée au mas. Et Karen se disait parfois que son propre accident, en réclamant les soins du docteur, avait été pour celui-ci un dérivatif à l'inexplicable abattement.

Encore une fois cette pensée assaillit la jeune fille, mais elle n'eut pas le temps de s'y attarder, car Forestier reprenait :

— Je vous trouve tout à fait bien, Karen, et je crois que vous pouvez rentrer dans la vie ordinaire en cessant, dès aujourd'hui, toute précaution. Seulement, je vous en prie, n'ayez plus l'idée de sortir aux heures torrides. Vers le soir, si vous le désirez, ce sera possible... et sans danger.

— Je suis, en effet, complètement rétablie, maître, dit-elle, et cela depuis quelques jours déjà. Aussi m'en voudrais-je d'abuser plus longtemps d'une hospitalité qui me fut si large. Ma maladie a apporté au mas une perturbation dont je reste confuse et désolée. Et je me pardonnerai difficilement l'étourderie qui en fut la cause.

« Mais ma présence, en se prolongeant, ne ferait que rappeler à tous que je fus encombrante et... inopportune. Si vous le voulez bien, maître, je pourrai partir pour Paris demain.

Pendant que la jeune fille parlait, le docteur l'avait écouté, le visage impassible. Lorsqu'elle se tut, il continua à la regarder quelques secondes en silence. Puis il murmura lentement :

— Je serais curieux de savoir quelle sorte de fille vous êtes... Car, enfin,

Des mains qui travaillent

paraissent plus jolies en 24 heures

. . . ou votre argent remboursé!

Voici une crème préparée spécialement pour aider les mains qui travaillent, à paraître plus douces et plus blanches !

● Si votre crème actuelle pour les mains ne vous aide pas beaucoup, elle est peut-être destinée seulement pour les mains de femmes qui ne travaillent pas. Mais des mains qui travaillent — au foyer, au bureau ou à l'atelier — ont besoin d'un soin à *double effet* que seule Noxzema médicamentée peut donner !

Aide à cicatriser et embellit ! De toutes les préparations les mieux connues pour le soin des mains, seule Noxzema rend les mains qui travaillent, plus jolies grâce à ces deux effets importants.

1. Aide à cicatriser les petites coupures et les égratignures sur la peau, grâce à sa formule *médicamentée* unique !

2. Adoucit, assouplit et blanchit les mains en donnant une légère couche protectrice d'huile et de moiteur à la surface de l'épiderme ! En plus, la crème Noxzema est *non-graisseuse !*

Offre de remboursement ! Au cours d'essais cliniques, Noxzema aida les mains de 9 femmes sur 10, à paraître plus jolies — souvent en moins de 24 heures ! Essayez cette crème sur vos mains, dès ce soir. Si vous n'êtes pas ravies, retournez votre pot à Noxzema, Toronto — et votre argent sera remboursé. Mais vous serez réellement enchantées.

Les femmes dans tout le Canada acclament le nouveau soin *médicamenté et non-graisseux* pour les mains !

Ottawa ! "Même au cours de nos durs hivers, Noxzema conserve mes mains douces et belles" dit Mlle Patricia McFarlane. "Cette crème *non-graisseuse* est meilleure que toutes celles que j'ai essayées."

Edmonton ! "Faire la cuisine, laver et nettoyer rendent mes mains sensibles et gercées" dit Mme Marguerite Macdonald. "Mais Noxzema les adoucit si vite, que les gens me croient aidée par une domestique."

Vancouver ! "Mes mains étaient rudes et sèches" dit Effie Sorenson. "Une amie me recommanda alors Noxzema. J'emploie maintenant régulièrement Noxzema qui aide à conserver mes mains douces et satinées."

NOXZEMA

26¢, 65¢, 89¢, $1.69
à tous comptoirs de cosmétiques
FABRIQUÉE AU CANADA.

DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A »

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE
Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».
(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.

je connais votre intelligence, et je ne puis accepter l'idée que vous parlez ou agissez au hasard. Votre enthousiasme de m'accompagner ici et d'y passer l'été m'a paru sincère. Et voici que, déjà, vous voulez revenir en affaire...

— J'étais comblée, en effet, par la pensée de travailler avec vous, de vous seconder, maître. Et quel est celui ou celle de vos élèves qui ne l'eût pas été ! Et puis, ce... projet ne se réalisant pas, je crois que ma présence au mas n'a plus aucune raison.

— Vous raisonnez admirablement, dit-il avec une certaine ironie. En somme, nous reprenons la conversation que nous avions eue, si je me souviens bien, le jour même de votre imprudence.

— Oui, docteur.

— Vous êtes obstinée mais je ne puis vous en blâmer. Obstination pour obstination, je refuse de vous laisser partir...

Karen baissa les yeux. Une sourde joie l'envahissait.

— Et, soyez sans crainte, je ne tarderai pas à vous mettre à contribution. Nous travaillerons... puisque vous le voulez, acheva-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Je vous remercie, maître. Quand commencerons-nous ?

Forestier s'arrêta pour la regarder encore, et eut envie de sourire, tant cette ténacité semblait désaccordée avec l'apparence enfantine qu'offrait la jeune fille. Puis, beau joueur, il éleva son poignet, jeta les yeux sur sa montre et parut réfléchir.

— Il est huit heures, dit-il... Je pense qu'à neuf heures il vous sera possible de me retrouver dans le laboratoire.

L'été passait sur la Camargue, et son souffle de feu achevait de la dessécher. Depuis longtemps les eaux superficielles s'étaient évaporées, et seul le grand étang reflétait encore, le soir venu, le ciel d'incendie, où jamais le moindre nuage n'apparaissait.

Et cependant tous ceux qui avaient l'habitude du pays prétendaient que l'automne serait précoce. Ne voyait-on pas déjà apparaître certains migrateurs dont le passage semblait, cette année, fort en avance ! Quant aux hôtes habituels de la terre et des eaux, ils abondaient : lapins aussi nombreux que les touffes d'herbes sèches sur la sansouïre, cols-verts, perdrix rouges, sarcelles, dont les massacres avaient commencé avec l'époque de la chasse.

Devant Karen brillaient tous les objets familiers du laboratoire : tubes de verre, ampoules, éprouvettes, flacons. Le microscope se trouvait plus loin, sur cette même tablette qui courait le long des murs briqués de blanc, et Forestier s'occupait à le régler. Par de grandes ouvertures la lumière entrait librement, mais non point une excessive chaleur, car l'exposition du laboratoire préservait celui-ci de l'ardeur du soleil.

Le visage tourné vers la grande baie, les yeux errants sur le verre dépoli, qui ne livrait rien de l'extérieur, la jeune fille, durant un long instant, resta absolument étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

— Karen, où êtes-vous ?

Elle tressaillit vivement, et se tourna vers Forestier.

Debout, à quelques pas de son élève, il la regardait, et sans doute depuis un instant déjà.

— Où j'étais ? répéta Karen en rougissant. Mais... ici, maître.

— Non !

Il se rapprocha encore de la jeune fille. Il était vêtu d'une blouse blanche, dont les manches au coude lui laissaient toute l'aisance nécessaire à ses travaux. Et, bien qu'elle l'ait souvent vu en cette tenue, la jeune fille remarqua combien celle-ci servait son élégance.

La vivacité de la réponse avait quelque peu surpris Karen, inhabitué à un accent si impératif. Mais elle constata aussitôt que l'expression du visage de Forestier ne correspondait guère à son exclamation.

— Il faut vous résoudre, dit-il avec un demi-sourire, à voir vos mensonges, même les plus légers, déjoués par votre voix et par vos yeux. Cela se passe en dehors de vous, et vous n'y pouvez rien, mais il vous est impossible de déguiser la vérité.

Et comme la jeune fille faisait un mouvement, Philippe poursuivait :

— Vous n'allez pas, de nouveau, m'affirmer, qu'à la seconde où je vous ai si brusquement interpellée vous étiez vraiment ici en pensée ?... Ne dites rien. Vous étiez peut-être à Paris, ou peut-être dans votre patrie, à Copenhague, mais pas au mas des Avocettes, cela est certain.

Avec assurance, Karen releva la tête. Elle était ausssi vêtue d'une blouse blanche, et ressemblait à une écolière avec ses cheveux courts.

— Je l'affirme, cependant, docteur. J'étais bien ici.

— Au laboratoire ?

— Pardon, pas au laboratoire.

— Mais au mas ?

— Oui.

— Evidemment, cela fait une différence. Je m'excuse donc. Et ne craignez pas que je pousse l'indiscrétion jusqu'à vous demander d'autres précisions sur vos pensées.

Elle ne répondit pas, et abaissa les yeux vers une feuille de papier couverte de chiffres et de signes qui était posée devant elle. Le docteur, se penchant, regarda par-dessus son épaule. Puis, attirant à lui un tabouret, il s'assit auprès de la jeune fille.

— Nous verrons demain ce bouillon de culture, dit-il en désignant un ratelier de tubes, tous remplis d'un liquide blanchâtre. Je crois que nous n'aurons pas grande peine à identifier la fièvre de malte.

— Je le crois aussi. Qui vous avait adressé ce malade pour la prise de sang?

— Le docteur Dufaux, des Saintes-Maries. Je vous parlerai de lui dans un instant. Il se trouvait que le jeune homme dont les symptômes lui ont paru nécessiter une analyse habite tout près d'ici, l'une des maisons de gardian.

A ce moment précis, l'un des deux visages que l'étudiante venait d'évoquer se montra dans l'entrebâillement de la porte. Et celle-ci, poussée, livra passage à Marthe-Marie.

— Voici le courrier, Philippe, dit-elle.

Forestier la remercia, déposa lettres et journaux qu'elle lui tendait sur la tablette, après avoir éloigné quelques flacons de verre, puis :

— Veux-tu demander à Félix de préparer la voiture, Marthoun, pria-t-il. Je compte m'en servir dans un instant.

La nourrice sortie, il se leva :

— M'accompagnerez-vous jusqu'aux Saintes ?

— Très volontiers, maître.

— Ne vous y croyez pas obligée si cela vous ennuie.

On aurait dit qu'il regrettait son invitation, mais Karen ne parut pas le remarquer et se contenta de sourire. Déjà elle dégrafait sa blouse, la suspendait à un petit porte-manteau de porcelaine fixé au mur, Sans bouger. Forestier la regardait accomplir tous ces mouvements, et une sorte de contraction, indice de réflexion profonde. rapprochait ses sourcils.

Lorsque Karen revint vers lui, prête au départ, dans sa petite robe de tussor bleu — du même bleu doux que ses yeux, ne put-il s'empêcher de remarquer — le docteur ne bougea pas

MOBILIER MODERNE DE SALLE A MANGER

Ce petit mobilier de salle à manger du goût le plus moderne n'utilise le chrome que comme garniture. Les pieds et la structure générale de la table sont en bois et le plateau est dans un matériau Arborite appelé *"Golden Rift Oak Arborgrain"*. On peut ainsi revêtir de cette substance Arborite extrêmement pratique et du plus bel effet, des meubles de tous genres.

Comme le regard de Karen était une interrogation, il dit :

— Ce qui me surprend le plus en vous, Karen, c'est votre docilité. J'ai assez vécu pour lire sur les visages. Du reste mon métier, jadis, m'y obligeait. Il faut, la plupart du temps, arracher leur masque aux malades, et leurs secrets. Je crois donc interpréter assez bien l'âme des êtres, ou, du moins, leurs qualités et leurs défauts. Or, je le sais depuis que vous vivez au mas, vous êtes indépendante, résolue, et vous possédez une volonté farouche. Et cependant vous ne m'avez jamais montré que de la docilité — je répète le mot parce qu'il n'y en a pas d'autre — une docilité absolue.

Il se tut, et les yeux auxquels rien n'échappait se fixaient sur Karen avec une attention aiguë.

La jeune fille demeura quelques secondes silencieuse. Puis elle eut un demi-sourire.

— Je ne suis pas un cas isolé, maître. La classe entière, si vous aviez eu le loisir de l'étudier, vous eût présenté le même phénomène.

— Vraiment ?

Il prononçait le mot avec une certaine distraction. Il était évident que, pour l'instant, Karen seule l'intéressait.

De sa voix particulière, un peu rauque sur certains mots, parfois très douce sur d'autres, la jeune fille reprit :

— Je ne pense pas que vous ayez jamais su ce que vous étiez pour nous, maître, ni quelle absolue soumission à vous et à vos enseignements...

Tout de suite il l'arrêta. Il était plus pâle que d'habitude.

— Vous m'avez déjà dit cela il n'y a pas très longtemps, Karen.

— C'est tellement vrai, et c'est aussi tellement beau, de représenter pour les êtres une force si grande, noble, généreuse, constructive : la force de vie ! Et d'en être digne !

— Digne ! le sait-on jamais ?

— On peut en être certain, maître, lorsqu'on a, pendant des années, servi mieux que la science, l'existence humaine ; lorsqu'on a sauvé des êtres condamnés, tenté et réussi des interventions auxquelles les chirurgiens les plus éminents n'osaient s'attaquer : lorsqu'on a, en un mot, accompli les prodiges dont peut-être nul autre scalpel, dans le monde entier, n'eût été capable.

Depuis qu'il avait abandonné sa place, Forestier se tenait debout, appuyé à la tablette circulaire, et les bras croisés. Il tournait le dos à la large baie, aussi Karen ne remarqua-t-elle point la soudaine altération de ses traits.

— Tel était le passé, en effet, murmura-t-il d'une voix étouffée.

Il se tut, décroisa lentement les bras, et prit, dans la poche de sa blouse blanche, une cigarette qu'il alluma avant d'achever :

— Je n'ai plus rien de commun avec lui.

— Est-ce possible, maître, que toute cette puissance soit perdue à jamais !...

Avec étonnement il leva les yeux sur elle et suivit la direction de son regard.

— Ah ! ma main... fit-il.

Et, répondant à la question de Karen, d'un accent qu'il voulait dégagé :

— N'en doutez pas. Je ne saurai désormais exercer mon scalpel que sur des pièces d'anatomie.

Tout en parlant, il avait déposé sa cigarette sur la tablette, et étendait la main devant lui, en faisant jouer les articulations.

— Il n'y paraît guère, n'est-ce pas ? interrogea-t-il avec une amère ironie.

— Non, docteur, en effet. Et je voudrais savoir...

— Ce qu'il y a là-dedans d'irréparable ? Eh bien, je vous l'expliquerai un jour prochain, Karen, à la manière d'un cours, et d'une façon très détaillée. Cela pourra toujours vous servir. Pour l'instant, sachez-le, si j'ai l'apparence d'une articulation à peu près normale, ce n'est en fait, qu'une apparence ; et, par ailleurs, il me manque la force pour trancher dans la chair vive.

— La force ? répéta-t-elle.

— Oui, la vigueur, ou, si vous préférez, le mordant. Ma main serait, par exemple, absolument incapable de presser avec violence un objet, de s'agripper au rebord d'un canot, ou de retenir quelqu'un qui voudrait s'éloigner. Cela paraît sans doute aller contre la réalité qui exige qu'un bistouri soit léger. Mais, pour que le bistouri soit léger, il faut que la main qui le manie soit forte. Et je vous donne, du reste, ces exemples, très peu anatomiques, afin de vous faire mieux comprendre l'irrémédiable perte de mes possibilités.

— Naturellement, vous avez, à l'époque, consulté vos confrères les plus éminents ?

— Non. Il n'en était nul besoin. Mon propre diagnostic me suffisait.

Forestier prononça cette phrase d'une manière catégorique qui ne permettait plus à Karen d'insister. Puis il abandonna sa place, et, se retournant, éparpilla comme un jeu de cartes le courrier sur lequel il n'avait pas encore jeté les yeux. Enfin, ne remarquant sans doute rien d'intéressant dans celui-ci, il se redressa.

— Il faudrait que nous partions tout de suite, Karen. M'attendez-vous ici, le temps d'enlever ma blouse ?

Sur la réponse affirmative de la jeune fille il quitta la pièce. Machinalement, Karen se dirigea vers un petit lavabo, lava ses mains, essaya de discipliner ses cheveux. Elle venait de prendre un bloc-notes dans un tiroir, sous la tablette, lorsque Philippe revint.

— ... De quoi écrire, Karen, dit-il.

Elle lui montra le carnet.

— J'y ai pensé, maître.

— Très bien. Vous êtes précieuse.

Ensemble ils quittèrent le laboratoire, puis la maison, et montèrent en voiture. La chaleur, en cette fin d'après-midi, n'était pas encore tombée, et la sansouïre demeurait toujours aussi aride. Sur le passage de l'auto quelques oiseaux dérangés bougeaient dans les roseaux, mais ne s'élevaient pas. Seul maître du ciel pour l'heure, un vautour des Alpilles, tournait, ses larges ailes déployées.

Tout à coup, asez loin encore sur la steppe, les jeunes gens aperçurent une sorte de nuage de poussière volant au ras du sol.

— On rassemble encore les taureaux pour une course, dit Forestier qui avait aussitôt donné un sens au nuage.

C'était vrai. Bientôt la manade se précisa. Autour d'elle, et la pressant, des chevaux galopaient avec leurs cavaliers en bras de chemise, grands chapeaux, et pantalons de peau de taupe. Et l'on voyait, de loin, étinceler l'acier des tridents.

Arrivés à hauteur du troupeau, le docteur avait arrêté la voiture.

— Vous voulez assister à cette chose de plus près, Karen, naturellement ?

Elle ne répondit rien, mais son visage tourné vers le conducteur frémissait de plaisir.

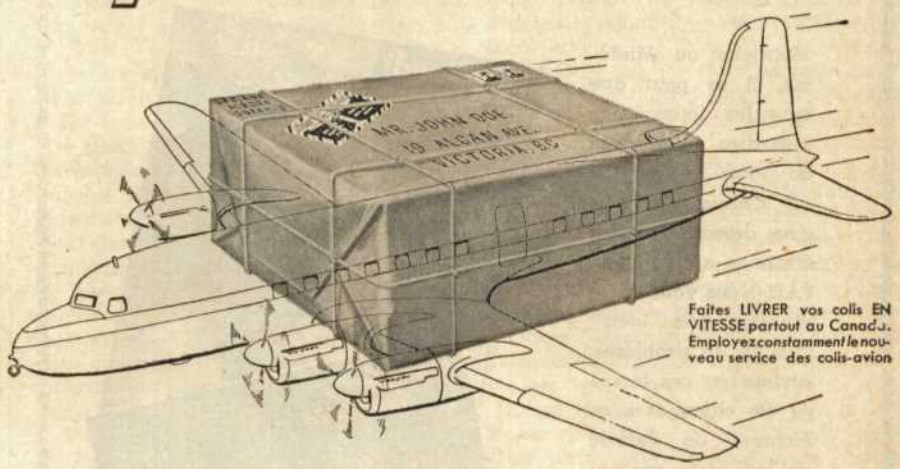
— Descendons, dit Forestier.

Les jeunes gens mirent pied à terre, et s'avancèrent jusqu'à l'extrême bord de la route qui coupait la sansouïre, et que nul fossé ne séparait de cette dernière.

Non sans mugissements, le troupeau grouillant reprenait possession de la sansouïre. Bientôt un bruit de cornes, s'entrechoquant, révéla une bataille. Les bêtes, énervées par la course, le triage, et peut-être aussi par les moustiques,

À PRÉSENT EXPÉDIEZ VOS COLIS PAR

la poste aux colis-avion



Faites LIVRER vos colis EN VITESSE partout au Canada. Employez *constamment* le nouveau service des colis-avion

TARIF DE LA POSTE AUX COLIS-AVION

Votre bureau de poste vous mettra au courant du tarif. La limite de poids par colis est de 5 livres. La longueur du colis ne doit pas excéder 24 pouces. La somme de la longueur et du pourtour ne doit pas dépasser 50 pouces.

Enveloppez vos colis *soigneusement*. Adressez-les *correctement* et pesez-les *soigneusement*. Acquittez le port en entier.

Expédiez vos colis par air.

Vous pouvez le faire maintenant . . . en utilisant le nouveau service des colis-avion.

La poste aux colis-avion a été établie pour assurer aux Canadiens un service postal d'un nouveau genre qui ne le cède à aucun autre pour la rapidité et l'efficacité . . . au tarif le plus bas possible.

POSTES CANADA

G.-Édouard Rinfret, C.R., M.P., Ministre des Postes
W. J. Turnbull, Sous-Ministre des Postes

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine.—Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.—Admis dans les Hôpitaux de Paris.

UNE SUGGESTION D'ÉTRENNES

Monsieur ou Madame, il se peut que tous les jours vous regardiez cette liste de noms de parents ou d'amis auxquels vous devez offrir des étrennes au Jour de l'An. Nous vous comprenons très bien : c'est là un problème, surtout en ces temps de vie chère et à ce moment de l'année où les jours passent si vite. Vous désirez plaire à tous et n'oublier personne. Cela est très compréhensible. Il est une chose importante que vous n'oublierez pas non plus, c'est la modération dans vos dépenses afin de ne pas grever votre budget. Cela aussi nous le comprenons très bien. Nous le comprenons si bien que nous allons vous suggérer une solution pratique à votre problème ; un abonnement à nos trois magazines :

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

Tout ce que vous avez à faire, c'est de remplir le coupon d'abonnement spécialement rédigé à cet effet. L'abonnement en question se trouvera ainsi souscrit au nom et à l'adresse du parent ou de l'ami à qui vous désirez offrir vos voeux à l'occasion du Jour de l'An. Vous pouvez avoir l'assurance que cela constituera une étrenne vraiment appréciée, une étrenne qui, toute l'année durant, rappellera votre bon souvenir à ce parent ou à cet ami.

COUPON-CADEAU — Aux 3 MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

☐ **IMPORTANT : — Veuillez indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom du destinataire.....

Adresse.....

Ville..... *Province*.....

Nom de l'envoyeur.....

Adresse.....

Ville..... *Prov. ou Etat*.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion **Montréal 18, P. Q.**

les taons et les arabies (moustiques minuscules qui pénètrent dans le nez et la bouche des animaux) s'agitaient et se cherchaient querelle.

Les gardians demeurés s'interposèrent. Leurs tridents habilement manoeuvrés piquèrent de droite et de gauche. Mais l'ordre ne se rétablit pas aussitôt. Et soudain, du troupeau, se détacha un anouble vigoureux qui fonça droit devant lui avec l'inexpérience des bêtes jeunes et affolées.

Avant qu'ils n'aient réalisé le danger, il fut sur les jeunes gens. Karen ne cria pas. Forestier s'était jeté devant l'anouble qui s'arrêta soudain, arc-bouté, luttant de toute sa force contre ce qui l'immobilisait. Et la jeune fille s'aperçut avec stupeur que Philippe, en le saisissant aux cornes, venait d'arrêter l'animal.

Elle vit la tête de l'anouble tourner lentement, tordue par l'homme, qui ne lâchait pas prise malgré les sauvages secousses. Ele vit le sursaut du corps vigoureux raidi, sa lutte éperdue, farouche, puis sa chute sur les genoux, langue pendante, et son renversement total au sol. Mais ce qu'elle vit surtout ce fut Forestier... Forestier, ou plutôt ses deux mains accrochées aux jeunes cornes. ses mains qui, refermées, telles deux poignes de fer, inexorables, dominaient la bête, triomphaient de ses efforts désespérés, et la couchaient au sol, vaincue. Ses mains ! toutes deux aussi puissantes, aussi redoutables, aussi efficaces ! ses mains, dont Karen était maintenant certaine qu'elles recelaient, l'une comme l'autre, la vie !

L'anouble se relevait péniblement, et s'enfuyait, tandis qu'un cavalier, trop tard accouru, le poursuivait pour le faire rentrer dans le troupeau.

Sans laisser au gardien le temps de revenir vers eux, Forestier se détourna et gagna la voiture.

— Venez, Karen.

Elle le suivit, monta près de lui, et, aussitôt, ils repartirent. Ils accomplirent une partie du trajet en silence, et ce fut seulement un peu avant d'arriver aux Saintes que Philippe ralentit et se tourna vers sa compagne.

— Vous êtes une étrange fille, Karen, et je vous sais un gré infini de m'épargner tous les vieux clichés qu'une autre n'aurait pas manqué de faire servir pour la circonstance.

Elle ne parut pas comprendre.

— Quelle circonstance, maître ? Et quels clichés ?

— Eh bien, mais... vous auriez, par exemple, pu m'affirmer que je vous avais sauvé la vie !

— Je vous demande pardon. Il fallait peut-être, en effet, que je le dise.

Il sourit.

— Non, il ne fallait pas. Et il ne fallait surtout pas que vous vous crussiez obligée de remarquer une chose semblable.

— Il est vrai. Je ne l'avais pas remarquée.

La réponse était si spontanée, paraissait si sincère, que, cette fois, Forestier, amusé, arrêta presque complètement la voiture pour regarder sa compagne.

— Et qu'avez-vous donc remarqué, dans notre halte, Karen ?

Les yeux errants sur la route, la jeune fille parut se recueillir quelques secondes. Puis, elle leva vers Forestier un visage qu'une sorte de flamme illuminait, et dit, la voix basse et fervente :

— ... Que vous n'êtes pas, que vous n'avez jamais été un être diminué, maître... que toutes les forces de votre art demeurent intactes en vous... que demain, si vous le vouliez, vous pourriez, de nouveau, opérer !

CHAPITRE V

Le mystère avait un visage

Depuis six jours le mistral n'avait pas cessé de souffler sur la Camargue. Chaque jour, maintenant, la jeune fille se rendait dans le bureau de Forestier et s'occupait de transcrire certains rapports. Mais le docteur, qui avait commencé par lui dicter ses notes, la laissait, depuis peu, se tirer de son mieux d'un tel travail à la seule vue d'un brouillon, et ne paraissait pas. Sans aucun doute, le mistral exerçait-il aussi sur lui une influence néfaste, car la jeune fille, qui ne le voyait guère qu'aux repas, le trouvait, de nouveau, sombre comme les premiers jours.

Entre les jeunes gens nulle allusion n'avait jamais été faite à leur promenade aux Saintes, et à l'étrange découverte qu'avait faite Karen. Pour ne plus aborder un tel sujet, il avait suffi à l'étudiante d'entendre la voix qui, à son cri de joie et de certitude, avait répondu, bouleversée, glaciale :

— Moi, pouvoir opérer !... Vous êtes folle, Karen !

Et cet incident, avec tout ce qui s'y rapportait, semblait entré dans le domaine de l'oubli.

Or, ce jour-là, la sixième du mistral, la fureur de celui-ci parut se calmer. Karen qui, depuis le matin, travaillait seule dans le laboratoire, constata soudain, en ouvrant l'une des vitres dépolies, que les grands pins de l'allée ne se tordaient plus dans le vent. La clameur immense décroissait, et parfois même cessait complètement, laissant s'établir de longs silences, qui, d'abord, étonnaient, puis apaisaient les nerfs fatigués.

La sensation d'une présence la fit soudain se redresser. Elle tourna la tête. Forestier, ses gants à la main, se tenait immobile sur le seuil, et la regardait. Aussitôt il s'avança vers la jeune fille qui s'était levée.

— Je ne vous savais pas ici, Karen.

— J'y suis venue aujourd'hui seulement, maître. J'avais mis en ordre tous les dossiers que vous m'avez confiés et achevé de taper les notes. Il reste à les classer, mais pour cela, je pense...

— Que mon travail se joignant au vôtre est absolument indispensable, acheva-t-il. Vous avez raison. Eh bien, nous verrons cela ensemble demain, si vous ne désirez pas vous reposer.

— Je n'en ai aucun besoin, maître, protesta Karen.

Il enveloppa d'un regard rapide le visage de la jeune fille, et dit seulement :

— Ah !... je croyais.

Tout en parlant, Forestier s'était avancé jusqu'à l'étudiante. Il déposa ses gants sur un tabouret, puis regarda l'heure à sa montre.

— J'ai rendez-vous aux Saintes en fin d'après-midi, expliqua-t-il. Oui, le docteur Dufaux m'a demandé une consultation pour une jeune malade qu'il traite, et dont le cas l'inquiète et... l'embarrasse. Bien entendu je n'ai pu me dérober. La complaisance de Dufaux est extrême, et il n'aurait pas compris mon refus.

— De quoi s'agit-il ? interrogea Karen.

— D'abord, et probablement, d'une paralysie faciale d'origine otologique.

— C'est une chose inguérissable...

— « C'était », Karen. On a maintenant la preuve qu'une perte de substance dans le rocher peut être réparée par une greffe, dans les tubes de laquelle se canalise la régénération cylindraxile.

— Opération des plus compliquées, n'est-ce pas, docteur ?

Le silence tomba entre les jeunes gens, pendant lequel on entendit de nouveau se ruer le mistral. Puis la voix de Karen s'éleva :

— Qui donc pourra faire ces opérations ? Je ne parle pas de la première, sans doute encore rarement tentée. Mais pour la seconde, suivant la place qu'occupe la tumeur, il y a grand danger...

— Marseille compte d'excellents praticiens, répondit Forestier d'une voix détachée.

De nouveau, ils se turent. Au-dehors, la tempête reprenait, et on eût dit que sa récente accalmie n'avait servi qu'à lui donner des forces nouvelles, une plus délirante folie de dévastation.

« Quand le mistral cessera, se répétait Karen, quand il reprendra souffle, ne fût-ce que durant quelques secondes, je parlerai... »

Elle se tenait debout, face à Forestier, une main appuyée sur la tablette, l'autre main tenant la cigarette qui se consumait lentement. Et soudain, après un long crescendo, le hurlement du vent se tut.

« Mon Dieu, inspirez-moi », murmura mentalement Karen, en serrant avec tant de violence sa cigarette que le tabac s'émietta entre ses doigts. Puis elle leva les yeux sur Forestier.

— Pourquoi n'opéreriez-vous pas vous-même, maître ?

Les yeux sombres de Philippe exprimèrent une violence qui effraya la jeune fille.

— Vous êtes d'une obstination qui dépasse l'entendement, dit-il, essayant de corriger l'altération de sa voix par une certaine ironie, et cela risque de vous servir dans la vie. Mais, par contre, votre imagination me paraît trop fantaisiste et exubérante pour un futur médecin ! Voilà donc ce que vous avez inébranlablement décidé : je dois me remettre à opérer et surtout je puis le faire !

— Je crois, en effet, que vous le pouvez, maître. Quant à le devoir, cela est encore plus certain. Quelle que soit la raison qui vous retient loin des tables d'opération, elle ne saurait prévaloir contre la certitude de sauver des vies.

Sans doute cette leçon était-elle, pour un praticien, la plus cruelle qui se pût recevoir, car le visage de Forestier se défit. Le professeur recula.

— Je connais mon devoir, dit-il d'une voix altérée, celui que j'ai accepté, et même choisi, lorsque, pour la première fois, j'ai endossé la blouse du chirurgien. Si je ne l'accomplis pas c'est que d'impérieuses raisons m'en écartent. Je vous prie instamment de ne jamais revenir là-dessus.

Il fit quelques pas, et comme s'il avait besoin d'air, vint se placer devant la vitre que Karen n'avait pas refermée. Par cette ouverture, le vent pénétrait dans la salle, sans grande force, car il était brisé par le mur de la cour. Mais l'on voyait, plus loin, les pins et les tamaris se débattre et se tordre, prêts, semblait-il, à être arrachés de terre.

Philippe tournait le dos à la jeune fille. Longuement, elle regarda la silhouette robuste qui se dessinait, nette, sur la vitre, les larges épaules, la tête dressée avec ses cheveux noirs à peine argentés. Et plus que jamais l'assaillit l'impression de force que cet homme représentait. Point seulement force physique, certes, mais plus et mieux que cela, force tout court, maîtrise, domination, puissance, qui, longtemps, avait fait reculer la mort.

Elle le rejoignit, et s'arrêta derrière lui.

— Opérez ce malade, maître, dit-elle à voix presque basse.

Il n'eut pas un mouvement, ne parut même point étonné de son insistance, mais répondit :

— S'il est besoin d'intervention, celle-ci sera faite par un excellent praticien, je vous l'ai déjà dit.

— Nul ne peut prétendre à votre habileté en ces sortes d'opérations.

— Il vous plaît de le dire. D'autres possèdent leur métier aussi bien que moi.

— Non ! Et vous le savez. Depuis que vous avez déposé votre bistouri des interventions ont eu lieu, certes. Beaucoup étaient difficiles, quelques-unes audacieuses, d'autres désespérées... Jamais on n'a parlé de miracle. Les miracles, vous seul aviez reçu le don de les faire !

— Les miracles appartiennent à Dieu, Karen.

— Mais Dieu se sert parfois de ses créatures pour leur accomplissement. Et c'est aller contre sa volonté que refuser...

La jeune fille s'interrompit. Forestier venait de se tourner vers elle, et l'impression de son regard troublait Karen au point de l'empêcher de poursuivre.

« Dieu se sert de certains êtres pour accomplir des miracles », répéta-t-il lentement, comme pour lui-même.

Il resta immobile et muet quelques secondes, et l'étudiante eut la certitude qu'il se trouvait, en cet instant, aussi loin que possible de la chirurgie. Puis il poussa un profond soupir, et abaissa un instant les paupières comme pour rappeler ses souvenirs ou recouvrer la pleine possession de ses moyens. Enfin, d'une voix plus naturelle, bien que lasse :

— Que disiez-vous, Karen ? Ah ! oui ! Vous prétendiez que je devais reprendre mon bistouri. Folie ! c'est impossible ! Et le pourrai-je, qu'après des années d'abandon nul patient ne se confierait à moi !

L'argument était si imprévu que Karen, malgré la gravité de l'entretien, ne put s'empêcher de sourire. Il le remarqua et s'en irrita.

— Vous êtes une enfant, qui accueille des idées pour la seule raison qu'elles sont séduisantes et correspondent à sa manière de juger. Mais, je le répète, qui s'abandonnerait à moi, maintenant ?... Connaissez-vous, en toute sincérité, un seul patient, qui, de gaieté de coeur, affronterait mon scalpel ?

— Oui, murmura-t-elle avec une ardeur contenue, oui, docteur, une patiente au moins, se livrerait à vous avec une confiance absolue, totale, avec une plénitude dans la sécurité...

— Karen !... interrompit-il d'une voix étouffée.

Le visage de Forestier était devenu livide. Mais, se ressaisissant par un effort de volonté, le jeune homme acheva :

— Plaise au ciel que vous n'en ayez jamais besoin !

Machinalement il s'éloigna, repoussa la vitre, et regarda de nouveau sa montre. L'heure de son rendez-vous était encore assez éloignée, mais une hâte le possédait soudain de quitter cette pièce où se levaient, sous ses pas, tant d'embûches. Il se dirigea vers le tabouret, y prit ses gants.

— A ce soir, Karen.

Le brûlant sujet était épuisé. Il semblait que Philippe dût quitter le laboratoire, puis le mas, calmement. Et ce fut alors que la tempête éclata.

Karen avait rejoint le docteur. En son esprit revenait la pensée, un instant écartée, du jeune malade dont sans doute l'affection allait relever d'un chirurgien. Et, sans renouveler exactement les paroles par lesquelles elle avait tantôt suggéré à Forestier d'opérer, elle dit, la main posée sur le bras du jeune homme :

— Souvenez-vous qu'un être peut vivre ou mourir à cause de vous, maître.

C'était cette phrase, le suprême argument de Karen, et sans doute, de sang-froid, ne l'eût-elle point prononcée. Mais la jeune fille était loin de s'attendre à l'impression qu'elle allait produire sur Forestier.

Le docteur s'était retourné brusquement, et la regardait de ses yeux dila-

LITTÉRATURE

LE LANGAGE DES AFFAIRES
par LEON LORRAIN

Monsieur Léon Lorrain, D. Sc. C., membre de la Société royale du Canada, secrétaire de la Banque Canadienne Nationale et qui enseigna, pendant vingt-cinq ans, le français commercial à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, vient de publier un petit ouvrage extrêmement important.

Est-il besoin de démontrer la nécessité d'une correspondance commerciale parfaitement au point, directe et persuasive, telle que le client espère la recevoir ? Certains savent écrire d'instinct les mots qui attirent l'attention, éveillent l'intérêt et inspirent confiance chez le destinataire. Mais combien, même s'ils ont cet instinct, ne savent pas ordonner les idées pour les conformer aux usages, à la grammaire et à la progression que commande la psychologie ?

Votre client, attiré par une bonne publicité, intéressé par la vente d'un bon produit, s'adresse à vous. L'affaire n'est pas faite pour cela. Il vous faut penser que vous n'êtes pas le seul fournisseur interrogé. La lutte finale à l'issue de laquelle vous ferez ou ne ferez pas la vente, repose sur la correspondance que vous entretiendrez avec l'acheteur éventuel. Ce ne sont pas les machines qui font les affaires mais bien des hommes et le facteur humain revêt une importance capitale.

Le livre de M. Léon Lorrain est en lui-même la démonstration de ce qu'il tend à prouver. Bien présenté il se lit facilement par tous, que ce soit l'homme d'affaires chevronné ou le débutant. D'un style agréable, d'une présentation commode, farci de ces petits conseils pratiques qui sont le fruit d'une expérience acquise au contact de l'homme, pour la connaissance de l'homme, ce livre nous ramène aux réalités et nous élève au-dessus de tous les fastidieux détails.

Oeuvre d'un homme faite à l'usage de l'homme, *Langage des affaires* est un enrichissement pour tous.

Il meuble notre esprit et facilite notre travail. Le *Langage des Affaires*, sorti des presses du Mercure (Montréal) se vend deux dollars cartonné et trois dollars relié toile.

•

TESTAMENT DE MON ENFANCE
par ROBERT DE ROQUEBRUNE

La vie de tous les jours dans un Manoir du Canada, à la fin du siècle dernier. L'enfance heureuse et douillette, dans un décor archaïque, du premier et du plus français de nos romanciers. Un livre charmant, d'une qualité littéraire vraiment exceptionnelle et qu'il faut lire à tout prix *(Plon, Paris)*.

•

AU MILIEU, LA MONTAGNE
par ROGER VIAU

Le roman de Roger Viau obtient un tel succès de librairie qu'il relance même, aux dires des libraires de Montréal et de Québec, la vente de son premier livre, un recueil de contes intitulé : *Contes en noir et en couleur*. [Editions Beauchemin].

HISTOIRE DU CANADA
par JEAN BRUCHESI

On peut dire tout de suite que Jean Bruchési connaît ce dont il parle, qu'il l'aime, qu'il est même partie prenante dans l'histoire du Canada. Il a su en dégager le magnifique esprit et y a consacré sa vie.

S'étayant sur les faits historiques, il sent et voit naître l'âme du Canada, cette âme dont la prise de conscience n'a pas toujours été sans heurts mais qui précisément forgée par des hommes rudes, à la vie difficile dans un climat rigoureux, enfantée dans la douleur, n'en est que mieux trempée.

Est-il besoin de parler de l'auteur si justement réputé pour son érudition, pour ses oeuvres littéraires et ses conférences ? Jean Bruchési, couronné par l'Académie Française, est une des gloires des lettres canadiennes.

Cette *Histoire du Canada* est la refonte de *L'Histoire du Canada pour tous* qui a connu cinq éditions depuis 1946. L'oeuvre nouvelle est plus complète et se prolonge jusqu'en 1950. Il ne s'agit pas d'une histoire qui vient s'ajouter à tous les écrits qui traitent de ce sujet. Synthèse magistrale, cette oeuvre marque un pas dans la connaissance de notre pays.

•

"DEMAIN IL SERA TROP TARD..."
de ALFRED MACHARD

« Demain il sera trop tard... » est le titre d'un film d'Alfred Machard qui triomphe actuellement sur tous les écrans du monde après avoir remporté les plus hautes récompenses internationales. Il a obtenu en France l'approbation de tous les éducateurs, aussi bien laïques que religieux (Ministère de l'Education Nationale — Centrale Catholique du Cinéma, etc...)

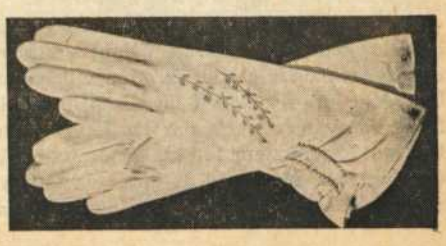
Le roman d'Alfred Machard n'est pas, selon la coutume, une adaptation de ce film. Il en expose au contraire le thème initial. C'est l'étude pénétrante et pathétique de l'éveil des sentiments et de la chair chez deux gamins de Paris : Lolette et Dédé livrés à eux-mêmes et pernicieusement influencés par d'autres gosses curieux de connaître « les choses défendues » dont les adultes parlent entre eux avec des mines secrètes. Leur aventure d'amour, sinistrement salie par la suspicion des grands, les mènent jusqu'aux portes de la mort. C'est le drame de la puberté. [Tallandier, éditeur]

•

LA NOUVELLE REVUE CANADIENNE

Dans son dernier numéro, qui vient de paraître et qui est en vente chez les bons libraires, *La Nouvelle Revue Canadienne* aborde tous les domaines de la culture et les plus brûlantes questions d'actualité, comme en fait foi le sommaire qui suit : Pierre Daviault, Penser le temps présent ; Rina Lasnier, Trois poèmes ; Robert de Roquebrune, Testament de mon enfance ; René Garneau, A la recherche d'une notion de la culture ; Gabriel Marcel, Sartre, Anouilh et le problème de Dieu ; A. G. Ward, La littérature anglaise contemporaine ; Jacques Gouin, Une loi fondamentale de l'histoire.

Pour ajouter à tout ensemble une note de bon goût et de parfaite élégance, rien n'égale un gant fin dont la teinte s'harmonise ou contraste avec votre toilette. Pour l'après-midi, voici un gant de suède français à poignet légèrement froncé et délicate broderie à motif de feuilles. (*Photo Gants Perrin*).



Comme quoi la musique adoucit les moeurs

Mlle SHEILA McCREERY, *(Photo U.K.I.O.)*

CINQUANTE des hôpitaux psychiatriques de l'Angleterre et plusieurs sanatoriums donnent régulièrement à leurs malades des concerts de musique classique, avec le concours d'artistes de premier plan ; c'est là un des aspects du traitement, aspect auquel on a donné le nom, à notre époque, de « musicothérapie ». Si le mot est nouveau, l'idée ne l'est pas, car on la trouve déjà chez certains philosophes grecs. C'est ainsi que l'on prête à Pythagore l'idée de traiter le découragement et la colère par l'exécution de certaines mélodies ; quant à Platon, il estimait que certains tons sont plus salutaires que les autres.

Voilà plusieurs siècles que docteurs et philosophes ont conscience des pouvoirs thérapeutiques de la musique. Pourtant, la première personne qui s'avisa de les appliquer sur une vaste échelle en Angleterre n'est ni un docteur, ni un psychiatre, ni un musicien. C'est Miss Sheila Mc Creery, qui, en trois ans, n'ayant pour tout capital que son enthousiasme, édifia une organisation qui fait jouer de la bonne musique dans les hôpitaux de tout le pays.

C'est pendant la guerre que Miss McCreery eut l'idée de cette oeuvre. La jeune fille faisait alors partie de la Division Musicale d'ENSA (initiales d'une association qui organisait des concerts pour les troupes et les ouvriers d'usine) de la région du sud-est. ENSA tenait également des concerts de variétés dans les hôpitaux militaires ; Miss McCreery suggéra que l'on arrangeât également des concerts de musique classique pour les blessés des hôpitaux du sud-est. Ce fut un succès éclatant, mais une fois la guerre finie, l'idée fut abandonnée.

Pour un temps seulement, d'ailleurs. En effet, après la guerre, Miss McCreery envoyée dans le nord de l'Angleterre pour organiser des cercles musicaux dans les fabriques, ne renonçait pas à son projet pour les hôpitaux, aussi important en période de paix que pendant la guerre. C'est pourquoi elle consacra une partie de ses loisirs à le mettre au point. Elle rédigea un mémoire qu'elle envoya à l'un des hommes d'affaires les plus en vue du pays, lui demandant de faire don du capital qui permettrait de lancer son projet.

Il refusa, mais la partie n'était pas perdue pour cela. Un résumé du mémoire avait été envoyé à plusieurs hôpitaux, et tomba entre les mains du docteur Carse, médecin-chef de l'Hôpital Psychiatrique de Graylingwell, près de Chichester (Sussex). Il partageait l'enthousiasme de Sheila McCreery, et était convaincu des effets bienfaisants de la musique sur les malades, et surtout les malades mentaux. Il entra en rapports avec la jeune fille et lui demanda d'organiser pour lui une série de concerts. Or, il se trouvait qu'à cette époque, Miss McCreery travaillait à Chester, très loin de l'hôpital du docteur Carse, et n'avait aucun capital, en dehors des crédits modestes mis à sa disposition par l'Hôpital de Graylingwell. Elle ne se laissa pas décourager pour si peu. Elle fit appel à un groupe d'artistes qu'elle croyait disposés à prêter leur concours à tarif réduit, organisa une collecte parmi ses parents et amis pour couvrir les frais, et les concerts eurent lieu. Leur succès fut tel que le docteur Carse en fit une institution permanente de son hôpital. Il en parla à des collègues qui, eux aussi, firent appel à Miss McCreery pour organiser des concerts.

Pendant six mois, cette dernière travailla à distance, se rendant dans les hôpitaux chaque fois que cela lui était possible. Enfin, en 1947, le Conseil pour la Musique dans les Hôpitaux fut constitué, avec Sheila McCreery comme secrétaire et Frank Howes, critique musical du *Times*, comme président.

L'idée avait rapidement fait ses preuves, d'où la création d'un conseil permanent. Les médecins-chefs étaient unanimes à reconnaître les effets salutaires de la bonne musique sur les malades mentaux, et c'est dans les hôpitaux psychiatriques que la pratique se répandit les deux premières années. Par la suite, on l'étendit aux sanatoriums et on espère commencer sous peu à donner également des concerts dans les hôpitaux orthopédiques. On a décidé de ne pas organiser de concerts dans les hôpitaux généraux pour le moment, car d'ordinaire, les malades n'y font que de courts séjours.

Voici comment fonctionne l'organisation. Tous les hôpitaux qui désirent bénéficier de ces concerts paient une somme fixe pour chaque concert donné ; cet argent paie le cachet de deux solistes, instrumentistes ou chanteurs, qui prêtent leur concours à un tarif bien inférieur à leur cachet ordinaire. Quant aux autres frais, ils sont couverts par les fonds réunis à la suite d'appels au public par le Conseil. Le donateur le plus généreux est la Société pour le Bien-être des Anciens Combattants, soucieuse de hâter de toutes les manières possibles la réhabilitation des anciens combattants qui sont des malades mentaux.

tés. Puis, d'un geste inattendu, il la saisit aux épaules, et, penchant vers elle un visage bouleversé :

— Un être est mort, en effet, à cause de moi, Karen. Un être jeune, beau, en pleine joie, en pleine exubérance de vie. Il est mort, non parce que je l'avais laissé en d'autres mains que les miennes, mais, au contraire, parce que, avec un orgueil imbécile, j'ai voulu, moi, l'abréger. Je l'ai tué, comprenez-vous ?... Je l'ai tué avec ma dextérité et toute l'infaillibilité de ma science... Je l'ai tué ! Et c'était l'être au monde que j'eusse voulu le plus passionnément sauver !

Forestier se tut brusquement, et après une brève hésitation, s'éloigna. Mais, avant de quitter la pièce, il se tourna encore une fois vers son élève.

— Vous avez voulu percer un mystère, Karen, voilà qui est fait. Je pense que cette explication, arrachée à ma fatigue, à mon émotion, vous suffira. Elle est, en tout cas, absolument sincère et véridique. N'en doutez pas.

La porte s'était depuis longtemps refermée, et sans doute l'auto, dont le bruit n'avait pu dominer celui du mistral, devait avoir quitté la cour, mais Karen restait toujours à la même place, immobile.

Combien de temps s'écoula-t-il encore avant que Karen ne fût arrachée à ses pensées ? La jeune fille n'aurait su le dire. Elle tressaillit lorsque Marthe-Marie, moins silencieusement que ne l'avait fait tout à l'heure Forestier, ouvrit la porte. La nourrice parut surprise en constatant que Karen se trouvait seule.

— Je croyais le docteur dans le laboratoire, et je lui portais son courrier, dit-elle.

Mais elle s'interrompit brusquement, comme son regard s'arrêtait sur la jeune fille.

— Saintes Maries de la Mer ! murmura-t-elle en s'immobilisant, qu'avez-vous ?

Karen porta involontairement les mains à son visage, comme pour en dissimuler l'altération. Mais elle répondit seulement à la première phrase.

— Le docteur n'a fait que passer ici, Marthoun. Il est parti pour les Saintes.

Malgré l'absence de Forestier la nourrice ne semblait pas près de se retirer. Elle s'était avancée jusqu'à Karen, sans quitter la jeune fille des yeux.

— Est-ce donc cette imprudence qui vous préoccupe au point que je vous ai vue, tantôt, prête à défaillir ? interrogea-t-elle avec cette brusquerie qui lui était coutumière.

Mais, de cette question directe, Karen ne se blessa pas. Depuis sa courte maladie, l'étudiante croyait mieux connaître Marthoun, et elle était maintenant certaine que cette dernière, sans en rien manifester, éprouvait, à son égard, un sentiment de sympathie.

— Marthoun, vous avez, la première, fait allusion à... une personne dont je ne sais rien, et de qui la vie en commun ne m'a rien appris. C'est pourquoi je me permets de vous poser une question que je n'ai encore posée à personne...

Elle s'interrompit à peine, et acheva :

— Qui est Mlle de Marges ?

La nourrice avait déposé journaux et lettres destinés à Philippe sur la tablette. Glissant les deux mains dans les poches de son tablier noir, elle tourna, vers Karen, un visage assombri :

— Qui est Elvire de Marges ? répéta-t-elle en haussant les épaules... rien... personne ! Philippe « les » avait rencontrées un jour de pèlerinage aux Saintes-Maries-de-la-Mer. « Elles » étaient en difficulté, sur la route, et il « leur » offrit l'hospitalité au mas. L'été suivant, « elles » y étaient installées à demeure.

Une si évidente animosité vibrait dans la voix de Marthe-Marie, que Karen hésita avant de poursuivre. Et cependant elle savait maintenant qu'il lui serait impossible de se contenter de cette demi-confidence.

— Vous ne parlez pas que d'Elvire de Marges, n'est-ce pas, Marthe-Marie ? interrogea-t-elle à voix plus basse.

— Non, car elle n'était pas seule. Sa soeur, plus jeune, l'accompagnait.

On n'aurait su dire laquelle des deux femmes ressentait le plus d'émotion de cette conversation. Et pourtant, l'une comme l'autre, bien que pour de différentes raisons, désiraient passionnément aller jusqu'au bout...

— Sa soeur l'accompagnait, répéta la nourrice, après un visible effort, et du même accent de ressentiment contenu qu'elle employait pour parler d'Elvire. L'année suivante, quand elles revinrent au mas, Chantal de Marges était devenue la fiancée de Philippe, et leur mariage devait avoir lieu, ici même, à la fin de l'été. Et puis...

— Et puis ?

Sa propre voix semblait étrange à Karen.

— Et puis, trois jours avant la date fixée, il y eut cet accident. Elvire de Marges, fut, pour la vie, estropiée, et sa soeur mourut pendant l'opération.

— Sous le bistouri de Philippe, murmura douloureusement la jeune fille.

Et, se souvenant des mots mêmes employés quelques instants plus tôt par Forestier, elle répéta d'une voix sourde :

— Il a tué l'être qu'il eût dû, entre tous, sauver !

Mais aussitôt Karen se tut, effrayée de la réaction de Marthe-Marie. La vieille femme l'avait saisie par le bras et attachait à son visage des yeux étincelants.

— Philippe vous a donc... parlé de cela ?

— Oui, par hasard, et parce que certaines de mes paroles l'y avaient poussé.

— S'il en parle, murmura lentement, Marthoun, s'il « peut » en parler, Dieu soit loué ! C'est que la guérison est proche.

« Et cependant, poursuivit-elle comme pour elle seule, que cette guérison m'avait parue lointaine, le soir de votre arrivée !... Peut-être d'autres que moi, plus perspicaces, la... craignaient déjà... D'autres qui avaient placé une photographie de Chantal bien en évidence dans « sa » chambre, afin de connaître les réactions de Philippe, la persistance et l'intensité de sa douleur... »

Il était évident que Marthoun mettait Elvire en cause, et que ses paroles se rapportaient à l'incident dont Karen avait été le témoin involontaire. Mais à peine cette dernière y prêta-t-elle attention.

— Oui, dit la jeune femme brièvement et d'une voix sombre. Une douleur assez semblable à la folie. Une douleur telle qu'il n'avait plus voulu revenir dans cette maison, pour lui pleine de souvenirs !

L'espace de quelques secondes Karen revit le visage presque hagard de Forestier au moment de leur arrivée au mas, et le regard qu'il avait jeté sur elle en s'asseyant à table le premier. Un être, un être de chair, à jamais dissous dans l'ombre définitive, devait surgir à ses yeux, et son souvenir le torturait.

— Le docteur vous a-t-il prévenue qu'il rentrerait tard, ce soir ? interrogea-t-elle au moment de se retirer.

— Non. Marthoun. Mais je crois qu'il sera sage de ne pas l'attendre avant neuf heures, puisque sa consultation devait avoir lieu en fin d'après-midi.

Philippe regagna, en effet, le mas, à la nuit. Longtemps, avant l'obscurcissement final, des nuées sombres et déchiquetées avaient couru dans le ciel,

poussées par le vent déchaîné. Et Karen s'était sentie le coeur serré en contemplant, d'une fenêtre, cette fantastique cavalcade.

•

D'ordinaire, Forestier, comme la jeune fille, regagnait tôt sa chambre. Non point qu'il se couchât, lui non plus, immédiatement, car la lampe de son bureau demeurait allumée parfois fort avant dans la nuit. Mais on eût dit que ces soirées familiales lui pesaient. Sans doute lui en rappelaient-elles d'autres qui, dans le même décor, avaient été douces et joyeuses. Et la solitude devait lui sembler préférable à la contrainte ou au retour inévitable des comparaisons et des souvenirs. Pourtant il demeura exceptionnellement au salon, et ce fut Mme Forestier qui, la première, songea à se retirer.

Après son départ, le docteur se leva et vint s'adosser à la cheminée. Il tira de sa poche la lettre qu'il avait décachetée et lue au début du repas, et, se tournant vers Mlle de Marges :

— J'avais besoin de vous voir en particulier, Elvire.

Sans prononcer des paroles inutiles, elle inclina la tête. En vérité, elle éprouvait quelque étonnement, mais se gardait de le manifester sachant que Philippe avait l'habitude de trouver en elle une compréhension immédiate et sans discussion.

Forestier reprit :

— Voici : cette lettre m'annonce l'arrivée prochaine au mas de l'un de mes confrères les plus éminents, le professeur Kisberg, de l'Université de Copenhague, un compatriote de Karen.

Au nom de la jeune fille, le visage d'Elvire eut une crispation. Philippe ne s'en aperçut pas, et poursuivit :

— Le docteur Kisberg s'est fait une renommée mondiale en ce qui concerne certaines opérations des membres et du bassin. Vous voyez où je veux en venir, Elvire ? interrogea-t-il avec douceur.

Elle pâlit, et secoua la tête.

— Pas très bien...

— Je vais donc vous l'expliquer en peu de mots. Le docteur Kisberg doit assister au congrès chirurgical qui se tiendra, le mois prochain, à Londres. A son retour d'Angleterre, il passera ici sur ma demande, et y fera un séjour suffisant pour vous examiner et discuter avec moi des chances de succès d'une opération.

Pendant que Forestier parlait, le visage de la jeune femme s'était encore défait.

— Si ce praticien vient spécialement pour moi, dit-elle brusquement, inutile qu'il se dérange.

Philippe la regarda avec une grande surprise.

— Pourquoi donc, Elvire ?

— Parce que cela serait tout à fait vain. Vous savez bien qu'il n'y a rien à tenter. Mon infirmité est totale et irrémédiable.

— Il n'y a que la mort dont on puisse dire qu'elle est irrémédiable, murmura le docteur d'une voix sourde.

Elvire baissa un instant la tête, mais elle n'était ni convaincue ni calmée, et le mouvement précipité de sa poitrine, s'abaissant et se relevant sous le corsage de crêpe rouge, suffisait à trahir son émotion.

— A quoi bon ? murmura-t-elle.

A demi allongée sur une chaise longue, ses mains inactives croisées sur ses genoux, ses yeux fixés droit devant elle, la jeune femme avait haussé les épaules avec découragement.

— A quoi bon ? reprit-il, mais à vous donner une vie normale, une vie heureuse, Elvire. Vous êtes jeune, vous êtes belle. Si cela se peut il faut que votre heure vienne... L'amour... un foyer... des enfants... et non point la compagnie de l'être fini que je suis.

A peine le laissa-t-elle achever. Elle venait de se redresser brusquement, et son regard, avec une ardeur sauvage et désespérée, fouillait le visage de Forestier.

— Achevez, achevez, s'écria-t-elle. Dites que ma présence vous est lourde, et que ma guérison serait surtout bénie parce qu'elle m'obligerait à ne plus vivre sous votre toit.

Ce fut au tour de Forestier de hausser les épaules.

— Ma pauvre Elvire, murmura-t-il, votre indignation ne me trouble pas, car je sais qu'elle n'est pas, qu'elle ne peut être l'expression sincère de ce que vous ressentez. Depuis — il hésita, mais poursuivit —, depuis la mort de Chantal, si vous avez vécu auprès de ma mère et de moi, c'est moins à cause de votre infirmité que par la volonté et la décision d'une commune affection. Vous avez de la fortune, Elvire, et pouviez, dans votre propre maison, mener une existence aussi confortable que celle dont vous jouissez à Paris ou ici. Votre santé ne vous empêchait même pas de voyager avec toutes les commodités possibles. Ceci établi, je n'aurais éprouvé aucun scrupule de vous laisser aller à votre destin si vous l'aviez désiré, et si, je le répète, une mutuelle affection, et des souvenirs douloureux, ne nous eussent liés l'un à l'autre.

— Je vous demande pardon, Philippe. Je ne voulais pas vous blesser.

« Ah ! ne cherchez pas, reprit-elle aussitôt, ne cherchez pas à multiplier les chances de me guérir. Nous sommes, vous et moi, désormais, deux êtres en dehors de la vie, et qui n'avons plus rien à lui demander. Un amour, disiez-vous ? des enfants ?... Mais non, jusqu'à la fin je garderai cette infirmité, cette impossibilité à exister vraiment. Et je ne me plains pas. Quant à vous, Philippe, vous êtes tout aussi prisonnier. Fidèle, certes, mais surtout rayé de l'espoir, du désir, de la possibilité d'un nouvel amour par le fait que Chantal est morte de votre main !

Une sorte de fièvre de douleur et d'emportement devait posséder Elvire pour qu'elle en arrivât à prononcer les derniers mots. Et sans doute la jeune femme ne revint-elle pas au calme tout de suite, car elle jeta encore, insistante et passionnée :

— N'est-ce pas, Philippe ?...

Comme frappé de stupeur, le jeune homme demeura un instant silencieux, attachant au visage d'Elvire un regard égaré. Enfin il parut revenir à lui, et ses lèvres blêmes s'entrouvrirent.

— Oui, murmura-t-il d'une voix étouffée.

Forestier abaissa les yeux sur la lettre qu'il tenait encore à la main, et se mit à la plier machinalement. Puis, ces secondes écoulées lui ayant rendu son sang-froid, il releva le front et s'éloigna de la cheminée.

— L'annonce de la visite du docteur Kisberg nous a menés fort loin, remarqua-t-il avec un sourire glacé. Je le déplore. Cependant ceci ne change rien à la décision que j'ai prise, et que je maintiens, même, s'il en était besoin, Elvire, en dépit de vous. Mon confrère fera un séjour ici, et vous examinera. Vous serez toujours libre, ensuite, de refuser les soins ou l'intervention qu'il pourra vous proposer. Mais ma conscience connaîtra la paix. Dieu sait que cela lui arrive rarement.

Ayant prononcé les derniers mots, Forestier souhaita le bonsoir à Mlle de Marges. Puis il s'éloigna rapidement, oubliant, pour la première fois, de lui offrir son aide, et la laissant seule éteindre les lumières du rez-de-chaussée, et regagner sa chambre.

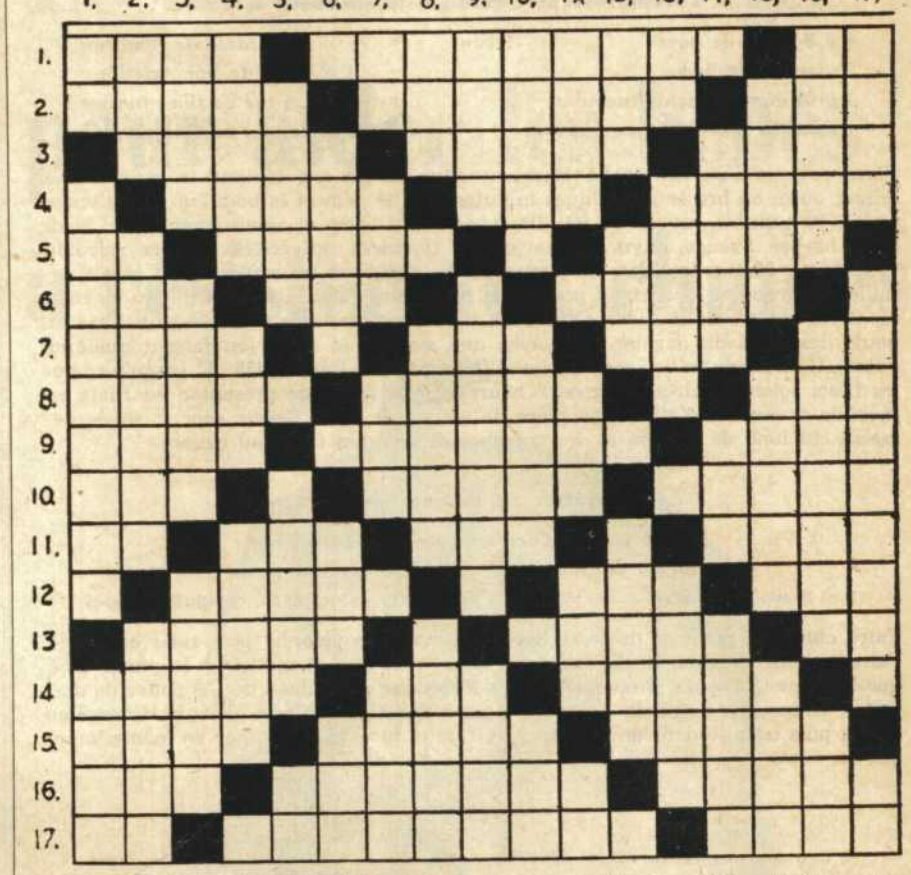
CHAPITRE VI

Rencontre avec le passé

Le lendemain, pas un souffle d'air n'agitait les pins, ne rebroussait la verte surface de l'étang, lorsque Karen se réveilla.

La jeune fille songea qu'il ne devait pas être très tôt, et elle éprouva quel-

NOS MOTS CROISÉS



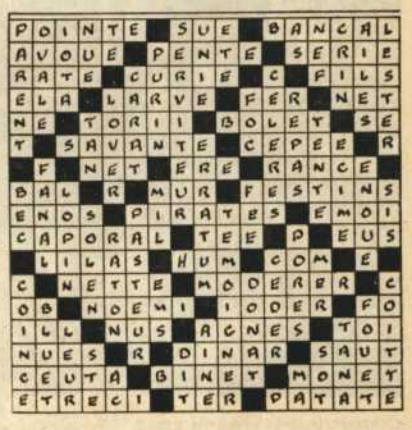
HORIZONTALEMENT

1—Amiral japonais, né à Kagoshima.— Plante malaise de la famille des mystacées. — Dans la gamme.
2—Prudent. — Elles peuplent la terre. — Conifère.
3—Donne plus de surface. — Petit oiseau. — Gros et court.
4—Prêtre français, né à Ri. — Fleuve d'Allemagne. — Qui a la forme d'un coeur.
5—A moi. — Oeuvre d'imagination. — Petite ouverture en long.
6—Ville d'Allemagne, sur le Danube.— Fer large et pointu de la charrue.— Tribu nomade de la Tartarie.
7—Tragédie de Shakespeare. — Voile triangulaire. — Indivisible. —Métal.
8—Ancienne épée. — Etat de l'Afrique du Nord. — Port de Finlande.
9—Maison. — Petit jardin. — Opiniâtre.
10—Art de lancer. — Principe de tout nombre. — Presqu'île où l'ONU fit ses premières armes.
11—Terminaison d'infinitif. — Suc dépuré d'un fruit cuit. — Ville des Pays-Bas. — Dix fois dix.
12—Gentilhomme français, gouverneur d'Albret. — Mot arabe signifiant *fils*. — Ordre des cérémonies.
13—Moulure concave.—Partie d'or fin. — Ile de l'Atlantique.
14—Sorte de bouillie. — Voile qui se place à l'avant du bâtiment. — Lit du matelot.
15—Fait de vive voix. — Journaliste et conventionnel, né à Pont-de-Veyle. — Action d'exercer simultanément plusieurs emplois.
16—Repaire. — Ce qui sert à supporter la partie principale d'un objet. — Pointe rivée d'un clou.
17—Règle. — Dépôt d'une chose litigieuse par la justice. — Liquide nourricier.

VERTICALEMENT

1—A toi. — Objets que l'on porte sur soi par superstition. — Plancher d'un navire.
2—En forme d'oeuf. — Outil pour rectifier l'intérieur d'un cylindre. — Chimiste français à qui on doit la découverte du radium.
3—Lieu où l'on demeure. — Faire disparaître la ligne de jonction de deux pièces soudées.—Unité pratique de capacité électrique.
4—Hardi. — Gaz stomacal. — Auteur d'un célèbre *Boléro*.
5—Signature au dos d'un billet. — Genre de polémoniacées.—Pronom.
6—Ange déchu. —Au chicket, raquette avec manche. — Personnage le plus important d'un endroit.
7—Préfixe. — Espèce de poche. — Qui cède facilement au toucher. — Qui a beaucoup de fanes.
8—Coupé jusqu'à la peau. — Divinité champêtre. — Entrée.
9—Enlevée. — Brûlant. — Qui ne sont pas cuits.
10—Raison sociale. — Jupe de paysanne. — Adresse.
11—Règles obligatoires. — Abréviation de *compagnie*. — Exclamation d'insouciance.—Terminaison d'infinitif.
12—Rivière d'Allemagne.—Ancien nom du hêtre. — Fromage des Alpes.
13—En les. — Entouré. — Ville-forte de Belgique.
14—Inspection d'un gardien de nuit. — Onomatopée. — Instrument qui sert à passer des matières pulvérisées.
15—Ouverture pour entrer et sortir. — Donner de l'air. — Grand vaisseau pour la fermentation du raisin.
16—Femme sotte. — Parvenir à se faire accorder ce qu'on désire. — Unité monétaire bulgare.
17—Soulèvement de l'eau. — Petits tombereaux à une roue. — Pronom.

Solution du mois précédent



MES RECETTES DE CUISINE [*Suite de la page 24*]

Filets de porc farcis à la normande

6 à 8 *filets de porc*	1 *oeuf*	½ *tasse de bouillon*
Tranches de bacon		1 *c. à tb. de bon saindoux*
1 *gros oignon haché finement*		1 *c. à thé de fines herbes*
1 *tasse de viande de porc hachée*		2 *tasses de mie de pain pressée*

Faire revenir l'oignon haché finement dans la graisse, ajouter le porc haché, laisser cuire en brassant quelques minutes puis le pain et le bouillon. Cuire encore 5 à 10 minutes, retirer du feu, lier avec l'oeuf battu et assaisonner de sel et de fines herbes : sauge, thym et marjolaine finement pulvérisés. Laisser refroidir cette farce. Mettre les filets de porc dans un poêlon et les rouler ayant soin d'entailler légèrement l'extérieur pour qu'il roule plus facilement. Au milieu et entre les filets, mettre de la farce. Quand on a obtenu une belle couronne, attacher les bouts des filets du dernier rang avec une aiguille et du fil en faisant quelques points. Couvrir de tranches de bacon et faire cuire au four de 325° F. jusqu'à ce que les filets soient tendres, environ 2 heures. Cette façon de présenter les filets est inusitée et permet d'offrir une pièce de viande de luxe. Servir avec la sauce détachée du fond de cuisson et des tranches de pommes frites au beurre.

Croquettes de pommes de terre

	2 *jaunes d'oeufs légèrement battus*	
	3 *tasses de pommes de terre passées en purée*	
1 *c. à tb. de beurre*		1 *c. à tb. d'oignons râpés*

Faire cuire les pommes de terre avec la pelure, les peler et les passer en purée. Faire revenir l'oignon haché finement dans le beurre et ajouter à la purée ainsi que les jaunes d'oeufs. Bien assaisonner. Façonner en rouleau de 1½ pouce de diamètre, couper en bouts de 3 pouces, passer dans les 2 blancs d'oeufs légèrement battus puis ensuite dans de la chapelure fine et faire rôtir au four en même temps que les filets.

Mayonnaise

½ *c. à thé de moutarde en poudre*	½ *c. à thé de sucre*
1 *c. à tb. de jus de citron*	1 *c. à thé d'eau bouillante*
1 *c . à tb. de vinaigre*	1 *jaune d'oeuf*
½ *c. à thé de sel*	¾ *de tasse d'huile à salade*

Mettre dans un bol le jaune d'oeuf, la moutarde, le sel et le sucre. Battre légèrement, juste pour mélanger, ajouter le vinaigre en tournant tout le temps. Y verser l'huile goutte à goutte en battant avec une fourchette ou un moussoir. Quand le mélange épaissit, ajouter 1 c. à thé d'huile à la fois jusqu'à épuisement de toute la quantité puis en dernier lieu, le jus de citron. Il est aussi à recommander de verser sur le tout en battant, 1 c. à thé d'eau bouillante. Cette mayonnaise est une recette de base que l'on peut modifier en ajoutant d'autres ingrédients.

Condé aux poires

½ *c. à thé de sel*	6 *poires*	1 *c. à thé de vanille*
½ *tasse de sucre*		3 *jaunes d'oeufs*
1 *tasse de riz non cuit*		4 *tasses d'eau bouillante*

Faire cuire le riz après l'avoir bien lavé dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre ½ heure. Si la cuisson est bien conduite, il ne restera plus d'eau. S'il en reste, il faut bien égoutter le riz. Le riz doit cuire à petit feu et ne pas être brassé durant la cuisson. Si on doit le faire, on emploie une fourchette car une cuillère écrase les grains. Battre les jaunes d'oeufs avec le sucre, ajouter délicatement au riz. Aromatiser avec la vanille et faire cuire au bain-marie encore ¼ d'heure. Mettre dans un plat en pyrex de préférence et monter en dôme. Garnir le tout de demi-poires pelées et cuites dans un sirop léger coloré en rouge. Battre les blancs d'oeufs avec une autre demi-tasse de sucre et décorer joliment le plat. Faire dorer la meringue à four doux 300° F. et servir chaud ou froid.

Remarque : On peut varier ce dessert en employant d'autres fruits tels que : pommes, pêches, ananas.

Coutellerie Northumbria

Salade de chou et de betteraves

Dresser sur de belles rouelles de laitue du chou taillé en fines lanières macéré dans de la sauce française ainsi que des betteraves crues pelées et râpées, également macérées dans de la sauce française.

Sauce française

½	*tasse d'huile à salade*
¼	*de tasse de vinaigre*
1	*c. à thé de sel*
1	*c. à thé de sucre*
¼	*de c. à thé de poivre*

Oignons blancs persillés

Tailler en rouelles d'un ½ pouce des gros oignons blancs et faire bouillir jusqu'à ce qu'ils soient tendres mais pas plus longtemps. Egoutter. Mettre dans un plat beurré, parsemer de beurre fondu, saupoudrer de 1 c. à tb. de sucre fin et faire glacer au four de 350° F. en même temps que les pommes de terre. Au moment de servir, saupoudrer de paprika et de persil frais haché.

---

que confusion d'avoir, sans aucun doute, fait attendre le docteur. Rapidement, elle prenait toujours son petit déjeuner seule. Comme d'habitude, Agnès la servit, et, dix minutes plus tard, Karen entrait dans le laboratoire.

Philippe ne s'y trouvait pas. A cause des paroles prononcées la veille au sujet des analyses, la jeune fille en éprouva quelque surprise. Néanmoins, elle revêtit sa blouse, et, dans l'attente de Forestier, se mit à relire et à classer les observations consignées, après certaines expériences de culture et de reproduction des protozoaires de la fièvre de malte. Observations qui devaient figurer dans les rapports du docteur.

Il y avait peu de temps qu'elle était occupée à cette besogne, lorsque le heurt irrégulier d'une canne sur des tomettes la fit se redresser. Elle attendait Forestier, et c'est Elvire qui s'annonçait.

La jeune fille s'était levée. Du reste la nouvelle venue lui fit signe de ne point se déranger. Elle même, sa canne déposée sur un siège, s'appuya à la tablette.

— Vous attendez le docteur ? n'est-ce pas, mademoiselle ?

Karen inclina affirmativement la tête.

— M. le professeur m'avait, en effet, parlé d'analyses qui semblaient pressantes.

— En réalité elles ne doivent pas l'être, et le docteur ne viendra pas ce matin.

Elle ne donna aucune autre explication à Karen, qui interrogea :

— Dois-je m'occuper de cela moi-même ? Avez-vous reçu quelques instructions à ce sujet ?

— Je ne sais rien de particulier, mais il me semble qu'il sera préférable d'attendre. Pour les cas sérieux, M. Forestier ne se fie qu'à lui ; et je me souviens qu'il a, hier soir, vivement insisté sur la nécessité de sa présence.

Karen rougit. Il était exact, Philippe avait tacitement fait entendre que Karen et lui-même s'occuperaient ensemble des analyses. Mais la blessante intention d'Elvire n'en paraissait pas moins évidente.

— J'attendrai donc, dit-elle, aussi paisiblement qu'elle put.

Elvire sembla prête à s'éloigner, et soudain, comme mue par une pensée soudaine, elle reposa sa canne qu'elle venait de saisir et se mit à rire.

— Suis-je étourdie ! Je venais presque spécialement pour vous remettre ceci.

En même temps elle prenait, dans l'une des larges poches de sa robe, une enveloppe qu'elle tendit à Karen.

Lorsque le rectangle blanc se trouva entre les mains de la jeune fille, elle poursuivit :

— Le docteur a pensé que vous trouveriez la somme qu'il vous alloue suffisante...

— Elle le sera, sans aucun doute, mademoiselle.

Karen ne sut jamais comment elle avait pu prononcer tranquillement cette phrase, et même y mettre une sorte d'ironie. Une ardente rougeur était montée à son visage, et embrasait jusqu'à son front. Cet argent, le premier gagné, si on exceptait son traitement d'externe, lui causait une humiliation si grande, qu'il semblait à Karen avoir reçu une insulte. Etait-il possible que le docteur Forestier s'en fût remis à une tierce personne d'un tel soin !

Quelques instants plus tard, d'une main tremblante, elle ouvrit l'enveloppe, en retira les billets. Elle en compta vingt-cinq, et, de nouveau, se sentit comme soufflетée. Forestier était d'une parfaite générosité à l'égard de son élève, et cette somme dépassait de beaucoup la rémunération nécessaire au travail qu'elle avait fourni.

Karen abandonna la place qu'elle occupait un instant auparavant, et, se rapprochant de la baie, en ouvrit largement les vitres. Dans les limites trop étroites du laboratoire, elle étouffait soudain, et il lui semblait ne pouvoir plus longtemps supporter le violent parfum ambré, celui de la jeune femme, et qu'elle laissait toujours derrière elle.

La main encore sur la poignée, l'étudiante respira profondément. Mais presque aussitôt, un involontaire mouvement de recul la rejeta dans la pièce. Entre les deux piliers ornés de trophées de pierre qui soutenaient le portail d'entrée, Forestier venait d'apparaître. En culottes de velours, guêtres, et veste de toile, la bretelle de son fusil passée sur l'épaule avec celle de la gibecière, le chien de Félix sur ses talons, il traversa la cour et se dirigea vers le perron.

Ce mouvement de surprise et presque de frayeur passé, Karen se gourmanda. Son trouble avait le temps de se dissiper avant qu'elle ne fût en présence du docteur, puisqu'elle rencontrerait Forestier seulement à l'heure du repas. Elle s'efforça de refermer calmement la fenêtre. Lorsqu'elle se retourna, après l'avoir fait, Philippe s'avançait dans le laboratoire.

Il était entré directement, après avoir, au seuil du mas, abandonné sa gibecière, son fusil, et renvoyé le chien. Son visage, momentanément coloré par le grand air, exprimait une grande lassitude, mais plutôt la conséquence d'une nuit d'insomnie. Il tendit la main à l'étudiante.

— Bonjour, Karen, dit-il, de cette voix dont les inflexions savaient être douces ; il faut que je m'excuse de vous avoir manqué de parole. J'ai passé une épouvantable nuit, sans pouvoir, un seul instant, trouver le sommeil. Aussi me sentais-je incapable d'affronter cette journée, avant d'avoir secoué les papillons noirs accrochés à moi de toutes leurs sombres ailes. Maintenant, la sansouïre en est jonchée, mais mon esprit me semble plus léger.

« Nul n'était debout au mas quand je suis parti ; nul, sauf Mlle de Marges, aussi mauvaise dormeuse que moi, et qui, entendant mes pas, est venue frapper à la porte de mon bureau. Je l'avais, du reste, chargée de vous prévenir.

Au nom d'Elvire de Marges, la jeune fille se raidit.

— Elle l'a fait, soyez tranquille, répondit-elle.

Le ton dut surprendre Philippe qui, pour la première fois, regarda « vraiment » sa compagne.

— Vous avez pleuré, Karen ! s'exclama-t-il.

Puis il se tut, luttant, semblait-il, contre un grand trouble, et ne parvenant pas à le surmonter.

Tout de suite Karen avait protesté. Du fond de son âme la jeune fille regrettait cet instant de faiblesse. D'autant plus que le docteur, interrompant ses dénégations, disait :

— Je vous ai prévenue, il n'y a guère de temps, que vous mentiez mal, Karen !

Il scruta le visage de son élève, puis, fit, au hasard, quelques pas, et soudain s'immobilisa devant l'enveloppe abandonnée sur la tablette. Son regard y demeura un instant attaché avant de revenir vers l'étudiante. Et sa voix résonna dure et brève :

— Comment cette enveloppe se trouve-t-elle ici, Karen ?

Point n'était besoin d'autres paroles pour apprendre à la jeune fille qu'Elvire de Marges avait outrepassé ses droits. Mais sa répugnance à formuler une accusation contre l'infirme ne s'en

trouva pas diminuée. Elle sourit vaillamment.

— Je voulais vous dire, maître, c'est... c'est beaucoup trop. Je ne mérite pas...

Les yeux étincelants, il l'interrompit.

— Je vous prie de répondre à la question que je vous pose.

Il n'y avait aucun moyen de se dérober.

— Mlle de Marges m'a remis cette... somme de votre part... maître.

Philippe eut un geste violent.

— Je m'en doutais !

Il se détourna un instant, sans doute pour laisser à son irritation le temps de se calmer, et dit, enfin, d'une voix qu'il essaya de rendre naturelle :

— Mlle de Marges occupe, dans ma maison, une place importante. C'est elle qui, peu à peu, et malgré son infirmité, en a pris les rênes. Elles décide de bien des choses, et encourt, sans hésitation, certaines responsabilités que ma mère lui abandonne volontiers. Notre existence est, en partie, organisée par ses soins. Il est probable qu'en réglant ce matin, avec elle, quelques détails matériels, j'aurai incidemment parlé de la destinataire de cette enveloppe... qu'elle aura cru bon de vous remettre.

Forestier fit une pause. Son irritation n'était pas calmée, et on devinait qu'il la dominait difficilement. Il poursuivit :

— Cependant, en prenant avec vous cette liberté que je désapprouve, Mlle de Marges a largement dépassé ses attributions. Je ne manquerai pas de le lui faire remarquer.

Il se tut, le visage assombri, les sourcils contractés. Spontanément, Karen posa une main sur le bras du jeune homme.

— N'en faites rien, maître, je vous en prie. Mlle de Marges est infirme. Cela suffit pour que toute observation capable de lui apporter un surcroît de peine lui soit évitée.

Il ne répondit pas tout de suite, regardant la main posée sur la manche de sa veste, et, durant quelques secondes, son visage se détendit. Mais il leva bientôt les yeux semblant prendre une résolution :

— Il faut tout de même que vous sachiez quel rôle joue Mlle de Marges dans cette maison, et par quel concours de circonstances elle a été appelée à y vivre. Nul lien de famille ne nous unit, mais...

En hâte, Karen l'interrompit. Elle n'eût pu supporter la douloureuse confession du docteur.

— Je sais, maître.

Philippe demeura un instant immobile de surprise, puis il détourna la tête.

— Ah ! murmura-t-il seulement.

Il ne posa aucune question sur la façon dont Karen avait appris l'histoire tragique. Un apaisement lui venait qu'elle la connût, et, momentanément, il n'allait pas au-delà.

Il poursuivit :

— Vous m'avez dit, tantôt, que... vous étiez informée de ce qui s'était passé ici il y a trois ans. Vous savez donc qu'à cette époque Elvire vivait au mas avec une jeune soeur qu'elle adorait. N'est-il pas naturel que son souvenir la hante, et qu'elle souffre, en vous voyant, vous, jeune, vigoureuse, vivante, aller et venir dans cette maison, l'ensoleiller de votre présence, la remplir de votre âme douce et joyeuse, la transformer, l'exalter, la ressusciter !...

Brusquement, Forestier se tut. Sa voix, dans les derniers mots, s'était tellement altérée que Karen tressaillit. Il ne le remarqua pas. Il avait soudain fermé les yeux, comme pour mieux concentrer en lui la force qui le fuyait, et demeura un moment ainsi, immobile, les poings serrés.

— J'ai donc à me faire pardonner d'être jeune, et même, simplement, d'exister ? murmura l'étudiante avec une sorte d'ironie triste.

Forestier se redressa :

— Cent fois non, mon pauvre petit ! Votre jeunesse c'est... c'est tellement merveilleux !

« Tellement déchirant, aussi, acheva-t-il à voix plus basse.

L'homme aux tempes blanchies se détourna un instant vers les vitres de la baie, comme s'il y avait contemplé une image.

— Je crois, dit Karen... l'hostilité dont nous parlions vient surtout de ce que, vivant au mas, j'ai pris désormais la place...

Brusquement Philippe releva la tête :

— La place ? répéta-t-il d'un air égaré. Quelle place ?... Il n'y a pas ici de place à prendre !

— ... La place que Mlle de Marges occupait près de vous, au temps où elle vous aidait dans les travaux de laboratoire.

Le docteur étreignit son front dans ses mains.

— Excusez-moi, murmura-t-il avec un pâle sourire. Où étais-je donc ? En effet, Elvire doit souffrir de cela. Mais vous n'êtes aucunement responsable, et vous n'avez rien usurpé. Elle me fut, durant tout un été, fort utile. Ses titres d'ingénieur chimiste la rendaient apte à de nombreux travaux que nous avons poursuivis jusque... jusqu'à l'accident. Désormais, son infirmité l'éloigne du laboratoire.

« Puisque nous parlons de l'infirmité d'Elvire, poursuivit-il en changeant de ton, et comme s'il saisissait avec empressement l'occasion de faire dévier l'entretien, je dois vous annoncer la prochaine arrivée de votre compatriote, le professeur Kisberg. De passage en France, Kisberg nous donnera quelques jours. C'est plus qu'il n'en faut pour établir un diagnostic, et décider si l'atrophie du membre est définitive — ce dont je suis à peu près certain — ou si une intervention risque de l'améliorer.

Forestier paraissait avoir repris son assurance. Il fit quelques pas, jeta les yeux sur les notes transcrites au début de la matinée par Karen, et enfin, se redressant :

— Je changerai de tenue après le déjeuner, dit-il, et vous rejoindrai ici. Nous avons à travailler. Il est maintenant trop tard pour commencer. Et tenez, voici Marthoun qui nous appelle.

Le courrier du soir lui apporta une lettre de Copenhague. Mme Rochel écrivait peu, et, d'ordinaire, d'une manière assez futile. Quelque chose de son émotion dut se trahir, car Forestier, tout en introduisant la lame dans le microscope, interrogea :

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, Karen ?

Elle releva la tête. Il n'avait jeté de son côté qu'un bref regard, mais cela suffisait aux yeux perçants pour découvrir le nuage. Une fois de plus, la jeune fille maudit cette sincérité particulière à son visage, et dont le docteur lui avait souvent parlé. Elle secoua la tête.

— Non, maître, rien de fâcheux. Simplement ma mère me regrette et... me réclame.

Et, extériorisant une pensée inattendue, qui venait de se former à la seconde même où elle l'exprimait par des mots, elle ajouta :

— Je crois que je ne pourrai éviter d'aller finir mes vacances auprès d'elle.

Forestier ne répondit pas. Il s'absorbait, en cet instant, dans le réglage minutieux du microscope, et rien ne prouva à Karen qu'il eût entendu.

Lorsque la jeune fille, la nuit venue, se retrouva dans sa chambre, elle ne

[*Lire la suite page* 45]

Les mamans habiles — pour aider les bébés à résister aux rhumes*

...leur donnent des Viandes Swift's pour Bébés tous les jours!

* Des essais alimentaires faits par des médecins indiquèrent que les bébés qui avaient mangé des Viandes Swift's pour Bébés tous les jours présentaient une plus grande résistance aux rhumes, aux germes et à l'infection ! Pas surprenant ! Les Viandes Swift's pour Bébés sont l'un des meilleurs aliments "*protecteurs*" qu'un bébé puisse manger. C'est parce qu'elles fournissent tant de *protéines complètes* — dont le bébé a besoin pour ses propres anticorps ou éléments antimicrobiens. Les médecins disent que les bébés ont besoin des protéines et du fer que fournissent les Viandes Swift's tous les jours. Achetez des Viandes Swift's pour Bébés ou pour Enfants aujourd'hui ! Vous pouvez en servir une grande variété, à environ moitié prix des aliments préparés à la maison !

Toutes les déclarations concernant l'alimentation qui sont contenues dans cette annonce ont l'approbation du Comité des Aliments et de la Nutrition de l'Association Médicale Américaine

Seules les Viandes **SWIFT** *pour Bébés sont tout viande!*

La musique symptôme de la civilisation

par Honoré Parent, C.I.

Directeur du Trust Général du Canada, vice-président de la Société des Concerts Symphoniques de Montréal

JE ME PROPOSE SIMPLEMENT, dans les quelques instants qui vont suivre, de rappeler le rôle de la Musique dans la nation et la place qu'elle doit occuper dans l'ensemble de nos préoccupations.

Montréal est la métropole du pays. Nous nous plaisons à proclamer qu'elle est numériquement la deuxième ville française du monde. L'étranger y séjournerait avec plaisir, grâce à sa physionomie particulière, à un certain charme comme épandu dans l'air, flottant, qui serait le fruit d'une civilisation plus raffinée, à cause de son atmosphère française, quoi.

Que faut-il penser de tout cela ?

Disons d'abord que « l'homme ne vit pas seulement de pain... » Ce qui fait la grandeur d'un pays, ce qui donne de l'éclat à une Cité, ce ne sont pas tant le nombre de leurs habitants et la richesse de leurs entreprises, que leur rayonnement intellectuel. Athènes, Rome, après des siècles, éclairent encore le monde de la sorte de lueur que leurs penseurs et leurs artistes ont fait planer au-dessus d'elles.

Montréal, métropole du pays, a deux universités ; un musée des Beaux-Arts ; deux ou trois bibliothèques de quelque importance ; un Jardin botanique ; un grand théâtre, un peu ancien, dont la scène exiguë accommode mal les représentations d'opéra, de ballet, les orchestres de concert, et dont les dimensions sont la plupart du temps trop vastes pour le théâtre proprement dit. Nous avons encore, trois ou quatre salles où l'on fait d'excellente musique de chambre et du très bon théâtre et la salle du Plateau. Voilà qui est bien. Voilà même qui est presque tout, si on envisage ce qui peut intéresser les nombreux étrangers que leurs fonctions retiennent parmi nous et les visiteurs intelligents et soucieux de belles choses qui franchissent nos murs.

Est-ce assez ? Non certes si nous voulons justifier nos prétentions. Sans parler de la salle des congrès qui nous manque, de nos grands hôtels trop peu nombreux, que penser de nos monuments ? Que dire de notre architecture ?

Mais il y a un domaine où nous excellons : c'est celui de la Musique. Nous avons un conservatoire provincial de Musique. Nos deux universités ont chacune leur école de musique. Nous avons de bons musiciens, des orchestres de toutes sortes, des concerts de qualité. D'admirables initiatives ont pris naissance au milieu de nous, sans efforts presque, et avec des succès réitérés. Voyez-vous, nos gens ont un sens musical incontestable. Aussi, y a-t-il toujours des auditoires nombreux et avertis, à tous nos concerts. De ce côté, les talents foisonnent, des talents qui ne demandent qu'à s'abreuver aux sources vives de nos manifestations musicales, à y parfaire leur éducation. Pour eux comme pour d'innombrables amateurs de tous les âges et de toutes les conditions, la musique est un élément essentiel de vie...

Mais, nous n'avons même pas de salle de concert. En dépit de cela, cependant, les soirées de la Société des Concerts Symphoniques font salle comble et, grâce à la Radio, donnent au loin l'illusion que Montréal est vraiment un centre achevé de culture.

Nos entreprises musicales font honneur à notre collectivité. Malgré l'absence de locaux convenables, elles réussissent et sont un sujet d'orgueil pour les fervents de la Musique, le premier de tous les arts.

Est-il nécessaire de démontrer l'importance de la Musique ? — Posons-nous simplement la question suivante : Peut-on concevoir une humanité, un monde, où il n'y aurait pas de musique ? Le silence, presque sinistre qui s'ensuivrait, silence que nous ne pouvons même pas imaginer, n'a jamais existé, en aucun temps et nulle part. Il y a eu des peuples sans littérature, sans peinture, sans sculpture, il n'y en a jamais eu sans musique. Cette absence de mélodie n'existe même pas dans l'individu si peu évolué, ou si heureux et surtout si malheureux qu'il soit. Tout être humain sent monter en lui un chant quelconque qui illumine en quelque sorte sa joie, ou qui berce sa douleur. Les compositeurs n'ont exprimé rien d'autre dans leurs oeuvres et c'est pour cela que leurs accents éveillent des résonances en nous. N'avez-vous jamais, par exemple, en écoutant une musique qui vous remuait profondément, désiré l'écouter auprès d'un être aimé, ou encore regretté votre impuissance à ne pouvoir chanter ou faire parler un violon ou un piano, selon votre coeur ? Ne vous a-t-il jamais semblé que ce serait l'argument, que dis-je, le témoignage irrésistible du buisson ardent que vous portiez en vous ? C'est de là que provient l'expression musicale ; c'est de là qu'elle jaillit. Elle est ce qu'on a vainement cherché ailleurs : la poésie pure. Elle va, pourrait-on dire, d'une âme à une âme, sans intermédiaire, avec une force que rien n'entrave.

On entend des gens dire : « Moi je n'aime pas la musique », ou « la musique ne me dit rien ». — Et pourtant souvent ces personnes chantent ou elles aiment entendre chanter ou jouer certains airs. C'est-à-dire, qu'elles aiment une certaine musique, banale peut-être, mais elles ne sont pas insensibles à la musique, qui peut aller du chant des oiseaux, du murmure du ruisseau au frémissement de la forêt. — La mauvaise musique est tout de même de la musique, comme la mauvaise littérature et la poésie médiocre sont tout de même de la littérature et de la poésie. C'est là question d'éducation, de degré et de nuance.

Il faut donc de la musique, il faut des salles de concert, comme il faut des arts plastiques, des musées d'arts, des livres et des bibliothèques. Car, comme le disait à peu près, Lacordaire, je crois : « Qu'y a-t-il de plus noble que la pensée et l'art de l'homme, après la pensée et l'art de Dieu ».

Mais tous malheureusement ne s'intéressent pas aux Beaux-Arts, parce que tous, hélas ! n'en comprennent pas l'importance. Il y en a, en effet, qui ne saisissent pas qu'il faut donner à l'esprit sa pâture, comme au corps, et qu'un peuple qui en serait privé serait comme un troupeau sans âme.

Je sais bien que Goethe n'a pas compris Beethoven ; que Victor Hugo était insensible à l'harmonie des sons ; que Gautier était d'avis que la musique était un bruit plus cher que les autres. A sa femme qui lui disait : « Je vous aurais voulu à ce concert... », Lamartine, voué corps et âme à la politique, répondait : « J'aime mieux la commission des chemins de fer ».

— Ces grands poètes étaient pris ailleurs tout simplement et leurs préoccupations du moment ou la mélodie de leurs propres oeuvres les enveloppait et les empêchait de s'arrêter à d'autres harmonies. Ils ne manquaient pas de ce que Paul Bourget appelle le sixième sens, mais ce dernier vibrait déjà chez eux au souffle d'une inspiration venue d'ailleurs.

Ces choses paraîtront banales à plusieurs ; moi-même je ne suis pas sûr qu'elles soient originales. Mais il faut bien de temps en temps les rappeler.

Diverses catégories de gens s'intéressent à la musique comme aux arts en général.

Je vois en premier lieu les snobs. Certains sont odieux, comme, par exemple les membres du Jockey Club qui firent un chahut à la première de Tannhauser à Paris. Que ce fût par nationalisme ou incompréhension, ils n'en sont pas plus intéressants.

Le snob affiche son goût pour les arts comme on porte une fleur à la boutonnière, fleur dont il ne sent pas le parfum. Mais l'intérêt qu'il porte aux belles choses est tout de même un hommage à l'art. Il est souvent un artiste qui s'ignore. Il joue un rôle très utile puisqu'il contribue par sa présence, son zèle et de ses deniers à la propagation de la foi artistique.

Que dire du pédant, du prétentieux et de l'être sans goût qui émettent sur tout un avis qu'on ne sollicite pas ou les opinions les plus erronées. Ces êtres paradoxaux ne sont pas toujours désagréables. Ils me font penser à ces pianos faux sur lesquels de bons musiciens ne détestent pas jouer parfois.

A ceux qui précèdent vient s'ajouter l'expert, le technicien qui n'apprécie que la structure de l'oeuvre ou le métier, quand ce n'est pas simplement la virtuosité de l'interprète. Dans l'art, il ne voit que l'ossature ou le savoir-faire, sans être atteint par la sorte d'irradiation poétique. Plaisir purement intellectuel où l'émotion n'a pas sa place.

C'est un groupe intéressant auquel il manque de sentir la quatrième dimension des choses, la sensibilité vivante de l'artiste, son message divin, son âme quoi ! L'art n'existe pas certes uniquement pour lui, pas plus que le tableau est fait uniquement pour les professeurs de dessin ; la littérature pour le grammairien ou la cathédrale pour le maçon. La lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie.

La beauté certes jaillit de la perfection de la forme, mais celle-ci recèle quelque chose d'émouvant qui doit être capté et qui « touche les coeurs lorsque moins on y pense », comme Dieu, dans ce magnifique vers de Polyeucte qui émouvait particulièrement Pascal.

Un autre groupement comprend les personnes dont l'esprit et le coeur vibrent à l'unisson, c'est-à-dire celles qui savent en même temps évaluer la technique de l'oeuvre ou de son interprétation et la poésie qui s'en dégage. C'est la classe privilégiée, idéale.

Il y a enfin ceux que j'allais appeler les humbles, ceux qui, comme le Publicain de l'Evangile, se tiennent à la porte du temple de l'art et osent à peine pénétrer dans cette enceinte où l'orgueilleux et froid technicien occupe beaucoup trop d'espace. Ce sont ceux qui plus ou moins ignorants des règles du métier ou de la technique de l'interprétation jouissent de l'oeuvre de toutes les fibres de leur âme et se laissent aller au fil de leurs émotions.

Classe éminemment sympathique, parce qu'elle représente la masse. Elle est formée des pauvres de l'art. C'est pour elle que la Bible, l'Iliade, l'Odyssée ont été écrites. Car au début, l'art était simple et facile d'accès.

Ce sont « les amoureux fervents » de la musique que l'on peut opposer aux « savants austères » dont parle le poète.

Parmi eux se trouvent les enfants et les adolescents dont l'âme s'ouvre ingénument à tout ce qui est beau et grand. Pour ces derniers, la Société des Concerts Symphoniques donne des concerts ou vend des fauteuils à prix réduits, ce qui lui occasionne annuellement un déficit d'environ $18,000...

De tous les arts, la musique est donc le plus répandu, parce qu'il est le plus naturel, le plus simple, le plus humain. Il touche à la fois, l'esthète, le dilettante et l'illettré ; il atteint tous les âges ; il est nécessaire au riche comme au pauvre. Ajoutons qu'il est le gagne-pain non seulement de l'artiste et du virtuose, mais aussi des nombreux musiciens qui en sont les dispensateurs.

De tous les arts également, c'est celui qui compte chez nous le plus d'adhérents et dans lequel nous excellons ; témoignage éclatant de ce fonds culturel qui est notre trésor le plus précieux.

Montréal, métropole économique du pays, certes c'est très bien. Mais Montréal ne sera vraiment une grande ville que lorsqu'elle dominera dans le domaine intellectuel et artistique. C'est ainsi qu'elle attirera et retiendra chez elle l'étranger digne que l'on s'occupe de lui, et non celui qui vient ici uniquement pour nos night-clubs et autres attractions ou appâts de même nature. C'est à ce prix qu'elle sera vraiment un centre mondial. Elle atteindra alors cette splendeur sans laquelle elle ne peut prétendre au rang des grandes capitales.

H. P.

Le Rendez-vous de la Saint-Michel

[*Suite de la page* 11]

Le délai était écoulé et Michel était là. Il avait apporté un gros bouquet de souvenirs qu'il égrenait lentement dans l'eau trouble. Depuis longtemps hélas ! Christine avait oublié.

•

Elle courait presque sur la route où l'autocar venait de la déposer. Ses yeux inquiets guettaient cette lueur rose qui se formait à l'Ouest au-dessus de l'horizon filtrant entre les lourds nuages. Si tard déjà ! Jamais elle n'aurait dû se lancer dans ce voyage stupide. Pourquoi ne s'en était-elle point tenue à cette résolution qui l'avait empêchée de prendre le train du matin ?

Pas une silhouette sur les routes ; pas un laboureur dans les champs. Au croisement de Coutrailles, la jeune fille s'arrêta un instant pour regarder, loin sur sa droite, les hautes futaies de la Maresquière. Sa grand-mère l'y recevait jadis au temps des vacances. Elle l'y tolérait plutôt entre ses quatre Loulous blancs et ses collections de porcelaines chinoises. A condition de ne point faire de bruit, de ne rien casser, de ne point troubler les habitudes de Mlle Louise, l'irascible et indispensable femme de chambre, Christine avait alors tout loisir d'aller et venir à sa guise. Pauvre grand-mère ! Elle était morte dans son insouciance juste avant la catastrophe. Les précieuses collections avaient pris le chemin de l'Hôtel des Ventes et la Maresquière avait été cédée à un marchand de biens.

Inutile d'aller jusque là-bas. C'eût été perdre du temps et la rivière était encore à cinq cents mètres.

La pluie reprenait et Christine resserra son imperméable autour d'elle. Elle fit un détour cependant pour passer devant la petite maison des Dussert. De nouveaux occupants ? Non. Les volets étaient fermés ; le jardin, derrière ses haies, avait un air d'abandon qui réconforta la jeune fille. Il lui eût été affreusement pénible d'apercevoir, devant la façade claire, des visages étrangers.

— Pourquoi suis-je venue ? Faut-il être stupide !

Elle s'arrêta, hésitante, presque décidée à retourner sur ses pas, à prendre la route du village et à courir jusqu'à la gare. Le tortillard ne passait qu'à 19 h. 20, mais il y avait le café-mercerie où elle pourrait attendre au chaud... Et quelqu'un débouchait justement du chemin creux, un importun qui la reconnaîtrait peut-être et qu'il fallait absolument fuir.

Elle ne partit point. Elle se recula jusqu'aux pommiers proches, affolée soudain, avec l'espérance dérisoire de n'être point vue du promeneur qui s'en venait. Mais ce fut juste en sa direction qu'il regarda en débouchant sur le plateau et, durant de longues secondes, ils restèrent immobiles, oubliant tout ce qui n'était point leurs deux silhouettes trempées.

Puis, lentement, Michel s'avança à la rencontre de la jeune fille.

D'avance, en venant ici, ils avaient l'un et l'autre préparé leur attitude pour une éventuelle rencontre. Mais celle-là était trop imprévue ; elle se produisait au moment où ils ne l'espéraient plus. La même émotion les rendit longtemps muets, jusqu'à l'effort qui leur permit de retrouver les formules usées, les mots qui recouvrent tout ce qui ne peut se dire.

Michel eut sa voix d'autrefois, comme lorsqu'après un long hiver ils se retrouvaient au début des vacances :

— Vous êtes venue, Christine ! Jamais je n'aurais cru que vous vous souviendriez !

— Votre mémoire est aussi bonne que la mienne... Et remarquez que je n'ai pas perdu mes mauvaises habitudes : je vous ai fait attendre.

— Vous arrivez de Paris ?

— Oui, par le car... J'ai trouvé le moyen de manquer le train du matin... Etes-vous en France depuis longtemps, Michel !

— Depuis une semaine à peine.

Il ajouta très vite, pour excuser le long regard indiscret dont il l'enveloppait :

« Vous avez à peine changé. J'ai la merveilleuse impression d'être reporté à trois années en arrière.

Elle le plaisanta sur son teint bronzé, sur son aspect d'Américain du Sud et, comme une charrette approchait ils se mirent à marcher. Lentement, prenant mille précautions pour ne point aborder un sujet qui fût étranger à leur passé commun, ils renouaient leurs vieux liens d'amitié.

— Oui, ma grand-mère est morte et la Maresquière a été vendue. Vous, Michel, avez-vous encore votre vieille maison ?

— J'ai eu la bonne idée de la garder bien que le notaire m'ait écrit là-bas pour me faire une offre... Elle ne tient plus beaucoup, vous savez. Tout est humide et fermé, plein de poussière et de souvenirs.

— Elle a tant de charme. Je l'ai regardée en passant tout à l'heure.

— Voulez-vous que nous y allions ? dit-il timidement. Mon hospitalité ne sera pas bien fameuse, mais le temps a l'air de se gâter tout à fait.

Un peu plus vite, pris, cette fois, par l'ondée, ils se dirigèrent vers la barrière décolorée. Michel continuait de parler, autant pour lutter contre la gêne toujours menaçante, que pour avoir prétexte à regarder de côté ce visage mouillé, cette silhouette un peu courbée dans le vent, si délicieusement proche de la sienne.

— Figurez-vous que quelqu'un m'a parlé de vous là-bas... Oh ! c'est vieux déjà ; je n'étais pas arrivé depuis longtemps... Vous ne devinez pas qui ? Filliard, le gros Claude. Il était de passage à Rio ; il vous avait rencontrée un mois avant votre mariage.

— Je me souviens, en effet, dit-elle d'une voix un peu troublée.

Puis ils traversèrent le jardin où tout était fouillis de branches et de feuilles déjà jaunissantes. Michel poussa la porte qui donnait directement dans la salle commune.

— Entrez dans mon palace... ne faites pas attention au désordre et à la poussière.

Ce fut lorsqu'elle eut retiré son manteau de pluie et qu'il put la contempler à l'aise, réalisée dans toutes les promesses de son adolescence un peu grêle, qu'il mesura son bonheur présent et qu'il commença vraiment à souffrir.

Comment lutter contre cette rage jalouse qui, par instants, confinait au désespoir ! Car cette scène, cette intimité merveilleuse, il les avait tant de fois rêvées. Tant de fois il avait évoqué ce qu'aurait pu être le retour à la vieille maison en compagnie de celle qu'il aimait !... Oui, une fin d'après-midi automnale, comme celle-là. Christine franchissant le seuil appuyée sur son bras, s'approchant de la haute cheminée éclairée de flammes, s'asseyant dans le fauteuil, et lui, venant à elle, l'entourant de ses bras... Tout était en place, le décor et les acteurs. Seulement, dans le rêve, Christine était sa femme...

— Il fait un froid de loup, dit-il d'un ton rauque. Approchez-vous. J'ai du bois sec. Je vais allumer du feu.

Elle s'assit sans mot dire et quand les flammes jetèrent leur reflet rouge à l'entour de l'âtre, Michel se redressa et regarda le beau visage pensif, se demandant pourquoi la jeune femme était revenue. Nostalgie des vieux souvenirs ? Désillusion à consoler ?... Mais non. Christine était trop fière ! Plus simplement, ne venait-elle point s'assurer que l'ami d'autrefois ne l'avait point oubliée, qu'il l'aimait encore ?

Et l'insupportable pensée cheminait en lui : « A son bonheur de femme comblée par la vie, ne manque-t-il point encore un spectacle de choix : celui du soupirant abandonné et qui, désespérément s'accroche au vieil amour ? Quoi de plus flatteur que de laisser derrière soi un coeur brisé ! Alors, de temps à autre, on revient s'assurer que le dommage n'est point réparé, que le blessé gît toujours dans son coin, inguérissable. »

Ses yeux eurent une lueur méchante.

— Au fait, Christine, dit-il très vite, je ne vous ai pas annoncé que, moi aussi, j'étais marié.

Il la vit pâlir et fut heureux d'avoir porté ce coup.

— Je ne le savais pas, en effet, répondit-elle lentement... Vous avez épousé une jeune fille de là-bas ?

— Oui, mais sa famille est d'origine Française... Je l'ai connue un peu après mon arrivée à Rio.

— Je vous félicite de tout mon coeur, Michel, fit-elle avec une gentillesse qui emplit le jeune homme de honte. Votre femme est venue en France avec vous ?

— Non... Mon séjour doit être si bref! Et puis, elle est un peu souffrante. Elle attend un bébé, ajouta-t-il en rougissant.

— Moi j'ai déjà deux enfants, dit Christiane. Garçon et fille.

— Alors c'est à moi de vous féliciter... Vous vous êtes fixée dans l'Est comme vous en aviez l'intention ?

Elle inclina la tête.

— Oui... Mon mari a son usine là-bas.

Il eût été poli de s'informer de ce mari, de son travail, de la vie que menait la jeune femme, mais Michel n'en eut pas le courage. D'un coup de pied, il repoussa un tison qui tombait.

— On n'y voit presque plus, fit-il. Je vais allumer des bougies, parce que, naturellement, l'électricité est coupée... Très Grand Siècle, vous voyez !.. Je n'ai ni thé ni gâteaux secs à vous offrir, mais j'ai retrouvé une bouteille de rhum. Vous accepterez bien un grog.

Elle protesta, mais il ne l'écoutait plus. Pour entretenir le feu, il allait chercher du bois au bûcher.

— Vous devriez en profiter pour m'inscrire votre adresse, recommanda-t-il. Il doit y avoir un crayon sur le petit bureau.

— J'ai mon stylo.

Il sortit et, quand il revint, de longues minutes plus tard, elle était occupée à écrire.

— Vous m'excuserez, j'ai pris aussi une feuille de papier. Je mets un petit mot à une de mes amies pour lui annoncer mon passage à Paris.

— Naturellement. Faites votre correspondance, répondit-il avec une gaîté

APPARENCE ET JEU souples

TRINGLES TRANSVERSALES (À COULISSE) Kirsch

Peu coûteuses, mais tellement *satisfaisantes !* Des tringles à coulisse qui présentent ces avantages particuliers à KIRSCH : installation facile . . . fonctionnement souple et simple . . . débordement généreux protégeant contre les regards indiscrets . . . et le célèbre fini émail-cuit KIRSCH, assurant des années de service. Exigez KIRSCH !

85 SUGGESTIONS POUR VOS FENÊTRES

Contre remise de 25¢ vous recevrez la brochure "Smart Window Styling" qui vous aidera à embellir chaque fenêtre . . . dans chaque pièce.

FABRIQUÉES EN 4 DIMENSIONS EXTENSIBLES

pour fenêtres de 28" à 150" de largeur
Egalement disponibles taillées sur mesure, pour fini de grand luxe

Guaranteed by Good Housekeeping

Choisissez le nom que vous connaissez !
Kirsch

Fabrique également les STORES VÉNITIENS "SUN-AIRE" à lames en forme de "S"

Ecrivez à: Dépt MF-74
KIRSCH MANUFACTURING CO. OF CANADA LTD.
Woodstock, Ont.

LA COQUETTERIE DE LA BRODERIE ANGLAISE

No 3630 — Un ruché de broderie anglaise orne l'empiècement en V. de cette jolie robe pour fillettes. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 7 : 2¼ v. en 35″, 1¾ v. en 39″. Broderie : 2⅛ v. en 5″ de large. Prix 35¢

No 3645 — Cette robe pour fillettes a toute l'apparence d'un deux-pièces avec son corsage de broderie. Grandeurs 7 à 14. Métrage requis pour taille 8 : Corsage : ⅞ v. en 35″, ¾ v. en 39″. Bas du corsage, jupe et ceinturon : 1⅞ v. en 35″, 1¾ v. en 39″. Prix 35¢

No 3627 — Tablier uni et broderie ont vraiment un air de fête. Grandeurs 1 à 6. Métrage requis pour taille 1 : 1⅝ v. en 35″, 1½ v. en 39″, 1⅜ v. en 44″. Prix 35¢.

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le mon'ant requis, à l'adres.e suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison avenue, New York City, U.S.A.

un peu forcée... Il doit même y avoir des enveloppes dans le tiroir, mais je ne garantis pas qu'elles puissent coller encore.

Elle était toujours devant le bureau, laissant sa plume courir sur le papier. Lui tendait aux flammes une petite casserole dont le manche lui brûlait les doigts. Plus un mot. Plus que le minuscule grincement de la plume et le lent craquement des braises qui charbonnaient. Tous deux ensemble ! Tous deux suivant dans le silence le fil de leurs propres pensées ! Cela aussi, Michel l'avait rêvé. Ce qu'il n'avait peut-être jamais espéré, c'était ce bonheur triste qui le poignait à présent, qui avait remplacé sa jalousie et sa colère de tout à l'heure. Qu'avait-il besoin de savoir pourquoi Christine était revenue ? Elle était là. Elle lui faisait la suprême charité de ces instants éphémères.

— Le grog est chaud, Christine.

— Et ma lettre est finie... Je suis honteuse de vous avoir laissé travailler.

Peut-être les minutes qui s'écoulèrent ensuite furent-elles les plus douces — les plus mélancoliques aussi — de celles qui suivirent leur rencontre. Derrière les carreaux, la campagne s'était tout à fait obscurcie, et, ici, il n'y avait que ce cercle de lumière qui isolait les jeunes gens réfugiés dans leurs souvenirs.

— Vous souvenez-vous de l'excursion à Mortagne, de la pêche aux goujons ?

— Vous souvenez-vous de nos batailles à coups de boulettes de terre ?

— Je tapais comme une brute. Il m'est arrivé de vous faire très mal.

— Je me souviens, dit Christine très doucement.

Michel s'était mis debout. Il fut sur le point de se pencher vers la silhouette aimée, de saisir à nouveau ces poignets qu'il avait jadis meurtris. Ce qu'il avait cru mort ne pouvait-il revivre ?

Ses mains retombèrent, sa tête se baissa tandis que la tentation vaincue s'éloignait comme les brusques rafales qui, vainement, venaient battre le toit. La jeune femme avait choisi un autre destin. L'exquise pureté de leur amour d'adolescents ne serait point ternie par un geste ou par un mot inconsidéré !

Peut-être avait-elle ressenti le même trouble que lui car, à cet instant, elle regarda sa montre.

— Sept heures moins vingt. J'ai à peine quarante minutes pour regagner la gare.

— Vous voulez prendre le train ? fit-il, presque égaré.

— Il le faut bien puisqu'il n'y a plus de car.

— Prenez le suivant.. Nous nous sommes à peine vus.

— Il n'y a pas de suivant. C'est le dernier train de la journée.

— Je vous trouverai une voiture dans le pays pour vous conduire jusqu'à l'express... Vous n'allez pas prendre ce tortillard qui dessert au moins douze stations d'ici Angers ! Si ma voiture n'était pas en réparation...

Mais Christine était debout et disait avec fermeté :

— Je ne veux pas m'exposer à manquer l'express... Mon mari m'attend à Paris.

— Je n'ai jamais su vous retenir, répondit-il avec une profonde amertume.

Dernière randonnée qu'ils fissent ensemble ! Dans la pluie et le vent, ils traversèrent le village où, déjà, portes et volets étaient fermés. Seule la vitrine de Tourneur était éclairée et ils regardèrent au passage l'étroite boutique où, jadis, ils achetaient des cartes postales et des bouchées à la crème.

A la gare, ils durent attendre quelques minutes dans la salle glacée, sous l'oeil d'un employé qui les observait par-dessus le guichet aux bagages. Tout était fini et ils n'avaient plus rien à se dire. Ou alors, d'affreuses formules de politesse :

— Vous ne comptez pas rester longtemps en France, m'avez-vous dit ?

— Non. Je repartirai le plus tôt possible.

— Je ne vous ai même pas demandé de détails sur votre vie là-bas... Vous êtes dans les affaires ?

— Exportation de café... J'en expédie dans toutes les parties du monde.

Puis Christine dit doucement, lorsque déjà, crachant la vapeur, le tortillard débouchait à l'entrée du quai noir :

— Adieu, Michel... Je souhaite que cette naissance se passe bien, que votre femme vous donne un beau petit bébé.

Il tint une dernière fois la main brune dans la sienne et, rapidement, il se pencha pour la baiser.

•

Michel ne rentra pas directement. Il fit un crochet par le lavoir, puis par le chemin de la Maresquière. Il se trouva quarante minutes plus tard devant sa barrière sans même savoir comment il était venu.

Dans la salle, les bougies n'avaient pas été soufflées. Deux s'étaient éteintes d'elles-mêmes, consumées jusqu'au bout, leur dernière flamme étouffée dans le creux du flambeau. La lueur de la dernière vacilla au courant d'air venu de la porte.

Tasses vides sur la petite table près du feu. Fauteuil vide que le jeune homme repoussa d'un genou rageur. Puis son regard alla jusqu'au bureau et s'arrêta sur la tache claire d'une enveloppe abandonnée sur le buvard. Christine avait donc oublié la lettre écrite à son amie !

Il la tint dans ses mains ; il fixa la longue écriture... Et ses traits se creusèrent, ses yeux eurent leur expression un peu hagarde : il n'y avait point d'adresse sur le mince rectangle, rien qu'une suscription hâtivement tracée : « *Pour Michel* ».

Ses doigts tremblaient en sortant de sa gaine la feuille de papier.

« *Je vous ai menti, Michel — avait écrit Christine. Je n'ai pas d'enfants, je ne suis pas mariée. Si vous étiez resté en France, vous auriez su que mes fiançailles avaient été rompues au dernier moment pour un motif sordide : la faillite des deux sociétés créées par mon père. Je ne m'arrête pas sur les détails, n'est-ce pas, et vous devinez combien ils ont été durs à mon amour-propre. Tout cela est si loin d'ailleurs et me semble si dérisoire avec le recul du temps.*

« *Ce qui a été infiniment plus grave, c'est que mon père ne s'est point remis de ce coup trop brutal (il croyait, le pauvre, avoir fait mon malheur !) Une vieille lésion au coeur s'est réveillée et l'a emporté en moins d'un an.*

« *Alors voilà : je ne suis point Mme Fromental — de la Sté Fromental, Dubois et Cie. Je n'emploie point mes loisirs à éblouir de mon élégance les dames d'une quelconque sous-préfecture de l'Est, à commander mes bonnes, à promener mes enfants dans des landaux de grand luxe. Je suis une simple employée ; je m'engouffre chaque matin dans le métro pour gagner les bureaux de ma Cie d'Assurances... Heureuse ? Oui. Plus certainement que si j'avais suivi le destin si stupidement choisi. Et j'ai de beaux souvenirs pour meubler ma solitude. Ce sont eux que je suis venue retrouver au-*

jourd'hui, sans penser que j'aurais la joie de constater que vous y étiez resté fidèle.

« Adieu Michel. Merci des trop brefs instants que vous m'accordez dans votre petite maison que j'ai toujours aimée. Merci de n'avoir pas dit les mots que je craignais et qui eussent gâché les douces évocations du passé. N'essayez surtout pas de me retrouver à l'adresse que je vous ai donnée et qui est fausse. Pensez seulement quelquefois, pendant les instants perdus de votre vie heureuse, à celle qui reste votre vieille camarade de jeux.

Christine. »

•

Cette impression atroce de courir après le bonheur qui s'enfuit et qu'il ne peut rejoindre, Michel la retrouvera quelquefois dans ses cauchemars. Il se reverra traversant le village comme un fou, atteignant la grand-route et levant vainement le bras pour arrêter un véhicule qui force l'allure et n'est bientôt plus qu'un feu rouge perdu dans le brouillard.

Une auto... Deux autos... Trois. Et le regard désespéré du jeune homme monte vers le ciel sans étoiles. N'y a-t-il plus d'espérance sur la terre, plus de Providence au-delà ?

Lorsqu'il bondit dans la lueur de nouveaux phares surgis du néant, lorsqu'à son geste la voiture s'arrêta, il crierait presque tant est grande son exaltation. A voix hachée, il parlemente avec l'automobiliste penché à la portière :

— Oui, vers Angers... Vous n'allez pas à Angers ? Vous suivez tout de même la route pendant un certain temps ?... Vous passez à...

Michel fait un immense effort de mémoire pour accompagner le petit train dans sa randonnée nocturne. A l'heure actuelle, il a passé Le Plessis... Ensuite, Barneval, Fourquière, Saint-Aubin-Malfosse...

Il nomme cette station et l'homme incline la tête. Oui, il passe là et tourne tout de suite après.

— Si vous pouviez m'y conduire, Monsieur, me déposer à la gare... Il faut que je sois là-bas avant le passage du train.

Le conducteur est flanqué d'un compagnon qui fait remarquer avec amusement :

— Une course de vitesse, alors. Comme dans les films... Vous voulez prendre le train ?

— Non... Rejoindre quelqu'un.

Et il ajoute si gravement que les deux autres ne songent pas un instant à sourire :

« Une femme que j'aime et que je perdrai si je n'arrive pas à temps. »

— Montez !

La portière claque. La voiture, d'un seul coup, s'arrache de son immobilité, dardant en avant d'elle ses rayons d'or où dansent les gouttelettes. Et c'est le cauchemar de nouveau, la lutte entre les aiguilles : celle du compteur de vitesse qui oscille dans la lueur bleutée du tableau de bord et celle de la montre qui progresse inexorablement sur le cadran. Saint-Aubin-Malefosse : trente bons kilomètres. Or, dans une vingtaine de minutes — si les calculs du jeune homme sont bons — le train y passera !

— Si la route était moins glissante... grommela l'homme au volant. Et cet idiot là-bas, qui ne veut pas se ranger.

Ils frôlent un six tonnes qui les asperge de boue. Ils prennent de si court le virage des Grandes Carrières que leurs roues chassent dangereusement et que le différentiel fait entendre une clameur.

— Ça, pour une course !... murmure le compagnon, un peu pâle.

Mais le jeu les amuse. Et puis, dans leur dos, ils ont cette ombre muette et ce regard suppliant.

— Plus que huit kilomètres ! On l'aura.

Mais Michel n'ose y croire jusqu'à ce que la voix s'élève à nouveau :

« Tenez ! Le voilà, le train. Regardez à gauche dans la vallée ! »

Derrière les peupliers, dans la brume des herbages, il distingue alors un petit ver luisant qui se traîne.

A peine les a-t-il remerciés. Mais les autres n'en demandent pas tant. Ils ont chaud au coeur en le voyant bondir vers la gare, escalader les barrières blanches et courir sur le quai. Car déjà il est là, le tortillard qui s'est hâté si inopportunément. Michel atteint le deuxième wagon où, tout à l'heure, il a vu monter Christine.

— Hé là ! crie le chef de gare éberlué.

Et la jeune fille, arrachée à ses pensées, sursaute en voyant surgir devant elle ce grand garçon hors d'haleine.

— Michel ! dit-elle joyeusement.

Puis son visage devient grave, ses yeux se chargent de reproche.

— Vous n'avez donc pas compris le sens de ma lettre, ajoute-t-elle avec douleur.

— J'ai compris que vous m'aviez menti, Christine, et que vous m'aimiez encore.

— Je ne peux plus vous aimer... Je ne dois plus vous aimer.

— Même si j'ai fait comme vous ? Même si je vous ai menti, moi aussi ?

C'est comme autrefois, lorsqu'il lui tenait les poignets. Presque pareille violence, mais c'est celle de son émotion et de sa tendresse. Et il précipite ses explications pour la jeune fille qui n'a pas compris, qui n'ose pas comprendre :

— Je n'ai jamais épousé de jeune fille Brésilienne. Jamais je n'ai pu, jamais je ne pourrai vous oublier ! Pourquoi je vous ai menti ? Pour les mêmes raisons que vous, peut-être... Et je ne suis pas un riche négociant en café, Christine. Brouillé avec mon oncle, je suis revenu en France et je vais m'occuper d'une scierie pour le compte de Gaubert... Vous savez bien, le brave Gaubert dont le père venait acheter du bois à la Maresquière... Ne me regardez plus avec ces yeux de doute, Christine chérie, croyez-moi !

Elle essaie encore de se dégager, mais il ajoute d'une voix rauque :

— Vous ne m'échapperez plus. Vous ne pourrez plus fuir. Un miracle nous a réunis et jamais je n'accepterai de vous perdre.

Alors la tête de la jeune fille s'abat contre sa poitrine. De nouveau, comme au jour merveilleux, il respire le parfum de ses cheveux. Il entend sa voix murmurer :

— Vous ne me perdrez jamais, Michel.

Le chef de gare a jeté un coup d'oeil à travers le carreau et ne juge pas séant d'intervenir. Pourtant, comme le service est le service, il avise tout de même le chef de train :

— Un voyageur sans billet dans le deuxième wagon !

Sifflet. Puis, dans le tortillard qui chante de toute sa vapeur, de tous ses freins, de toutes ses roues, Michel et Christine, enfin réunis, commencent leur grave et magnifique voyage.

FRANÇOIS D'ORGEVAL.

FRANÇOIS MAURIAC

[*Suite de la page 7*]

de savoir si les écrivains devaient s'intéresser à la politique : « Je suis tout à fait étranger à ces choses. Je ne suis pas du tout un animal politique. Ceux qui font de la politique me sont aussi étrangers que la corporation des hommes-sandwiches ou des croque-morts » ? Car, n'est-il pas devenu un de nos meilleurs journalistes politiques, et même le premier de tous, celui qui a le plus d'action sur l'opinion ? Dans les années qui ont précédé la tempête, aux jours affreux de Munich, François Mauriac prit parti pour l'honneur et pour la justice. Il fut alors la voix de la France ; en 1940, il refusa, lui aussi, la défaite. Alors que tant d'autres, et des plus illustres, acceptaient la loi du vainqueur, quand tant de « notables » se comportaient en esclaves, il se tint debout. Je le revois animant de sa ferveur les réunions que nous tenions, dans Paris occupé, dans des maisons à double issue de Vaugirard ou des Gobelins. Paul Eluard était assis à côté du R. P. Meydieu, Aragon auprès d'André Rousseaux et j'avais pour voisin Jean Guehenno, timide comme un enfant et plein de flamme. Frileusement enveloppé dans une couverture écossaise, Mauriac promenait sur nous tous le feu de son magnifique regard et, de sa voix brisée, il nous faisait partager sa foi. Auprès de ce brasier, ah, que nous étions tièdes ! Ces temps sont-ils si loin ? Depuis, sur tous les grands problèmes, François Mauriac a pris parti, sans souci de plaire ou de déplaire, avec cette sincérité fiévreuse qui est la marque de son génie. Ses chroniques du mardi au *Figaro* sont-elles autre chose que les feuillets détachés d'un journal intime ? Il y est présent avec toute sa foi, lié à l'Eglise romaine « comme un lierre embrasse d'antiques murailles », plus près de Pascal que de Bossuet, fidèle à l'esprit, sinon à la doctrine, du sombre et ardent Lamennais, marqué par le *Sillon* pour toujours. Il faut lire la *Pierre d'achoppement*, l'ardente confession où il répond à Gide affirmant que les catholiques n'aiment pas la vérité. Ce petit livre est, à mon avis, capital pour la compréhension de la pensée de Mauriac.

L'homme qui dans le même moment accomplit ces parfaites réussites que sont le *Sagouin* et la *Pierre d'achoppement* n'est pas seulement un très bel artiste et un très grand écrivain, mais, dans toute la force du mot, on peut le saluer comme un maître, même si l'on n'accepte pas tout ce qu'il enseigne.

(Copyright 1951. A.F.P. Paris)

LES PINS DE NOTRE PROVINCE

[*Suite de la page 18*]

Les antiques meubles de Pin blanc ou de Pin rouge fabriqués par nos ancêtres sont de précieuses reliques. Comme ils valent plus par leur authenticité, leur vérité, la signature de l'artisan, que tous ces meubles sans caractères originaux qui garnissent uniformément les foyers canadiens modernes !

Reverra-t-on des forêts de Pin en Laurentie ? C'est peu probable. En dépit d'un reboisement intensif, cela prendrait des centaines d'années à réparer le désastre. Et comme le Pin rouge croît plus rapidement que le Pin blanc et qu'il est moins sujet aux maladies causées par les champignons, on le plante de préférence au Pin blanc. De sorte, que jamais, le Pin blanc, jadis roi des forêts de la Province, ne retrouvera ses domaines perdus.

MARCELLE LEPAGE-THIBAUDEAU.

VOS CHEVEUX
SONT-ILS
AUSSI BEAUX?

Une coiffure impeccable

PRINCESS PAT
RESILLES

conservez les coupons-primes

LE TINTEX ÉCONOMIQUE
É-T-I-R-E Votre Budget

Pour quelques cents vous pouvez rajeunir rideaux, draperies, housses, vêtements.

Votre argent va plus loin lorsque vous laissez TINTEX imprégner vos tissus d'ameublement et vos vêtements de nouveaux coloris . . . d'un nouveau chic. TINTEX est économique, rapide, facile d'emploi et il donne toujours des résultats merveilleux. Garanti pour teindre tous tissus excepté les fibres en verre ou en métal. Grand choix de couleurs dans les pharmacies, magasins à rayons et de variétés.

IL EST FACILE D'EMPLOYER TINTEX DANS VOTRE LESSIVEUSE

Demandez notre dépliant descriptif en écrivant à Tintex, Dép. B, 425 rue River, Verdun, P.Q.

LA TEINTURE LA PLUS EN DEMANDE AU MONDE

LINGERIE DÉLICATE

No 3719 — Jupon-combinaison et culottes garni de dentelle étroite. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : Jupon-combinaison : 2⅛ v. en 35″, 2 v. en 39″, 1⅞ v. en 44″. Culottes : 1 v. en 35″ ou 39″, ⅞ v. en 44″. Prix 35¢

No 3734 — Jolie robe de nuit à encolure et manche-cape festonnée. Grandeurs 12 à 46. Métrage requis pour taille 14 : 4 v. en 35″, 3⅝ v. en 39″, 3 v. en 50″. Prix 35¢

No 3739 — La mode est à la crinoline ; en voici une facile à confectionner. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 11 : 2¼ v. en 35″, 2 v. en 39″. Tulle pour le ruché : 1¼ v. en 72″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le mon'ant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. Ltd., 74 Yorkville avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison avenue, New York City, U.S.A.

JEAN BRUCHESI

[*Suite de la page* 13]

pour ne pas quitter trop vite la France et puis j'irais voir les franco-américains ».

Le visage de Jean Bruchési est radieux, quel précieux bien que de tels amis ! Il nous parle aussi de sa rencontre avec l'auteur du Petit Prince. « Il vint chez moi, s'assit ici même à terre, comme un gosse et nous avons joué aux cartes ensemble. St-Ex était l'homme le plus affable, le plus gai que j'aie jamais rencontré. Quel malheur qu'il soit disparu ainsi ! » Et Pitoëff, si menue, si simple et si grande, comme il est heureux de l'avoir connue, aidée aussi lors de sa tournée en Amérique. La portée de certains gestes prend parfois une valeur inestimable... Précieuse aussi cette photo de Mussolini dédicacée, « A professore Giovani Bruchesi, — 4 mars 1934 — L'Année 12 »

D'un mouvement leste, Jean Bruchési tire à lui un grand placard qu'il nous fait voir et sur lequel est écrit en lettres capitales : « MANIFESTATION FRANCO-CANADIENNE — 16 avril 1948 — THÉÂTRE MUNICIPAL D'ORLÉANS. Exposition « Le fait français du Canada » et « Pensée française au Canada » M. JEAN BRUCHÉSI présenté par Maurice Genevoix. » Journée extraordinaire. Il y fait cinq discours, une conférence. L'Armée, la préfecture, les généraux y étaient présents. « Ils m'en ont cassé du sucre ! » ajoute notre délégué. « Quand je songe à ces fêtes inoubliables, aux souvenirs conservés et rapportés, les liens d'amitié précieuse noués, je suis très heureux. Vous vous imaginez bien que tout ce qu'on faisait pour moi alors, c'était au nom du Canada ; j'ai largement bénéficié de la popularité de celui-ci, croyez-moi. » Nous savons que M. Bruchési prononça des causeries non seulement à Orléans, mais dans une quinzaine de villes françaises, comme conférencier officiel de l'Alliance Française, au cours du même séjour qui l'avait amené en France sur une invitation du Gouvernement français à donner une série de dix conférences publiques à la Sorbonne. Egal honneur de la part de l'Institut d'Etudes Politiques qui le priait de donner un cours de douze leçons sur le Canada contemporain. Ces cours furent inscrits au programme régulier de l'année académique 1947 - 48 et c'était la première fois dans l'histoire de l'Institut qu'une semblable invitation était faite à un professeur étranger. M. Bruchési remporta un grand succès et le prestige de notre pays s'en est trouvé accru. Le portrait qu'il brossa de celui-ci fut si excellent qu'il inspira à M. Etienne Gilson, de l'Académie française, la plus enthousiaste des préfaces à l'égard de « Canada, réalités d'hier et d'aujourd'hui » : « L'auditoire parisien qui l'a si fidèlement suivi à la Sorbonne n'oubliera pas le maître canadien dont la parole ferme, élégante, toujours pleine d'allant, d'humour, et parfois de poésie, l'a tenu sous le charme au printemps 1948. Un Canadien parlait du Canada. Engagé tout entier dans son sujet, animé d'un profond amour pour son pays, il avait le coeur chaud et la tête lucide. Comment des Français ne l'eussent-ils pas écouté ? »

Et Jacques de Lacretelle ajoute dans un discours d'adieu prononcé à une réception donnée par France-Amérique à M. Bruchési : « Et savez-vous ce qui ressort finalement de cet entretien pour un Français ? Un encouragement profond, une espérance intime, qui vous mettent littéralement les larmes aux yeux. Oh ! Jean Bruchési n'est pas de ces flatteurs qui paient un visiteur avec des mots de commande. Mais c'est sa sincérité qui nous rend la foi. Nous nous disons, en l'écoutant, que nous sommes en présence d'une branche vigoureuse, issue de notre vieil arbre et que la même sève coule en nous. Nous nous disons que notre vieux peuple, que l'on prétend usé, dont parfois nous doutons nous-mêmes, est étroitement apparenté à cette jeune nation si vigoureusement riche, où il a fait souche, et qui est appelée aux plus éclatants destins. Tout Français, mon cher Bruchési, garde un souvenir reconnaissant et ému de cette confiance que vous lui rendez, de cette conviction qu'il rapporte d'une conversation avec vous. »

A l'allusion que nous lui faisons à ce sujet, Jean Bruchési sourit et nous répond avec humour : « Je vous assure que pendant ces quatre mois-là, *je me suis fait aller les pattes*, j'ai à mon compte 74 discours, en plus des cours, conférences, entrevues à la radio, etc. Au retour je n'avais plus de voix mais j'avais la conviction d'avoir rendu service aux miens — j'ai voulu faire du bien, ce qui compense pour le mal que j'ai pu faire involontairement ». Nos protestations amènent le sous-secrétaire d'Etat à nous parler de l'ingratitude de sa tâche : « C'est un si lourd fardeau parfois que je deviens naturellement exaspéré — je ne puis malheureusement pas contenter tous ceux qui réclament et je ne suis pas de ceux qui promettent la lune et dont le sourire s'arrête à l'amabilité extérieure, sans plus. Je n'ai jamais voulu mécontenter personne pour le seul souci de faire de la peine — je réponds à toutes les lettres et je reçois tout le monde ». Jean Bruchési défend avec chaleur sa cause. L'on devine en lui une nature sensible qui ressent vivement les attitudes, les événements et qui se révolte devant l'injustice. On le croit snob, froid, indifférent, quand sa débordante activité intellectuelle prouve au contraire une ardeur fébrile à faire partager son érudition, à en faire bénéficier les siens. Et comme son oncle Mgr Paul Bruchési, il voudrait réveiller et faire briller chez tous le potentiel culturel que nous tenons de notre ascendance française.

Le sens intime de toute sa vie se précise quand il se penche sur l'abondante correspondance de son oncle Mgr Paul Bruchési, Archevêque de Montréal de 1897 à 1939. Outre celle de Mgr Bruchési avec Sir Wilfrid Laurier (dont il fit un tirage à part en 1946), Jean Bruchési a en sa possession les nombreuses lettres adressées à sa famille et toutes ces autres signées par les plus grandes personnalités de son temps. Cette correspondance se clôt sur une lettre écrite par le Cardinal Pacelli en réponse à celle que l'Archevêque avait envoyée à Pie XI, le 25 décembre 1938. Missive datée du 7 février 1939, laquelle au moment de son arrivée au Canada avait été précédée par la nouvelle de la mort du pape et l'avènement au trône pontifical du Cardinal Pacelli. Le 20 septembre de cette même année, à l'âge de 83 ans, Mgr Bruchési quittait cette vie pour s'acheminer vers l'autre...

Emu, Jean Bruchési nous cite alors une pensée du vénérable prélat, pensée glanée dans le texte d'une allocution prononcée au mariage de ses parents : « Tous deux mon frère et ma soeur soyez bénis, car si la vie n'est pas tout à fait heureuse parce qu'elle n'est pas le ciel, elle est moins malheureuse parce qu'elle en est la voie ». Monseigneur Bruchési, homme à la pensée intense et sincère, dont la discrète influence et les oeuvres devraient être mieux con-

nues parce que étroitement associées à notre développement culturel. Qui, mieux que Jean Bruchési pourrait faire connaître la pensée de son illustre parent ! Le petit Jean de neuf ans qui écrivait à Pie X sous la dictée de Monseigneur son oncle (à l'occasion du décret favorisant la communion des petits enfants) et qui recevait réponse et bénédiction de la main même du Saint-Père, n'a-t-il pas atteint le degré de culture que son parent souhaitait pour lui et continué de maintenir, par son érudition, l'honneur qui s'attache à ce grand nom ?

Nous n'en pouvons douter quand nous revient à l'esprit la distinction de ses mérites, et qu'en jetant un coup d'oeil sur nos notes nous constatons qu'après ses trois ans d'études en Europe, il est chargé en 1927 d'un cours d'Histoire générale à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal et qu'à partir de ce moment-là c'est le grand élan sur la voie menant aux conquêtes intellectuelles et sociales. Professeur de Sciences politiques à la Faculté des Sciences sociales économiques et politiques de l'Université de Montréal, il enseigne aussi l'Histoire du Canada au Collège Marguerite-Bourgeoys et à l'Externat classique de St-Sulpice. Il appartint à la rédaction du journal *Le Canada* durant trois ans, devint rédacteur en chef de la Revue Moderne et de l'Action Universitaire. Entre-temps il fait plusieurs voyages en Europe au cours desquels il donne des conférences et remplit des missions officielles, notamment aux fêtes du Ve centenaire de Jeanne d'Arc, en 1929, à celles du IVe centenaire du Collège de France, en 1931, et, en 1934 comme secrétaire de la délégation canadienne au Congrès de l'Union Postale Universelle (Le Caire, Egypte).

Aux premiers « Coups d'ailes » (1922) du jeune Jean Bruchési, ont succédé les publications de « Oscar Dunn et son temps », « Jours éteints » et « Mistral, poète de lumière et de vérité » ; puis en 1931 « Aux marches de l'Europe », une étude historique et politique sur les pays de l'Europe centrale et orientale visités en 1929. Et la plume à la main, il se penche sur l'« Epopée Canadienne », ce qui le captive au point de le conduire tout droit à l'« Histoire du Canada pour tous », en 1934 - 36.

Fondateur de la Société des Ecrivains canadiens, en 1937, l'homme de lettres, l'historien, le conférencier, sans changer d'âme, accepte de devenir l'homme d'Etat par excellence en remplissant la charge de Sous-secrétaire d'Etat et sous-régistraire de la Province de Québec, et dirige pendant six ans le Service de l'Aide à la Jeunesse, le Plan de Formation d'urgence de guerre et de Réadaptation des vétérans pour notre province. Ce nouveau champ d'action, loin de limiter ses activités intellectuelles, semble renouveler son élan et les oeuvres qu'il signe comme les initiatives qu'il prend traduisent en termes éblouissants la valeur réelle de sa personnalité. En 1940, il est élu membre de la Société Royale du Canada, de l'Institut Polonais des Arts et des Sciences en 1942, de la Société des Dix en 1943. Publie de 1941 à 1947 « Rappels », « De Ville-Marie à Montréal », « Le Chemin des Ecoliers », « Evocations ». Président de la Société Royale du Canada (Section I) en 1944, de l'Association Canadienne-française pour l'Avancement des Sciences (ACFAS). Dès 1934, lauréat de l'Académie Française, il est récipiendaire de la Médaille de Langue Française, décernée par l'Académie avec rappel de cette médaille en 1949 ; il se voit décerner la même année, le Prix Duvernay pour le meilleur ouvrage en français et la « Médaille de l'ACFAS » attribuée au travailleur scientifique qui a le plus contribué par son oeuvre à l'avancement de la Science au Canada français. Enfin la Médaille Tyrrel de la Société Royale du Canada pour l'ensemble de son oeuvre historique, en 1951. Ajoutons à cela qu'il est président de l'Institut Canadien de Québec, depuis février 1946, des Visites Interprovinciales depuis 1947 et président général de la Société canadienne de l'Histoire de l'Eglise catholique ainsi que de la Canadian Historical Association (1951 - 52). M. Bruchési eut l'honneur de voir « Canada, réalités d'hier et d'aujourd'hui » traduit en anglais par R.W.W. Robertson (Editions Clarke Irwin & Company, Toronto). Auteur de nombreuses études sur l'histoire politique et économique du Canada, le droit international, les problèmes d'éducation publiées dans des revues canadiennes, françaises, il s'imposa, en 1951, la tâche de réunir en un seul volume les textes qui formaient les deux tomes de l'Histoire du Canada pour tous.

Cette longue mais efficace parenthèse fermée, nous ne pouvons faire autrement que de nous écrier : « Qu'il est beau ce chemin parcouru et quelle admirable vision que cette vie si bien remplie ! » Cependant, il ne faudrait pas croire que cette vie fût exclusivement consacrée à l'étude. Jean Bruchési nous le prouve quand il nous parle avec plaisir de ses préférences pour la chansonnette française, les gaietés parisiennes, la danse espagnole, la samba même, des moments prolongés qu'il passe à faire jouer son tourne-disque pour entendre la trilogie de Marcel Pagnol ou l'originale soprano Yma Sumac. S'il a une suprême admiration pour Charles Maurras, il aime aussi notre Fridolin. Sa toquade qu'il chérit depuis toujours, c'est une collection de livres rares. Nous avons feuilleté avec lui de vieux bouquins à reliure d'art. Une collection complète du Théâtre de Molière, 1ère édition, 20 vol. Les mémoires de St-Simon (1829). L'Histoire de la Musique en images publiée en allemand, traduite en français, édition devant laquelle Wilfrid Pelletier s'émerveilla. Edition originale de « l'Esprit des Lois » publiée à Genève. Parmi ses trésors, des incunables de Vicence datés de 1480, à caractères mobiles. Une magnifique illustration de luxe de « Maria Chapdelaine » sur papier impérial du Japon illustrée par Clarence Gagnon et reliée par Louis Beaudoin.

Et là, dans cette ambiance littéraire et ce paradis de l'homme de pensée, Jean Bruchési a fait une large place aux maîtres de l'esprit français. Son dieu ? Charles Maurras dont la science profonde l'éblouit et dont la prose est à son sens l'une des plus belles qui soient.

Nous l'interrogeons sur notre mouvement littéraire, et nous concevons que son sentiment est fait d'une certaine compréhension des tendances de notre époque, mais il y entre du regret à la vue de cette espèce d'indifférence, voire même de total mépris, de la grammaire : « On préfère l'action, la couleur et l'on n'attache plus d'importance à la beauté de notre langue, l'on se moque des règles et l'on traduit souvent par le désordre de son langage, le désordre de ses idées. Pourtant, les règles sont de mise partout, en musique, peinture, architecture, pourquoi les abandonner en littérature ? Notre belle langue mérite mieux ! J'aime bien la poésie moderne, celle dont la pensée prend la place du rythme, mais j'éprouve encore infiniment de joie à lire un poème de Musset... de Baudelaire... de Marie Noël et de Le Cardonnel ». De ce dernier il nous cite doucement...

« Et, jusqu'à l'heure vague où l'aube
[va paraître
Sous ta jeune clarté qui dorera mon
[front,
O lampe, en tressaillant, je trouverai
[peut-être
Quelques divins pensers dont les
[âmes vivront »

Ces vers de Louis le Cardonnel furent en quelque sorte le dernier mot de Jean Bruchési. Lorsqu'en quittant sa demeure, nous revenions lentement par l'avenue Laurier, nous nous sentions saisie d'admiration devant cette vie pleine, laborieuse et la profonde influence qu'un homme tel que lui peut avoir dans la diffusion de la véritable pensée française, dans l'expansion des arts et des sciences chez nous, dans une meilleure connaissance autour de nous et à l'étranger de nos aspirations, de nos progrès dans le domaine culturel, politique et économique.

A notre tour, comme il a su le faire devant d'autres de sa trempe, nous ne craignons pas de nous incliner devant un homme qui a fidèlement conservé le culte de la patrie et qui se donne constamment pour mission d'entretenir dans nos coeurs la flamme du patriotisme. N'est-il pas de la catégorie de ces hommes d'élite que Georges Maze-Sencier surnomme « Les Gardiens du Feu » ?

MADELEINE FOHY SAINT-HILAIRE,
Québec

LITTÉRATURE

CELLE QU'ON N'ATTEND PAS
de Alix André

Ayant pris, dans un accident de chemin de fer, l'identité d'une voyageuse qu'elle croit morte, une orpheline, à bout de ressources, se rend dans un vieux manoir écossais, comme institutrice d'un jeune enfant malade. Elle mène là une étrange existence entre le père de son élève Lord Gérald, sombre et amer depuis l'abandon de sa femme, le vieux et démoniaque Lord Ruthery qui règne en maître au château, et sa fille Ethel qui, en secret, aime Gérald.

Après bien des péripéties la jeune fille sera démasquée. Mais, ayant, malgré l'imposture, découvert la beauté de son âme, Lord Gérald pardonnera et fera d'elle sa femme. (Editions Tallandier).

LA FEMME AUX CENT VISAGES
de Denyse Renaud

Par le caprice d'un testament, Robert se voit proposer une fortune considérable et une fiancée, qu'il n'a jamais vue, l'une ne pouvant exister sans l'autre. Il épousera Chantal, dans le seul but de sauver du naufrage le laboratoire jadis créé par son père et que guette la faillite, mais il juge plus loyal de ne pas feindre des sentiments qu'il ne saurait éprouver pour une inconnue. Il ne veut même pas la connaître avant la cérémonie.

Rancune, malentendus, surprises, espoirs, déceptions guettent le ménage, dans la fantaisie d'un jeu de cache-cache qui manque de tourner au tragique et où l'amour finit par arriver gagnant. (Editions Tallandier).

INGEBORG ou L'ILE DE LA SOLITUDE
de Coriola

Dans le petit cimetière basque d'Urrugne, Anne Martinez implore son ancêtre le Corsaire de l'aider à sauver son honneur, gravement menacé. La réponse ne se fait pas attendre. Derrière elle un homme grand, blond, a entendu sa prière et lui propose de l'emmener avec lui dans son pays. Anne accepte et s'enfuit. L'Etranger est Suédois et Anne se retrouve dans une des îles de l'Archipel de Stockholm. Un mystère pèse sur la maison de l'Ile de la Solitude. Pourquoi y a-t-elle été amenée ?

Peu à peu tout s'éclaire et après de nombreuses péripéties, Anne trouvera un bonheur qu'elle aura durement acheté. (Editions Tallandier).

Une peau sèche vous fait-elle redouter le miroir ?

Vous arrive-t-il de froncer les sourcils en vous regardant dans votre miroir ?

Pourquoi, quand c'est bien souvent la peau sèche qui gâche l'effet d'un maquillage savant. Les dermatologistes Woodbury font des merveilles avec la nouvelle substance prodigieuse appelée Penaten. Cet ingrédient dépose plus profondément dans les pores les riches huiles de la Woodbury Dry Skin Cream. La lanoline (le meilleur adoucissant naturel de la peau) et les trois autres huiles lubrifiantes spéciales de la Woodbury Dry Skin Cream peuvent ainsi pénétrer *beaucoup mieux et plus profondément* que jamais auparavant ! Votre épiderme se pare d'une douceur, d'une beauté nouvelles.

Essayez la Woodbury Dry Skin Cream dès aujourd'hui. Elle efface petites rides et rugosités. Et vous serez étonnée qu'une préparation aussi bon marché (la Woodbury Dry Skin Cream ne coûte que 23¢, 45¢, 78¢ et $1.15) soit si efficace. Dès la première application votre peau paraîtra plus fraîche, plus lisse, plus jeune !

(FABRICATION CANADIENNE)

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête . . . Pourquoi souffrir? . . La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.

POUDRES
LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

INDISPENSABLE DANS TOUTE MAISON
—SERT À 100 USAGES QUOTIDIENS!

Ayez toujours sous la main un pot de cette gelée aux 100 usages. Et recherchez la marque 'Vaseline'.

Exigez cette marque — c'est votre garantie de pureté.

JE COUDS POUR EPARGNER

par Francine

Il faut espérer que toutes les jeunes mariées aiment à coudre. C'est un talent qui leur permet de donner libre cours à leurs inspirations artistiques et ajoute énormément à la beauté, au goût et à l'ordre du foyer. La jeune fille qui s'est contentée jusqu'ici de se confectionner de petites robes, pas cher, et de jolis chemisiers, verra s'ouvrir devant elle un vaste champ d'activité. Non seulement il est intéressant de faire soi-même : rideaux, lingerie, draperies et housses, mais cela représente une économie considérable, tout en donnant un meilleur choix de dessins, de couleurs et de tissus.

Le jeune mari qui reçoit une chemise de sport, une robe de chambre ou un pyjama confectionné par sa femme sera certainement touché à la pensée du travail et de l'affection que représente un tel cadeau.

« Un point fait à temps, en économise cent ». Ce vieux dicton est aussi vrai de nos jours que par le passé. Si un bouton n'est pas solidement cousu, ne pas attendre qu'il se détache pour le consolider. Si quelques points font défaut à la couture d'un gant ou d'un jupon, le recoudre immédiatement afin de prévenir une sérieuse déchirure. Les chaussettes et les bas durent plus longtemps lorsque les endroits clairs sont *ravaudés*. Il faut reprendre la maille qui s'échappe dans un tricot, avant que le malheur ne soit trop considérable. Le plus petit accroc aux draps et aux serviettes doit être repris immédiatement. C'est la seule façon de faire durer votre jolie lingerie de maison.

Une jeune mariée, qui est sage, aura un petit coin bien éclairé dans sa maison où elle s'installera pour faire sa couture. Elle possédera un vrai panier à ouvrage ; on en trouve de très jolis, en osier, doublés de cretonne et munis de nombreuses pochettes où l'habile ouvrière glissera : dé, ciseaux, aiguilles, épingles, fils, laines variées, agrafes, boutons, galon à mesurer. On gagne bien des minutes précieuses en ayant tout à sa portée. Voilà un très joli cadeau pour un « shower », de même qu'un fer à repasser, une lampe donnant beaucoup de lumière et une psyché.

Naturellement, la jeune fille qui reçoit parmi ses cadeaux de noces, une machine à coudre électrique, a de la veine... N'oubliez pas que l'achat de ces machines donne droit à dix leçons chez le marchand où l'on enseigne le fonctionnement de tous les accessoires.

Pour assembler : mettre les deux lisières ensemble en se guidant sur les coches, faites en taillant le tissu ; faufiler, puis coudre soigneusement. Si la couture doit être ouverte et pressée, surfiler chaque côté à petits points.

Couture bordée : Ceci se pratique généralement pour les vêtements non doublés. Après que la couture a été ouverte et repassée, on borde chaque côté avec un biais de soie ou de coton. On peut aussi border les deux côtés ensemble.

Couture française : Assembler les deux lisières du tissu à l'endroit, les égaliser à un huitième de pouce du bord, puis faire une seconde couture, mais à l'envers cette fois. S'il s'agit de lingerie fine, il vaut mieux faire ces deux coutures à la main. Une couture peut aussi être faite à l'envers, puis ourlée à petits points, en repliant une lisière sur l'autre.

L'ourlet d'une jupe : doit être proportionné à son ampleur, mais on calcule généralement deux pouces. On doit coudre l'ourlet à points cachés, c'est-à-dire en ne passant l'aiguille que dans deux ou trois fils du tissu. Lorsqu'il s'agit d'étoffes de laine, portées à s'échiffer, il est préférable de finir l'ourlet avec un galon.

Nappes et serviettes : On doit faufiler un bord de un pouce et demi ou un pouce et quart pour les nappes et d'un huitième de pouce pour les serviettes, plier ce bord à l'envers et surjeter les deux coutures à petits points serrés. On repasse ensuite cet ourlet à plat et les points sont presque invisibles.

Tissu imprimé : Si vous achetez un tissu rayé, carreauté ou imprimé d'un motif, il faut étudier soigneusement le patron choisi avant de commander votre matériel. En général, on calcule un quart de verge de plus pour chaque verge d'un tissu imprimé.

Ciseaux : Les ciseaux jouent un rôle de première importance pour une couturière et doivent être traités avec le plus grand soin. Dès qu'ils deviennent émoussés, on doit les faire aiguiser par un ouvrier compétent et s'assurer que leur tension est bien ajustée. Les tenir dans un endroit sec et les huiler soigneusement si vous ne vous en servez pas souvent.

Epingles et aiguilles : Une ouvrière expérimentée choisit avec soin tous ces outils, même les plus petits. Une épingle émoussée ou trop grosse peut endommager votre tissu ou le faire goder. Il en est de même pour l'aiguille de la machine à coudre que l'on doit toujours changer après avoir cousu une étoffe épaisse.

Pour agrémenter votre intérieur

Une nouveauté en fait de décalcomanie : une jolie bordure pouvant s'appliquer sur une longueur de neuf pieds. Les couleurs sont gaies et d'une application facile. Ces bordures sont pratiquement inusables et pourtant faciles à décoller. Posez-les vous-même : il suffit de tremper la décalcomanie dans l'eau et de la glisser en place. Rien de plus simple, et quel heureux résultat. Cela rajeunit murs et mobilier.

On peut se procurer deux largeurs des bordures de décalcomanie dans un patron de son choix et assorti aux populaires décalcomanies à pois. Des bordures larges ornent bien les portes, les murs et certains meubles plutôt massifs, tandis que les bordures étroites sont justement l'article pour des étagères, des rayons de bibliothèque et des vaisseliers.

Grâce à la décalcomanie, la décoration des pièces, surtout dans une maison de campagne, devient aussi simple que peu coûteuse. Les modèles peuvent se découper à volonté et s'appliquer selon le goût de chacun, dans le sens vertical ou dans le sens horizontal.

Quand on veut enlever les décalcomanies, on peut le faire au moyen d'un carton spécial que l'on se procurera en même temps que les feuilles et bordures de décalcomanies.

Le Tapis Magique du 20e Siècle

[*Suite de la page* 15]

à M. Picard de Montréal, d'aller marchander son grain à la bourse de Winnipeg.

L'aviation assouplit l'écorce même du grand pays gauche et rigide qu'est le Canada, elle tricote pour lui un tissu de routes aériennes, en fait un territoire manoeuvrable, compact et accessible.

...POUR FAIRE DES ACHATS A NEW-YORK

Les incomparables North Star, d'une vitesse de croisière d'environ 250 milles, ont réduit la distance des plus grandes villes du continent à quelques heures : New-York est à deux heures de Montréal. Théoriquement, l'on part de Montréal le matin pour voler vers les Bermudes en 4½ heures, y passer un après-midi agréable et revenir coucher à Montréal ; cela sans fatigue, grâce au grand confort des avions North Star qui peuvent parcourir 3,800 milles à 28,000 pieds sans s'essouffler.

Fabriqués à Cartierville aux usines Canadair, ces vaisseaux de l'air assoient 40 passagers aussi confortablement que le fait un fauteuil de sultan. La carlingue garde, à haute altitude, la même pression que sur le plancher des vaches grâce à un système de climatisation ingénieux dit de « pression compensée » (pressurized cabins). La température et l'abondance d'air demeure normales, permettant aux passagers de respirer aisément sans manquer d'oxygène.

Les North Star sont modernes, capitonnés, bien décorés, pleins de commodités, et très élégants. L'atterrissage et l'envol sont si doux qu'il n'est pas facile de différencier le décollage de la croisière. Un peu plus longs qu'une allée de quilles (93 pieds), leur poids équivaut à six autobus (40 tonnes) et leur hauteur à celle d'une maison de deux étages (28 pieds).

1 MILLION DE MILLES...CHACUN

L'équipage d'un North Star transocéanique compte deux pilotes dont le capitaine, un navigateur, un sans-filiste, un commissaire de bord ou steward et deux hôtesses. Tous les pilotes d'Air-Canada ont à leur crédit un million de milles chacun au moins, quelques-uns, deux millions, soit l'équivalent de 40 fois le tour de la terre à l'équateur, ou encore de 6,000 heures de vol. L'âge moyen des pilotes est de 30 ans — 75% d'entre eux ont servi dans le C.A.R.C. Air-Canada exige de ses pilotes le meilleur état de santé physique et mental ; on ne tolère pas la fatigue. Les pilotes ne peuvent voler plus d'un certain nombre d'heures consécutives et ils sont sujets à des repos périodiques obligatoires. Un pilote ne vole jamais plus de 85 heures par mois ; un avion, 330 heures. Les hôtesses triées sur le volet sont nécessairement gardes-malades diplômées. Prévenantes, réservées, petites (entre 5 pieds et 5 pieds 4 pouces) correctes, débrouillardes, elles sont généralement jolies. Leur travail consiste à veiller au confort des passagers, ce qui se traduit de différentes façons : distribuer journaux et revues, servir les repas, préparer le café, aider les personnes âgées, distraire les enfants (plus de 25,000 par année). Bref, elles sont prêtes à faire face à toutes les situations, même à la naissance d'un bébé en plein vol, comme ça s'est déjà produit.

PAS SI SIMPLE QUE ÇA...

Peu de gens imaginent l'immense travail de préparation que nécessite une seule envolée. Tout est à base de la plus stricte précision. Deux équipes, l'équipage et les techniciens de l'aéroport, travaillent de pair à l'élaboration du voyage. Le capitaine et le navigateur passent en revue les conditions atmosphériques que leur fournissent les météorologistes ; ils indiquent mille par mille, heure par heure sur les cartes, le trajet de l'envolée pendant que les mécaniciens font une dernière revision des moteurs et le plein d'essence, que les manoeuvres chargent le courrier et les bagages, que les cuisiniers remettent aux hôtesses les repas préalablement congelés, que les commis vérifient les réservations.

Cinq minutes avant le départ, les passagers prennent place dans l'appareil prêt à partir ; l'avion reçoit de la tour de contrôle la permission de décoller, le sans-filiste établit ses communications, les moteurs grondent et l'avion s'envole. Pour les 4,900 employés d'Air-Canada, dont 1,500 mécaniciens, c'est un manège qui se répète cent fois par jour, toujours avec autant de cérémonieuse prudence

LA POPULATION DE TORONTO... PAR AVION

En 1950, Air-Canada a complété 97% de ses envolées régulières dont 85% étaient conformes à l'horaire. Depuis 5 ans, le volume du trafic-passagers sur les lignes continentales a plus que triplé. Durant la dernière année, la compagnie a transporté au total, lignes continentales et lignes transocéaniques : 808,148 passagers (plus que la population de Toronto) sur une distance de 22.8 millions de milles en 32,000 envolées par 27 avions DC-3 et 20 North Star.

L'aérofret a plus que doublé dans l'année. Air-Canada a multiplié 8 fois le volume de ses affaires depuis 10 ans. En 1950, il fait ressortir un profit de $200,000 (perte de $1,420,000 en 1949) pour ses opérations continentales. Les opérations d'outre-mer accusent une perte de $1,525,000 en 1950 (perte de $2,900,000 en 1949). Une concurrence accrue sur les routes de l'Atlantique-Nord a eu sa répercussion sur les recettes du trafic-passagers. En 1950, la British Overseas Airways Corporation, Air-France et Curtiss-Reid, un affréteur indépendant, ont obtenu des permis d'exploitation entre Montréal et l'Europe. Air-Canada a reçu la plus grande part du trafic d'outre-mer, mais la proportion est moindre.

En somme, Air-Canada a réussi à se créer un record fort enviable dans le monde. En juillet dernier, après 13 années d'exploitation, la compagnie avait transporté 4,00,000 de passagers sur le réseau continental seulement soit la population du Canada, un peu après la Confédération.

PAS DU CHINOIS... MAIS...

24 — 1050 — 1150 — H — 22 — DEP — UL — SKD — NOS — YP — THRU — FC : ce sont des abréviations conventionnelles employées dans les centrales de réservations d'Air-Canada. Traduction : « l'envolée no *24*, après le départ des passagers de la ville à *10.50* AM, partira de l'aéroport à *11.50* AM. Durant le voyage, on servira un repas chaud (*H*), le 22 du mois courant. Laissera Montréal (*UL*) d'après l'horaire (*SKD*) ; pas d'arrêt (*NOS*) jusqu'à St-John (*YP*) par (*THRU*) Fredericton (*FC*). »

Ces indications sur un tableau noir, à la vue de 20 téléphonistes dont quelques-unes sont bilingues, à Montréal, seront transmises aux passagers à mesure qu'ils vérifieront leur réservation. Ce service emploie 18,600 milles de télétypes et de lignes téléphoniques directes pour relier les bureaux de réservations, les aéroports et les stations administratives. Les confirmations parcourent tout le réseau pour ne pas risquer

de louer la même place deux fois et pour que les avions soient remplis au maximum.

7% DES PASSAGERS... DE LANGUE FRANÇAISE

Les centrales de réservations, il y en a six au Canada, reçoivent de 10 à 12,000 appels et réservent de 1,600 à 1,900 sièges par jour. Environ 7% des passagers sont de langue française ; mais sur toutes les lignes, entre Winnipeg et Fort William, ou sur la côte du Pacifique, les indications à bord des appareils ou aux gares aériennes sont écrites dans les deux langues.

Tous les aéroports canadiens situés près des centres urbains, qui sont des points d'escales pour les avions d'Air-Canada sont munis de l'équipement le plus moderne en fait de sécurité aérienne. Chaque aéroport possède des salles d'attente et de repos, des restaurants dont on peut dire que seuls ceux de Malton (près de Toronto) sont acceptables. A Montréal, l'on a pauvrement aménagé une hôtellerie, pour les voyageurs en transit sur le service transocéanique surtout. Au Canada, les aéroports appartiennent aux municipalités ; le gouvernement fédéral voit, par l'entremise du Ministère des Transports, à la construction de pistes ainsi qu'à l'aménagement d'équipement auxiliaire à la navigation aérienne.

SALLE DE DANSE... SUSPENDUE

Si l'on a déjà pu placer 94 personnes dans un avion de type DC-3 quelque part aux Etats-Unis, Air-Canada n'en prendra pas plus que 21 dans un appareil de même type. Sous aucun prétexte il ne doit y avoir de passagers debout. Ce règlement, maintenant généralisé, n'a pourtant pas été respecté quand, à Paris, l'an dernier, une compagnie française a dégarni quelques-uns de ses gros avions pour en faire des salles de danse volantes, à l'occasion du bi-millénaire !

La première ligne d'aviation commerciale du Canada est la propriété de tous les Canadiens, mais de façon bien indirecte. Toutes les actions sont détenues par le chemin de fer Canadien National que contrôle d'ailleurs complètement le gouvernement canadien.

L'administration de la compagnie est confiée à un bureau de direction de sept membres dont quatre sont élus par les actionnaires (MM. Wilfrid Gagnon, Donald Gordon président des chemins de fer nationaux, J.-H. Northey, H.-J. Symington) et trois nommés par le gouverneur-général en conseil (C.-P. Edwards, A.-C. Henry et G.-R. McGregor, président d'Air-Canada).

LA BOAC, TOUJOURS A L'AFFUT DU PROGRES

« BOAC prend bien soin de vous », voilà un slogan rassurant et que garantissent 31 ans d'expérience dans l'aviation civile.

Depuis sa formation en 1919, la British Overseas Airways Corporation, du domaine public, et ses précurseurs dont elle est la fusion, a fait de constants progrès pour devenir le champion du transport aérien international.

. L'an dernier, la BOAC fit un grand pas en avant en préparant, avec le "Havilland Comet", l'introduction du premier appareil de transport à réaction. Pionnier dans cette branche, la compagnie a actuellement en commande 14 Comets qui seront mis en service dans les premiers mois de 1952.

Pour accentuer mieux encore une avance réalisée dans d'autres domaines, septembre 1950 fit ressortir, pour la première fois dans l'histoire de la compagnie, de substantiels bénéfices. En août 1951, le profit net de la BOAC s'élevait à $28,000, solde créditeur qui contraste avec le déficit général de $1,058,000 pour le même mois de 1950.

Rapides et spacieux, les nouveaux appareils du type Boeing Stratocruisers, les Hermes de fabrication anglaise et les Argonauts réalisés au Canada, furent mis en service dans le courant de 1950.

Tandis que le trafic s'intensifiait sur les trajets déjà établis, de nouvelles lignes furent ouvertes comme New-York — Nassau direct qui fut inaugurée au mois de novembre.

Les routes actuelles couvrent environ 70,000 milles, s'étendant de Londres à l'Australie, allant aux Indes, en Extrême-Orient et en Afrique, traversant l'Atlantique-Nord, se rendant en Amérique Centrale et dans le Sud.

Mais de tels résultats s'appuient sur une histoire déjà longue.

31 ANS D'ACTIVITE

La British Civil Aviation débuta en août 1919, le jour où un Handley Page prit son envol de Londres vers Paris avec à son bord trois passagers payants.

Cinq ans plus tard, la fusion de quatre compagnies se forme sous le nom de "Imperial Airways Ltd.". C'est à cette époque (1924), que l'Imperial mit en oeuvre un plan visant à assurer les communications entre l'Europe et l'Empire.

Cette tâche gigantesque fut complétée en 1934, au moment où la poste aérienne s'étendit jusqu'en Australie. Les « Routes Impériales » constituaient alors le plus long réseau mondial : 12,722 milles régulièrement parcourus en 12 jours.

Les premiers voyages à travers l'Atlantique sont faits en 1937, mais un service régulier pour passagers ne pourra être établi avant 1940 pour des raisons militaires. C'est en avril de cette même année que, unissant leurs intérêts, l'Imperial Airways et la British Airways se fondirent dans la BOAC.

Créée en temps de guerre, la BOAC porta tout son effort au service de la patrie. Transportant troupes et matériel, elles couvrit durant ce laps de temps plus de 55,000,000 de milles.

Les hostilités terminées, on en revint peu à peu au trafic régulier d'avant-guerre qui se développa pour que la BOAC prenne une place de choix dans une industrie en plein essor.

En mars 1946, 3 services par semaine entre Baltimore et les Bermudes, deux dans chaque sens entre Londres et New-York, utilisèrent des Constellation aménagés pour 44 passagers.

En avril 1947, un service aller-et-retour bi-hebdomadaire fut inauguré entre Londres et Montréal. Aujourd'hui la BOAC est en charge de 16 vols transatlantiques par semaine, tous étant effectués par des Stratocruisers d'une capacité de 60 passagers.

Une des gloires de la compagnie fut d'assurer le passage de leurs Altesses Royales la Princesse Elizabeth et le Duc d'Edimbourg.

Sous la direction de Sir Miles Thomas, en charge depuis juillet 1949, la BOAC a pris un essor remarquable et envisage l'avenir avec optimisme.

L'AVION A LA PORTEE DE TOUS

Voyager par avion n'est plus un luxe. Aujourd'hui, la plupart des gens peuvent se permettre d'utiliser l'avion comme moyen de transport aussi sûr, sinon plus que l'automobile : de fait, le coût du transport aérien n'est pas beaucoup plus élevé que celui du service de première classe sur les chemins de fer. S'il coûte $76. de moins pour voyager Montréal-Vancouver par train, il faut, pour faire le trajet, 74 heures de plus que par avion. Quant aux services transocéaniques, ils sont aussi économiques si l'on tient compte des dépenses additionnelles qu'occasionne la traversée par bateau.

ROMÉO VÉZINA

KAREN ETUDIANTE [*Suite de la page 37*]

ressentit ni le soulagement ni la détente qu'elle attendait.

La petite pendule, placée sur sa table de chevet, marquait une heure. Etait-il donc encore si tôt, alors que la jeune fille croyait déjà pouvoir guetter les premières lueurs de l'aube !

Avec décision, elle se leva. Il lui paraissait impossible d'affronter tant d'heures d'insomnie. Elle avait, dans sa vie passée, et jusqu'à ces jours derniers, toujours été d'un calme si total, d'un si parfait équilibre, qu'il ne lui fût pas venu à l'idée de posséder un somnifère à portée de sa main. Mais elle savait que dans une petite armoire murale du laboratoire se trouvait la réserve pharmaceutique du mas. Et, bien qu'il lui en coûtât un peu, de hanter, à une telle heure, les couloirs de la maison endormie, elle se décida rapidement à descendre consulter les boîtes et fioles qui s'y trouvaient.

Sans même jeter un peignoir sur son pyjama, l'étudiante poussa doucement la porte de sa chambre. La laissant grande ouverte, afin de recevoir quelque clarté, elle descendit l'escalier, et, au rez-de-chaussée seulement, alluma l'une des lanternes de cuivre, puis la lampe du petit couloir.

Elle avait atteint la porte du laboratoire, l'ouvrit, et retint, à temps, un cri d'effroi. A l'autre extrémité de la pièce, devant cette même armoire, objet de sa visite nocturne, quelqu'un se tenait qui venait de se retourner brusquement.

Elvire de Marges devait explorer le petit meuble à fond, si on en jugeait par les boîtages et les flacons qu'elle avait retirés et posés sur une table voisine. Mais Karen ne s'en rendit compte qu'en approchant, car la jeune femme avait seulement allumé une ampoule murale placée à cet endroit, et assez faible.

Le tressaillement que l'infirme n'avait pu réprimer à l'entrée de Karen, fut la seule marque de surprise et de trouble qu'elle donna. Elle fit face, aussitôt, à la nouvelle venue, et sa voix s'éleva, assourdie, mais fort intelligible.

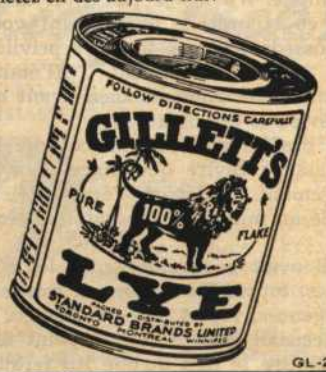
— Le docteur vous a-t-il demandé des heures de travail supplémentaires, surtout des heures de travail nocturnes ? interrogea-t-elle avec une ironie agressive. S'il en était autrement, je m'expliquerais mal votre furtive présence à une telle heure, en un tel lieu.

— Je ne saurais accepter les mots que vous venez de prononcer sur ma « présence furtive », mademoiselle. Il est assez normal que, pour circuler dans une maison dont les occupants dorment, on prenne quelques précautions. Mais ma présence est, par le fait, si peu « furtive », que je n'ai pas craint de laisser derrière moi les lampes des couloirs allumées... Je vous le signale pour la simple raison que, malgré votre présence « non furtive », ici, la maison était plongée, il n'y a qu'un instant, dans une obscurité totale !

Elvire voulut parler. Karen ne lui en laissa pas le temps.

— Je pourrais aussi vous retourner la question que vous venez de me poser, et m'inquiéter de ce que vous faites

Que d'eau, que d'eau! Et vous vous débattez avec un vieux débouchoir! Que d'efforts inutiles: Gillett déboucherait cette conduite en un clin d'oeil! Versez y simplement 3 c. à thé de Gillett pure, et voilà qui est fait! Gillett dissout la graisse, débouche les conduites obstruées et permet à l'eau de couler librement.
De plus, la lessive Gillett facilite également le nettoyage des planchers et des toilettes, détruit le contenu des privés, désodorise les poubelles. Elle vous aide de mille façons. Achetez-en dès aujourd'hui!



GL-229F

Poils PARTIS FIGURE
Lèvres, Bras, Jambes

MAINTENANT HEUREUSE ! Après avoir tout essayé, je découvris un moyen simple et modique de faire disparaître les poils superflus. Grâce à son usage régulier, des milliers de femmes sont admirées et aimées. Mon livre **gratuit** vous livre mon secret. Posté sous pli discret. Aussi **échantillon d'essai.** Ecrivez à ANNETTE LANZETTE, P. O. Box 600, Dépt. C-588, Toronto, Ontario. Inclure timbre 4¢ pour réponse.

Essayez le
BROMO-SELTZER
au Goût Rafraîchissant

51-16F

ici. Cela serait absolument inutile, puisque l'évidence éclate.

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent :

— L'évidence ?... répéta-t-elle d'une voix mal assurée.

L'étudiante haussa les épaules :

— Oui, et une feinte ignorance ne serait que prétexte à vexations bien inutiles. Si, par un étrange hasard, nous nous rencontrons ici, cette nuit, à la même heure, c'est aussi, de toute évidence, dans un même but.

De seconde en seconde, le visage de l'infirme se défaisait :

— Qui est ?

Karen désigna l'armoire à demi vidée de son contenu.

— J'ai espéré que ce meuble renfermait quelque remède à l'insomnie. Vous aussi, je suppose, êtes venue y chercher un médicament quelconque.

— Excusez-moi. L'idée qu'une conscience aussi pure que la vôtre n'est point suffisante à procurer un paisible repos, me divertit.

Comme, ayant découvert un providentiel flacon de gardénal, Karen allait s'éloigner, l'infirme fit quelques pas dans sa direction.

— Et puis, reprit-elle, comme poursuivant une conversation à peine interrompue, n'avais-je pas droit de cité dans ce laboratoire bien avant vous ? Ne possédais-je pas tous les privilèges d'un premier occupant ? N'était-ce point ici mon domaine bien avant qu'il ne devienne le vôtre ?

Un bref regard, jeté du côté de Karen, assura Elvire que, figée dans son mouvement de départ, l'étudiante, immobile au milieu du laboratoire, l'écoutait.

— Il avait pour elle toutes les sollicitudes, toutes les faiblesses, toutes les indulgences, reprit Mlle de Marges ; et il s'accusait encore de ne point assez reconnaître le don qu'elle lui ferait en devenant sa femme ! La femme d'un homme de science, laborieux, grave, et absorbé !

La voix d'Elvire défaillit, comme si, par une sorte de choc en retour, les phrases qu'elle prononçait la blessaient cruellement. Mais, avec une volonté farouche d'achever son oeuvre, elle se tourna vers la forme au pâle visage pétrifié, et interrogea :

— On vous avait bien parlé de Chantal de Marges, n'est-ce pas ?

Sans un mot, elle eût été incapable d'en proférer un seul, Karen inclina la tête. Ses yeux dilatés ne quittaient pas le masque dramatique, et ses deux mains, refermées sur le flacon, le pressaient avec une telle force qu'elle en ressentait de la douleur.

— Mais ce que nul n'a pu dire, reprit Elvire, parce que nul au monde ne le pouvait exprimer, c'était son charme, sa grâce, sa splendeur de fleur tout à la fois naissante et épanouie, son rayonnement... Et aussi la dévotion, l'amour éperdu de Philippe.

« Et tout cela n'existe plus, poursuivit-elle, après une brève pause, la voix rauque. De ses mains, le grand Forestier a tranché cette vie pour laquelle il eût cent fois donné la sienne ! Cette vie si follement chère, si précieuse, que, tout de suite après l'accident, meurtri lui-même, mais assez épargné, cependant, pour ne pas douter de sa maîtrise, il ne voulut pas laisser à d'autres le soin d'opérer.

« Comprenez-vous maintenant, Karem Rochel, comprenez-vous que le docteur Forestier soit mort à la vie et à l'amour... Comprenez-vous qu'il ait fait, et qu'il tienne le serment de ne jamais chasser de son coeur la femme qu'il a tuée... Comprenez-vous que toute illusion, tout espoir, toute intrigue, comme toute tentative de construire un présent sur les ruines d'un passé inoubliable, sont inutiles et d'avance vouées à l'échec !

Elle se tut, enfin, Il était temps, Karen sentait ses jambes se dérober. Tant de haine, de violence, tant d'amour, aussi éclatant à travers la démence de tels propos, eussent ébranlé un esprit et un coeur plus solides que ceux de la jeune fille !

Lentement, sans prononcer un seul mot — on ne répond pas aux déments — Karen sortit. Mais, sitôt dans le petit couloir, elle dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Avec vaillance, elle lutta contre cette faiblesse, la surmonta, et, sans trop savoir comment elle y réussissait, gagna sa chambre.

Elle allait en atteindre la porte restée ouverte. Elle l'atteignit, et soudain, celle, voisine, de Marthoun, s'ouvrit. Sur le seuil, la nourrice, un peignoir hâtivement passé, se dressa.

— D'où venez-vous ? articula-t-elle d'une voix basse mais impérieuse. Pourquoi être restée si longtemps ?... Vous n'étiez pas seule en bas...

Elle avait jeté les phrases rapidement, avant de remarquer que Karen se soutenait à peine. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle prit le bras de la jeune fille et poussa doucement celle-ci dans sa chambre. Puis, elle referma la porte, et, se retournant, examina avec un mélange de compassion et de colère le visage défait.

— Que vous a-t-« elle » fait ? gronda Marthoun. Ah ! que Dieu me pardonne, mais ne pouvait-elle s'écraser sur la route, comme l'autre !...

La jeune fille essaya de sourire, et ouvrit sa main droite.

— J'étais allée chercher ceci, pour essayer de dormir, Marthoun.

Marie-Marthe saisit rapidement le flacon, et la voix soudain violente :

— Est-ce de Mlle de Marges que vous le tenez ?

— Non. Je l'ai,..

— Ne prenez jamais rien de ce qu'elle pourrait vous donner ! Et ne la laissez pas, non plus, pénétrer dans le laboratoire. Elle n'a pas à rôder par là !

La nourrice s'interrompit, et, extériorisant une pensée subite :

— Mais qu'y faisait-elle donc, à cette heure ?

— La même chose que moi, je pense. Je l'ai trouvée devant l'armoire à pharmacie, en train de chercher...

Une sorte d'ironie farouche passa dans les yeux de Marthoun.

— Ah ! ah !... l'armoire à pharmacie ! répéta-t-elle.

Et, toujours de la même manière, elle prononça ces paroles dont Karen ne comprit pas le sens.

— Il y a beau temps que l'armoire à pharmacie est rangée ! Et, du reste, qu'y eût-elle retrouvé ?...

Puis, revenant à sa compagne, avec une inhabituelle douceur :

— Il faut vous coucher, mademoiselle. Je vais moi-même vous préparer un calmant dont j'ai usé parfois... lorsque je pouvais me permettre de dormir. Quant à ceci... il vaut mieux ne point se servir de remèdes laissés ainsi à la disposition de tout le monde.

CHAPITRE VII

Celui qui propose

Le docteur Kisberg arriva quelques jours plus tard, ayant annoncé sa venue par un télégramme qui ne parvint, du reste, au mas, qu'après lui. Ce fantaisiste service des postes fut cause que Karen, la première, fit connaissance avec le chirurgien.

Karen, arrêtée sur les bords de l'étang, avait, une matinée entière, suivi des yeux le manège des migrateurs, apaisée, sans qu'elle s'en rendît compte, par cette manifestation du rythme de la vie et des saisons, par la sécurité d'arche de ce coin de terre, et la solide continuité dans un plan d'adoption, qu'il assurait.

Comme Karen, plongée dans ses réflexions, demeurait immobile, une auto de marque étrangère s'était arrêtée sur le chemin. Tout de suite, à l'accent de la voix qui l'interpella, lorsqu'elle se fut retournée, l'étudiante devina le docteur Kisberg. C'était lui, en effet ; un homme de cinquante ans, aux cheveux blancs et blonds mêlés, au laid visage intelligent, aux yeux d'un bleu très pâle, mais d'une incroyable vivacité derrière ses lunettes d'écaille. Il conduisait lui-même sa voiture, et, n'apercevant pas encore le mas, craignait de s'être fourvoyé.

Karen n'avait pu résister au plaisir de répondre au docteur dans la langue qui leur était commune, et l'agréable surprise de Kisberg s'était tout de suite visiblement muée en sympathie.

— Je vous félicite, mademoiselle. Il faut que vous possédiez de rares qualités pour que le professeur Forestier vous ait choisie !

Par une extraordinaire malchance, Elvire de Marges était absente du mas lorsque le professeur Kisberg y arriva. La jeune femme avait désiré profiter de son séjour en Camargue pour se rendre à Grasse.

Il n'eut guère le temps de le déplorer car, le surlendemain de l'arrivée de Kisberg, Elvire, qui avait apporté à son voyage d'affaires la plus grande célérité, regagna les Avocettes.

C'était, comme l'étudiante en avait eu l'impression au premier abord, un homme courtois, simple, spirituel, et d'une bonhomie qui ne dénonçait en rien l'un des premiers savants d'Europe. L'atmosphère du mas, la compagnie de Forestier, paraissaient le combler. Et Philippe lui-même trouvait, dans les longs entretiens avec son hôte, dans l'échange commun d'idées, la discussion de méthodes nouvelles en chirurgie ou en médecine, un plaisir qui désassombrissait son visage, donnait à toute sa personne un aspect d'animation inaccoutumée.

« Ainsi, pensait Karen, lorsque, dans une conversation, le visage du docteur frémissait, et sa voix prenait des intonations passionnées qu'elle ne lui connaissait pas, ainsi devait-il être autrefois ! »

Elle même souvent, était prise à partie par Kisberg, qui disait : « Il faut que vous sachiez cela, mon enfant ». Ou bien : « N'oubliez jamais, ma chère compatriote, qu'en médecine il faut... ». Et suivaient des avis, des conseils, que, chez Karen, rien ne devait effacer.

« Mais, ajoutait ensuite Kisberg en se tournant vers Philippe, et dans un sourire amical, votre professeur, bien avant moi, a dû vous dire cela ! »

Elvire assistait à ces entretiens avec une sorte d'indifférence dédaigneuse, et ne protestait pas quand le Danois s'excusait auprès de Mme Forestier et d'elle-même de l'aridité de tels propos.

Ce matin, encore, en se dirigeant vers le laboratoire, Karen se sentait déjà à demi sauvée des pensées bouleversantes et douloureuses que, hors de ce domaine, elle ne pouvait empêcher de l'assaillir. Elle traversa le petit couloir, et, avant même de pousser la porte, sut que plusieurs personnes occupaient la pièce, car le bruit indistinct d'une conversation lui parvenait.

Elle entra néanmoins.

Pendant que la jeune fille revêtait sa blouse blanche, les deux hommes demeurèrent silencieux, et Karen se reprocha d'avoir interrompu leur conversation. Mais, lorsqu'elle se retourna de nouveau, elle s'aperçut que Kisberg la regardait avec une profonde et bienveillante attention. Philippe, lui, était

Si vous êtes né en janvier

votre pierre de naissance est le GRENAT

Croquis de chez Birks

Qu'il soit un cadeau récent ou un bijou de famille, le grenat demeure un bijou précieux qui sied aussi bien aux blondes qu'aux brunettes. Les Anciens lui reconnaissaient des pouvoirs surnaturels ; les voyageurs qui portaient des grenats gravés de motifs de tête de lion, étaient assurés d'arriver à bon port. Au point de vue médical, on les employait comme stimulants pour le coeur ou en poudre comme cataplasme. Les Asiatiques en ont même fabriqué des balles espérant que les blessures ainsi causées, seraient mortelles. D'autres attribuaient à la teinte rouge de la pierre le pouvoir de calmer les coléreux ou les donnaient comme gage de foi et de fidélité.

C'est pour cette raison que les Perses gravèrent des grenats aux effigies de leurs souverains. Les bijoux de la maison de France en 1791 comprenaient huit coupes, chacune creusée d'une seule pierre.

Le plus connu est le grenat d'un rouge cramoisi très foncé avec reflets violets. On les trouve en Tchécoslovaquie, en Afrique et en Arizona. Un anneau surmonté d'un cabochon de grenat constitue un superbe bijou tant pour l'homme que pour la femme. Montés sur vieil or ou de style moderne, les grenats sont toujours appréciés.

PERSONNES CÉLÈBRES NÉES EN JANVIER

1 — Paul Revere — 1735
2 — Vera Zorina — 1917
3 — Clement Attlee — 1883
4 — Max Eastman — 1883
5 — Stephen Decatur — 1779
6 — Jeanne d'Arc — 1412
7 — Israel Putnam — 1718
8 — Wilkie Collins — 1824
9 — Gracie Fields — 1898
10 — Ray Bolger — 1906
11 — Alexander Hamilton — 1757
12 — Edmund Burke — 1729
13 — Kay Francis — 1905
14 — Hendrik Willem Van Loon — 1882.
15 — Molière — 1622
16 — Richard Savage — 1697
17 — Benjamin Franklin — 1706
18 — Daniel Webster — 1782
19 — Robert E. Lee — 1807
20 — Mischa Elman — 1891
21 — Stonewall Jackson — 1824
22 — Francis Bacon — 1561
23 — Edouard Manet — 1832
24 — Edith Wharton — 1862
25 — Robert Burns — 1759
26 — Gen. Douglas MacArthur — 1880
27 — Lewis Carroll — 1832
28 — Mary Boland — 1890
29 — William McKinley — 1843
30 — Franklin Delano Roosevelt — 1882.
31 — Anna Pavlova — 1885

toujours incliné au-dessus des feuillets couverts de chiffres.

Ce fut vers ces mêmes feuillets que le regard de Kisberg se porta.

— Vous avez fait du bon travail, mademoiselle, je vous en complimente.

Il parlait le français mieux que correctement, avec cet accent qui faisait, malgré tout, battre le coeur de Karen, puisqu'il était celui de son pays. Puis, sans attendre, il s'adressa à Forestier :

— Suis-je autorisé, maintenant, docteur, à avoir, avec Mlle Rochel, cet entretien que vous m'avez mieux que permis... conseillé ?

Philippe eut un geste vague qui pouvait signifier : « très certainement », aussi bien que : « Ceci n'est pas mon affaire ». Comme pour se retirer, il se redressa, et fit quelques pas.

— Restez, restez, pria Kisberg. Vous aurez peut-être bien votre mot à dire. En tout cas, je suis sûr que Mlle Rochel ne prendra nulle décision sans votre agrément.

Silencieusement, Forestier revint en arrière, et, le dos à la baie, s'immobilisa, les bras croisés. Derrière leurs lunettes d'écaille les yeux du Danois se firent scrutateurs, attentifs.

— Inutile de vous dire, mademoiselle, que, durant les jours bienfaisants que je passe dans cette maison à l'hospitalité si amicale — il s'inclina en souriant vers le jeune homme —, le docteur Forestier m'a parlé de vous. « Elève exceptionnellement douée, m'a-t-il dit, brillante, et de grand avenir »... Ceci posé, permettez-moi de formuler une question : Pourquoi avez-vous quitté notre pays ?

Karen ne trahit pas sa surprise d'une telle question.

— Parce que mon père était Français, maître, et qu'il avait toujours exprimé le désir que je fasse mes études à Paris.

— Le désir, dites-vous ? Etait-ce un simple souhait, ou une volonté formelle ?

— Un souhait seulement, maître.

— Par conséquent vous auriez pu, ou vous pourriez y manquer, sans vous faire le moindre reproche.

— Je le crois, en effet.

La jeune fille ne voyait pas encore où Kisberg voulait en venir.

— Sans aucun doute.

— Allons donc droit au but, et veuillez excuser ma brutalité. Pourquoi ne rentreriez-vous pas à Copenhague ? A Paris, votre carrière risque d'être encore longtemps entravée. Certes, je sais que le docteur Forestier s'intéresse à vous. Mais il me disait lui-même, tout à l'heure, ne point avoir, aussi complètement que moi, les possibilités de vous faire sortir du rang, d'aider et de soutenir votre ascension par des moyens, une influence, qu'à tort ou à raison il prétend ne point posséder. Il est, j'en suis persuadé, très modeste. Mais il se trouve que cette fois son désistement me convient, et je ne le discuterai pas.

« Donc, voici l'essentiel. Il m'est facile de vous prendre dans mes services, et de vous procurer un emploi suffisamment rétribué, dont les obligations seront assez peu absorbantes pour ne nuire en rien à vos études. J'aimerais vous avoir près de moi, pour cette raison bien simple qu'il n'arrive pas tous les jours de former des médecins de son choix, et qu'un sujet d'élite est chose rare... même à Copenhague.

Il se tut. A peine les éloges réels ou sous-entendus que renfermait cette péroraison étaient-ils parvenus à Karen. Une sorte d'étourdissement l'annihila pendant quelques secondes, comme celui que procure un choc qu'on n'a pu ni prévoir ni parer. Lorsqu'elle fut assurée que sa voix serait ferme, elle interrogea :

— Qu'en dit le docteur Forestier ?

Kisberg se mit à rire.

— Le docteur Forestier déplorera votre départ, mademoiselle. Mais il m'a assuré que j'avais raison de vous proposer ce changement d'existence, comme vous auriez vous-même raison, de vous y résoudre.

Un bref silence retomba sur cette phrase que, du reste, l'étudiante n'avait pas paru entendre. Immobile, son ardent visage tourné vers le jeune homme, elle attendait une réponse à laquelle il ne pouvait se dérober.

Pour la première fois, Forestier regarda Karen.

— Que puis-je vous dire, si ce n'est que le projet du docteur Kisberg a toute mon approbation, articula-t-il avec le plus grand calme. Je vois là, pour votre avenir, d'exceptionnelles promesses, et il me paraîtrait bien peu raisonnable de les repousser.

Les mains que Karen pressait, d'un geste familier, l'une contre l'autre, glissèrent et tombèrent le long de son corps.

— C'est d'un départ définitif qu'il s'agirait, n'est-ce pas ?

— Bien entendu. Vous retrouveriez votre mère, vous regagneriez votre maison... Je pense que vous n'en seriez pas fâchée.

Karen rit nerveusement.

— Non, docteur, non. Réellement, je n'en serais pas fâchée.

Elle abaissa un instant les yeux vers les tomettes rouges, sur lesquelles s'étiraient de longs rayons de soleil. Forestier, jugeant probablement le débat fini, et la cause gagnée, s'était détourné. Il feuilletait de nouveau les notes de son élève avec intérêt.

— Ma réponse doit-elle être immédiate ? interrogea Karen, s'adressant au Danois.

— Vous voulez dire que vous souhaiteriez avoir le temps de la réflexion ?

— Oui, maître.

— C'est trop naturel.

Lorsque Mme Forestier pénétra dans la pièce, Karen sut, au doux regard navré qu'elle jeta vers elle, que Kisberg ou Philippe avait parlé de son prochain départ. Ainsi on disposait d'elle, on fixait son sort, presque sans respecter le libre arbitre que possède chaque être raisonnable de lui-même, en tout cas sans lui laisser, quoi qu'on dise, le temps nécessaire pour prendre une détermination de cette importance.

Elle avait, peu de jours auparavant, dit à Forestier son désir d'aller, avant la reprise des cours à la Faculté, embrasser sa mère. Etait-ce là sa réponse ?... Ce désir de Karen, en tout cas, ou plutôt cette nécessité, entrevue dans un instant de courage, de s'arracher au mas, allait pleinement se réaliser.

— Est-il vrai, mon enfant ? Vous auriez décidé de rentrer dans votre pays ?

A la question de Mme Forestier, Karen s'efforça de répondre calmement.

— Ce... départ définitif n'est encore qu'un projet, madame.

« Un projet auquel le docteur donne tout son agrément, ne put-elle s'empêcher d'ajouter, d'une voix moins détachée.

Comme, un instant après le départ des deux hommes, Karen se levait pour quitter le salon à son tour, Mme Forestier la pria de demeurer.

— Je suis seule, aujourd'hui, petite, ne voulez-vous pas rester un peu près de moi ? Nous avons, me semble-t-il, tant de choses à nous dire avant votre départ...

« Je vous voyais peu. Je ne profitais guère de votre présence. Et cependant je vous savais près de nous, dans ce vieux mas que tant de tristesses ont traversé, et c'était un apaisement... C'était même un renouveau !

Mme Forestier soupira, et acheva avec un sourire triste :

— Il ne nous reste guère le temps de nous connaître, si, déjà, nous devons nous séparer !

Mme Forestier n'avait point attiré à elle son métier de tapisserie sur lequel, si souvent penchée, elle donnait la vie et l'éclat à toute une profusion de fleurs rares et d'oiseaux. Elle regarda Karen, et, sembla-t-il à celle-ci, jusqu'au fond du coeur, avant de dire à voix presque basse :

— Pourquoi partez-vous, mon enfant ?

Avec toute la tranquillité qu'elle put rassembler, Karen se tourna vers Mme Forestier.

— Excusez-moi, madame, si je ne sais vraiment de quelle manière vous répondre. Pourquoi je pars ? Sans doute pour cette raison que je considère les avis et les conseils comme particulièrement éclairés, m'y engagent avec insistance. Une insistance dont le seul but ne peut être que mon intérêt... Car je n'ai point la présomption d'imaginer que le docteur Kisberg désire ardemment devenir mon professeur.

— ... Ou que le docteur Forestier souhaite, avec autant de passion, ne plus l'être, acheva paisiblement la mère de Philippe.

— C'est cela même, madame. Le peu d'importance de ma personne ne me paraît pas donner lieu à de tels sentiments.

Comme pour chercher une réponse, Mme Forestier abaissa les yeux durant quelques secondes. Enfin, toujours avec la même douceur :

— Ce n'est point de la mésestime que mon fils éprouve pour vous, Karen, et vous le savez. Je crois que... comment expliquer cela ?... Je crois que vous l'effrayez un peu parce que vous représentez cette vie que, durant des années, il a fuie, et dans laquelle il ne peut se résoudre à rentrer.

Mme Forestier parlait avec précaution, comme si elle hésitait, pesait chaque mot, choisissait ses phrases, mais n'accordait aux uns comme aux autres ni toute l'importance, ni même la réelle signification qu'il eussent dû avoir.

— Je ne comprends pas, madame, murmura Karen.

— Il « faut » que vous compreniez... Vous êtes, vous, sa profession, son travail... Votre présence l'oblige à reprendre contact avec un monde dont il s'était exclu, à refaire des gestes oubliés, à accueillir des pensées, des projets, qui, au premier abord, l'épouvantent...

Etaient-ce bien là les paroles que Mme Forestier voulait prononcer ? ou plutôt, ces paroles possédaient-elles exactement et uniquement le sens médical que la mère de Philippe essayait de leur donner ?

— Je ne suis au mas que par la volonté du docteur, madame. En me demandant de l'y accompagner, M. le professeur devait avoir choisi de poursuivre le cours de ses travaux.

— Sans doute. Mais...

— Du reste, les vacances terminées, je vais rentrer dans les rangs de la Faculté, et rien ne me distinguera de mes camarades.

— Mais il ne pouvait imaginer, poursuivit Mme Forestier, comme si elle n'avait pas entendu la dernière phrase de Karen, que votre présence serait si... inattendue ?

— Inattendue ?

— Inattendue dans ses effets, veux-je dire.

Un bref silence, et Karen, relevant soudain la tête, attacha au visage de son interlocutrice un regard assombri.

— C'était donc vrai, murmura-t-elle lentement. Le docteur Forestier n'avait d'autre but, en m'offrant hospitalité et

Personne ne devinera

Coiffure créée par Charles du Salon Vogue à Toronto

QUE VOUS PORTEZ UN

FILET EXTENSIBLE

Tidy-Locks*

IL EST AJUSTABLE

10c dans tous les grands magasins

Ce filet tissé de minces fils de nylon, quasi invisible et pourtant fort et durable, parera discrètement votre chevelure. Le filet extensible Tidy-Locks s'ajuste parfaitement grâce au "Magic Sizer" breveté. Choisissez le vôtre demain. Choix de 7 nuances.

*85% DES SALONS DE BEAUTÉ DU CANADA EMPLOIENT LES FILETS À CHEVEUX TIDY-LOCKS

LA DEMANGEAISON M'AFFOLAIT!

C'est alors que je découvris la source extraordinaire d'un soulagement rapide: la Prescription D.D.D. du Dr. D. D. Dennis. Ce médicament liquide pur, rafraîchissant, et universellement connu, adoucit et calme promptement les démangeaisons cruelles causées par l'eczéma, les boutons, les dartres, le pied d'athlète et les autres affections de la peau. Bouteille d'essai, 43c. Ce médicament n'est pas graisseux. La première application arrête la démangeaison la plus vive, sinon votre argent vous est remis. Demandez à votre pharmacien la Prescription D.D.D. (concentration ordinaire ou ultra-forte).

ANEMIE

SANG APPAUVRI

Ce tonique riche en vitamines ramène infailliblement le sang à son état normal.

Hommes, Femmes, Enfants

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montreal

A

EXIGEZ LA MARQUE DÉPOSÉE 'Vaseline' — La meilleure gelée de pétrole porte la marque 'Vaseline'.

Exigez cette marque — c'est votre garantie de pureté.

...pour
la Constipation

IL VOUS FAUT
SI PEU
POUR RESTER
RÉGULIER
...IL EST SAGE
D'ACHETER
LE MEILLEUR

Nujol

HUILE MINÉRALE absolument pure
• limpide comme du cristal
• sans saveur • inodore
• qualité supérieure

Régulier comme une horloge

Demandez à votre pharmacien du
Nujol pour la constipation

Crème Orientale
GOURAUD
La crème à appliquer avant le bal. Ne s'enlève ni ne se retouche. Un essai vous convaincra.
Blanc, Chair, Rachel, Sun-Tan.
4

"EXPORT"
CANADA'S FINEST
CIGARETTE

travail, que de venir en aide à l'une de ses élèves dépourvue de ressources ?

Cette fois ce fut Marthoun qui interrompit. Et où étaient son visage indifférent, sa voix neutre.

— Qui vous a dit ?

Avec lassitude Karen haussa les épaules.

De nouveau, le silence retomba, si lourd de pensées, qu'il devint bientôt intolérable. Karen se leva.

— Est-ce tout ce que vous désiriez me dire, madame ?

La mère de Philippe paraissait déçue et déconcertée.

— Mon Dieu... oui, mon enfant, et sans doute me suis-je montrée bien maladroite. Je voulais surtout vous demander de réfléchir avant d'accepter les propositions du docteur Kisberg, et de prendre la décision de regagner définitivement Copenhague.

Une dernière fois Karen se demanda pour quelles véritables raisons Mme Forestier déplorait son éloignement. Car, enfin, les vacances achevées, elle quitterait le mas, sans doute pour n'y jamais revenir, et ne serait plus, comme elle l'avait dit, dans la classe du docteur, qu'une unité anonyme, à laquelle désormais nulle obligation contraire à son désir ne lierait Philippe.

Elle renonça à trouver une réponse satisfaisante — aussi bien ne possédait-elle point la liberté d'esprit qui lui aurait permis d'y réussir — et se détourna.

Dans la maison, tout était silence. L'auto qui emmenait aux Saintes, Forestier et Kisberg avait dû quitter le mas. Durant le séjour du Danois aux « Avocettes », Philippe avait, une fois, conduit son hôte chez leur confrère, et sans doute l'étranger, avec sa correction habituelle, tenait-il à faire ses adieux au docteur Dufaux.

Karen s'était dirigée vers le laboratoire. Elle mit en ordre ses notes, rangea les fiches qu'elle avait abandonnées sur les tablettes au moment du repas, puis elle quitta la pièce.

Après l'accablement de la matinée, un besoin de mouvement et d'action la possédait, et il lui paraissait impossible de rester enfermée dans les limites de la maison. Exactement comme ce jour où, sans bien savoir quelle sourde peine et quelle déception la poussaient, elle était partie à l'aventure sur la sansouïre.

Le temps, certes, avait changé. Succédant au soleil de feu les lourdes pluies s'étaient abattues sur la Camargue, emplissant lones et lagunes, gonflant l'étang jusqu'à le faire prêt à dépasser ses bords. Aujourd'hui, cependant, point de pluie, mais un vent de tramontane, assez froid pour exiger que Karen revêtît un manteau.

La promenade de Karen, si on pouvait appeler ainsi cette marche difficile, n'avait eu d'abord aucun but. Et puis, peu à peu, à mesure qu'elle avançait dans ces chemins déjà parcourus, la jeune fille s'était tout naturellement assignée, comme point extrême de cette errance, la petite chapelle. Et il lui semblait maintenant que, dans cet asile éloigné de tout, parfaitement solitaire au milieu de la steppe, là seulement, son esprit et son coeur pourraient se recueillir avant les imminentes décisions.

Elle venait d'atteindre le rideau de pins, et aperçut la porte que le vent avait entrouverte. Aussi eut-elle besoin d'en pousser à peine le battant, pour pénétrer dans la chapelle.

CHAPITRE VIII

Dieu et Marthoun disposent

C'ÉTAIT, à l'intérieur, la même obscurité que lors de sa première venue. Mais elle devait, alors, se trouver déjà sous l'empire de la fièvre pour n'avoir pas distingué le petit autel de pierre, au-dessus duquel une sorte de lucarne ronde ne donnait guère de clarté.

Il lui parut que ses pieds se fixaient au sol. Pourtant, sans même s'en rendre compte, elle continuait à avancer, puisque, deux ou trois secondes plus tard, elle se retrouva auprès de Philippe.

Certes, l'obscurité du lieu était peu faite pour saisir l'expression des visages. Mais, lorsque les yeux de Karen y furent mieux habitués, elle put voir que celui de Forestier était livide et défait.

— Ne trouvez-vous pas étrange cette répétition de coïncidence ? murmura-t-il, lorsqu'elle s'arrêta à ses côtés, et sans lui laisser le temps de prononcer un mot. Coïncidence qui aura marqué le début de notre vie laborieuse au mas... et sa fin. Nous nous sommes rencontrés ici, dès les premiers jours de votre arrivée en Camargue, et nous nous y retrouvons au moment où vous allez la quitter.

Elle ne releva pas cette affirmation qui devançait sa propre décision, et dit doucement :

— Notre première rencontre ici n'était pas une coïncidence, maître. Vous veniez alors à ma recherche.

Forestier ne protesta pas. C'était vrai, et il le savait bien. Comme il savait maintenant que, déjà, à ce moment, et sans qu'il l'eût découvert, cette enfant blonde, dont tout le séparait, avait bouleversé son coeur.

— Aujourd'hui, c'est différent, reprit Karen. Différent et, au fond, un peu semblable. Je venais aussi chercher un refuge, ou plutôt un asile de calme où, dans le voisinage de Dieu — bien que Dieu n'habite pas matériellement cette chapelle désaffectée, il y demeure, plus présent, plus sensible qu'ailleurs — je pusse prendre mes résolutions.

Le jeune homme ne dit point qu'à peu près les mêmes raisons avaient dicté sa propre conduite, en tout cas le même désir de se recueillir hors du mas, où trop de souvenirs et de pensées contraires l'assaillaient. Il crut simplement devoir expliquer :

— J'ai laissé Kisberg aller seul faire ses adieux au docteur Dufaux. Il n'était point nécessaire que je l'accompagne.

Tout au bout du long silence, Forestier s'était tourné vers elle qui ne faisait pas un mouvement.

— Vos dévotions sont-elles terminées ? interrogea-t-il. Pouvons-nous sortir ?

Elle secoua la tête.

— Je voudrais, avant de reprendre le chemin du mas, vous dire ce que j'ai décidé, maître, et pourquoi je l'ai décidé.

— Eh bien, dites...

Il s'efforçait de garder son calme, dans l'attente de ce qu'il redoutait et désirait tout à la fois.

Karen regarda droit devant elle en prononçant lentement :

— Je préfère ne point accepter l'offre du professeur Kisberg.

Forestier ne put étouffer une sourde exclamation :

— C'est de la folie. Vous n'avez pas réfléchi !

— Permettez-moi de ne pas considérer ce dernier argument comme décisif, maître. A Copenhague j'aurais le docteur Kisberg, à Paris j'ai le professeur Forestier. Nul profit ne me paraît être en faveur du changement.

Elle disait cela avec une sorte de violence.

— Rentré à Paris, je ne pourrais plus guère m'occuper de vous, Karen, fit-il, plus doucement.

— Je n'y ai pas compté, maître. Il me suffira d'être dans l'amphithéâtre quand vous parlerez, au laboratoire pendant les travaux pratiques...

Elle s'interrompit, la voix dévastée par la pensée que tout ce qu'elle venait d'évoquer là pourrait ne plus jamais être. Et soudain, se tournant brusquement vers Forestier, suppliante :

— Laissez-moi rentrer à Paris, maître, reprendre ma place à vos cours. Pourquoi tant désirer que je m'éloigne !

Elle vit, dans l'ombre, le docteur tressaillir, et son visage se défaire plus encore. Elle entendit une voix sourde s'exclamer :

— Grand Dieu, Karen, je ne le désire pas !

« Ah ! certes, je ne le désire pas ! répéta-t-il avec une sombre ironie.

Puis il resta silencieux, cherchant, en son esprit torturé, quelles raisons, quels arguments décisifs donner à Karen, et sachant d'avance qu'elle ne les accepterait pas.

Mieux que la jeune fille, et depuis plus longtemps, il avait découvert en quelle ardeur passionnée s'était transformée son admiration pour lui. Et son coeur, à lui, ce coeur qui, peut-être, eût vaillamment supporté sa propre douleur, et le tragique renoncement, était déchiré par la certitude de les infliger aussi à l'enfant bien-aimée.

Du fond de son être une voix cria : « Oui, tu l'aurais pu... La véritable, l'impardonnable faute, c'est de causer son malheur en la repoussant ! Et ce serait encore de l'écarter aussi délibérément de la route sans lui en donner la raison ! »

Ce fut sa propre voix qu'il entendit, rompant avec le silence. Sa voix altérée, mais empreinte d'une farouche décision.

— Karen, vous connaissez mal mon existence passée. Il faut, avant notre séparation, que je vous en parle.

Elle étendit vivement sa main vers Forestier.

— Je vous ai déjà dit que je savais, maître.

Le visage du jeune homme se fit plus douloureux.

— Je me souviens. Du reste on finit toujours par pénétrer le passé des gens dont on partage la vie.

Il s'interrompit à peine, puis continua :

— Tant mieux si vous avez été prévenue. Mais, pardonnez-moi d'insister, l'impartialité de mon entourage me semble suspecte. On a pu passer sous silence quelques précisions, quelques détails, qui doivent vous être donnés.

Il ne tint pas compte du geste de dénégation de l'étudiante, et aussitôt reprit :

— Voici bientôt cinq étés, Karen, le jour du grand pèlerinage aux Saintes, sur la route follement encombrée, je m'arrêtai auprès d'une automobile en détresse...

« Pourquoi moi ? mystère ! La même route charriait pourtant, comme un fleuve, des centaines, non, des milliers d'autres voitures, des cavaliers, des cyclistes, des piétons... La panne était sérieuse. Je remorquai la voiture dans un mas proche, et — vous connaissez le peu de ressources du pays en hôtels — je ramenai aux « Avocettes » les deux jeunes femmes que je ne pouvais abandonner à leur sort. Ainsi Elvire et Chantal de Marges entrèrent dans ma maison !

« Cette fois, elles y séjournèrent peu. Mais je les revis l'hiver suivant à Paris. Orphelines, elles habitaient ordinairement Grasse, et y possédaient une fabrique de parfums dont Elvire, ingénieur chimiste, s'occupait. Au début du printemps, Chantal et moi étions fiancés...

« Les vacances arrivées, nous nous installâmes en Camargue. Chantal aimait peu ce pays, et se promettait bien que nous y reviendrions, plus tard, le moins souvent possible. C'était, je pense, ses sentiments non dissimulés, qui avaient attiré aux deux soeurs l'inimi-

tié de Marthoun, inimitié qui, à l'égard d'Elvire, subsiste toujours. Mais ceci est une parenthèse sans rapport direct avec mon récit.

« Notre mariage fut fixé à la fin de septembre. Il devait être célébré aux Saintes, dans l'intimité. Trois jours avant, une formalité nous obligea à nous rendre à Marseille. Chantal était légèrement souffrante — une sorte de grippe d'été assez tenace, pour laquelle je la soignais — mais rien de grave, cependant.

« Sans doute eussé-je dû, à cause de cette indisposition, m'opposer à ce qu'elle prît le volant. Je savais, hélas ! lui refuser peu de choses et cette fois encore, je craignis son désappointement. Nous partîmes donc : Chantal, Elvire, et moi. La suite, vous la connaissez : l'éclatement d'un pneu... l'auto, que la conductrice ne sut pas redresser, venant s'écraser contre un arbre... Chantal gisant, la tête ouverte, Elvire, projetée à plusieurs mètres, et les jambes brisées.

« Me trouvant du côté opposé au choc, j'étais miraculeusement indemne, et, par un bizarre phénomène, je restais, en cette catastrophe, lucide et de sang-froid. Dans la clinique de Marseille où nous fûmes transportés, j'exigeai d'opérer ma fiancée, et, devant mon nom, on s'inclina. Certes, Chantal était gravement atteinte, mais je ne comptais plus les interventions de cet ordre que j'avais déjà pratiquées. Celle-ci ne nécessitait ni plus de science, ni plus d'habileté que les autres. Ma main ne trembla pas une seconde, et tout se passa comme je pouvais le désirer. Et cependant, Karen, comme j'achevais, le coeur de Chantal s'arrêta de battre. Elle était morte, morte si brusquement, que ni l'infirmière de l'anesthésie, ni le chirurgien qui m'assistait, n'avaient eu le temps de percevoir dans son corps, dans ses artères, le ralentissement de la vie.

Tout de suite Karen avait relevé la tête.

— Son coeur cessa brusquement de battre ? reprit-elle lentement. Ceci vous absout, docteur. Le coeur de Mlle de Marges devait présenter quelque faiblesse, peut-être son système circulatoire quelque tare, que vous ne pouviez connaître.

Il secoua la tête.

— Non. Son coeur était normal et solide, en tant que médecin je l'avais souvent constaté ; et je connaissais la robustesse de sa constitution. Elle eût été capable de supporter avec succès une opération beaucoup plus longue et plus difficile.

— Alors ?

Les yeux sombres de Forestier s'attachèrent à Karen avec une expression désespérée.

— Alors, Karen, je ne sais pas. Comprenez-vous ?... Je ne sais pas ! Etais-je, bien que je crus absolument le contraire, sous le choc de l'accident, et mes moyens se trouvaient-ils amoindris ?... Ai-je, en travaillant si près du cerveau, touché, blessé, le centre vital, en fait commis quelque maladresse ? Seule l'autopsie l'eût révélé. L'autopsie !... Ce mot me fait encore frissonner avec ce qu'il évoque. Et cependant il ne s'est pas, je pense, écoulé un seul jour depuis celui-là, sans que je n'aie pensé à ce moyen comme au seul qui m'eût apporté une certitude, quelle que fût celle-ci !

— Et le temps a passé, Karen, le temps miséricordieux qui m'a enfin apporté mieux que l'apaisement, le plus merveilleux, le plus incroyable bonheur !... Il me l'apporte, en effet, il le découvre à mes yeux éblouis, il l'offre à mon coeur ulcéré, mais en même temps, le sort ironique murmure :

« Vois... Vois cette enfant, cette enfant précieuse et douce dont tu n'es pas digne, et que ta maturité, ton âme lasse, n'eussent jamais espérée. Vois Elle est tout ce que tu as pu rêver de meilleur, de plus pur, tout ce que tu aimes : la beauté, la bonté, l'intelligence, la lumière. Et ton cheminement, sur la route choisie, serait, à ses côtés, une ascension toujours plus ardente, toujours plus parfaite, au service passionnée du même idéal. Vois, sache tout cela, pénètre-t-en et souffre. Souffre ! Car ayant tué celle qui devait partager ta vie, tu n'as plus aucun droit à « la vie ». Et rien ne pourrait te libérer du serment que tu fis de ne jamais la remplacer, puisque tu l'avais assassinée !

Cette fois, Forestier se tut, et ce fut, pendant quelques secondes, un lourd silence que le vent déchirait de ses sifflements.

Puis Karen se redressa. La douleur et la joie mêlées lui faisaient un visage pathétique et inconnu.

— Maître... Maître... est-ce pour « cela » que vous voulez que je parte ?

— C'est pour cela que vous « devez » partir, oui, ma pauvre enfant.

« Ma petite fille d'Andersen, murmura-t-il avec une dévotion douloureuse, je vous fais porter le poids d'une faute qui ne fut point la vôtre. Je voudrais vous en demander pardon à genoux.

Il s'arracha à la tentation de faire comme il le disait, car il avait la certitude que Karen, pour le relever, l'aurait entouré de ses bras. Mais la voix de la jeune fille s'élevait de nouveau, et sa frémissante supplication le bouleversa.

— Gardez-moi, maître. Je ne désire être que votre élève. Je n'ai jamais rien espéré d'autre, je vous le jure, mais cela, je veux le rester. Je veux travailler près de vous, et, plus tard, avec vous. Je veux...

Pour la première fois le furieux désespoir de Forestier éclata, et, moins troublée, l'étudiante eût compris que lui-même s'était bien des fois arrêté à cette pensée, pour la repousser ensuite comme une coupable folie.

— C'est justement ce qui ne se peut pas, Karen ! Imaginez-vous ce que serait notre existence, quotidiennement rapprochés, et à jamais séparés !... Vous ne connaissez pas la vie, ma pauvre enfant, ni, quoi que vous en pensiez, l'amour ! Un jour, nous nous retrouverions dans les bras l'un de l'autre, et... il serait trop tard !

— J'accepte le risque, murmura-t-elle d'une voix basse, mais assurée.

— Et moi, je ne l'accepte pas pour vous ! cria-t-il presque.

Pour la première fois il osa s'approcher de Karen, et lui prendre les mains.

— Petite fille, dit-il, vous parlez maintenant avec une fièvre qui fait que les mots dépassent votre pensée. En tout cas vous n'êtes, et je ne suis pas moi-même, en état d'envisager, avec calme, l'avenir ; et nous ne saurions ici, en ce moment, poursuivre une semblable conversation. Je vous demande de rentrer avec moi au mas. Demain, ou dans quelques jours, vous serez mieux habituée à l'idée de détourner votre vie du chemin que vous auriez aimé suivre. Avec plus de lucidité et de sang-froid, vous accepterez de partir !

Vers onze heures, Karen entendit monter et se séparer sur le palier du premier étage, les hôtes du mas.

Marthoun avança, forme noire et coiffe blanche, et demeura debout devant Karen, refusant le siège que celle-ci lui désignait. Puis, tout de suite, et presque brutalement, comme si elle eût voulu ne point permettre à la jeune fille de préparer sa réponse, ou de dissimuler ses pensées, elle interrogea :

— Vous aimez Philippe, n'est-ce pas ?

L'étudiante tressaillit à peine

— Oui, Marthoun, dit-elle à voix basse.

— Alors, vous ne partirez pas !

— Je crois, au contraire, que je dois partir à cause de cela.

— Croyez-vous qu'il souhaiterait cette séparation, s'il pouvait faire de vous sa femme ?

— Non, dit Karen d'une voix brisée, et réalisant, pour la première fois, toute la cruauté du sacrifice.

— Vous a-t-il demandé de le devenir ?

Karen secoua la tête.

— Non, répéta-t-elle, toujours de cette voix étouffée qu'elle-même ne reconnaissait pas ; non, le docteur ne m'a rien demandé, et je sais qu'il ne me demandera jamais rien.

A l'expression de surprise du jeune visage, Marthe-Marie sut qu'elle s'était trompée. Mais ne le savait-elle pas déjà ?

— Alors... Qu'y a-t-il ? reprit-elle en s'inclinant vers Karen.

— Philippe ne refera pas sa vie, dit lentement la jeune fille. Il ne s'en croit pas le droit.

— Pourquoi ?

Les mains de Marthoun s'étaient appuyées aux épaules de l'étudiante, et les pressaient. Elle répéta.

— Pourquoi ?... dites.

— A cause du passé, et de celle qu'il a... qu'il croit avoir...

— Achevez ! cria Marthoun en se redressant avec colère. Celle qu'il croit, non qu'il est sûr (et bien des gens avec lui) d'avoir tuée !

— Quelle obsession ! poursuivit-elle avec dureté, cette fille, surgie brusquement dans notre vie, et dont on ignorait tout le passé, cette fille capricieuse, volontaire et sans âme, cette fille qui ne respectait rien, même morte pèse encore lourdement sur nous !

— Comme vous la détestiez, Marthoun !

La nourrice s'arrêta brusquement.

— Oui, je la détestais, avoua-t-elle, parce qu'elle méritait de l'être, et aussi parce qu'elle-même détestait ce pays, et serait, je crois, arrivée à persuader Philippe de vendre cette maison !

Elle se tut un instant, comme pour maîtriser l'émotion qui l'étreignait, puis, détachant bien chaque mot :

— Philippe ne doit rien à son souvenir.

Elle hésita, mais reprit bientôt, d'une voix tout aussi nette :

— Il ne lui doit rien, car ce n'est pas lui, mais quelqu'un d'autre, qui l'a tuée !

Durant quelques secondes la jeune fille craignit que les passions de tendresse et de haine qui se partageaient le coeur de Marthoun n'eussent égaré sa raison, ou seulement son bon sens. Elle dit, avec calme :

— Comment cela eût-il été possible ? Le docteur seul opéra sa fiancée. Un chirurgien, certes, le seconda, mais il n'était qu'assistant, et nul ne pourra jamais convaincre le professeur Forestier qu'il ne commit point d'erreur.

— Si, dit Marthe-Marie d'un accent de triomphe. Si, quelqu'un le pourra.

— Et qui, grand Dieu !

— Vous, mademoiselle !

La nourrice dut remarquer que Karen la regardait avec une étrange fixité, et, pour la première fois, elle eut un bref sourire.

— J'ai toute ma raison, mademoiselle.

Puis, jugeant ne plus pouvoir retarder une explication, elle plongea la main dans l'une des poches de son tablier, en retira une boîte cartonnée, d'un format ordinaire en pharmacie, et la tendit à Karen.

— Ceci attend, soigneusement conservé par moi, depuis trois ans.

L'étudiante s'était levée pour se rapprocher de la veilleuse. Elle se pencha vers la boîte, lut le nom imprimé sur le couvercle « chloromycétine » et, un long

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 8258 rue DROLET Montréal

Douleurs Périodiques
Malaises Fiévreux
soulagés sûrement avec

ANTALGINE

SIROP GRAY
gomme d'épinette rouge

Epargne des nuits d'insommnie et des jours de souffrances causées par la toux. Cette préparation apporte confort et soulagement. On l'emploie depuis plus d'un demi-siècle.

LES EMPLATRES LARIVIÈRE aident à soulager les maux et douleurs musculaires. Exigez-les chez votre pharmacien

IMPORTÉ

pourtant peu couteux

ROSS'S SLOE GIN

ROSS'S BAHAMA
⅓ Ross's Sloe Gin
⅔ Cola
Ajoutez la glace
et remuez doucement

instant, resta immobile, le front contracté.

La pensée de Karen faisait son chemin.

— Naturellement, dit-elle, ces ampoules ont été injectées...

— A Chantal de Marges, oui, termina Marthe-Marie.

— Pour quelles raisons l'a-t-on fait ?

La femme haussa les épaules en un geste d'ignorance.

— Savez-vous si ce qui manque à cette boîte a été injecté en une seule fois ?

— Cela, j'en suis certaine.

Avant de formuler d'autres questions, Karen se recueillit encore. Près du sien, le visage de Marthe-Marie restait aussi penché sur la boîte, comme pour lui arracher son secret. Et la voix de la nourrice s'éleva la première.

— C'est un poison, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Karen tressaillit.

— Non, Marthoun, un remède, un simple remède employé dans certains cas, le début d'une fièvre typhoïde, par exemple. Mais...

— Mais ?... répéta la femme, toute sa vie, semblait-il, suspendue aux lèvres de Karen.

L'étudiante ne répondit que par une autre question.

— Quand cette chloromycétine fut-elle administrée à Mlle de Marges ?

— Peu d'instants avant l'accident, mademoiselle. Au moment précis où elle allait quitter le mas en compagnie de Philippe et de sa soeur.

Karen releva vers sa compagne un regard d'assurance tranquille.

— Alors, Marthe-Marie, il n'est plus permis d'avoir des doutes. C'est « cela » qui l'a tuée.

La nourrice ne prononça pas un seul mot, mais elle joignit les mains et ferma les yeux, prononçant, en son coeur, une si fervente action de grâces, que son visage en fut transfiguré. Après, seulement, elle murmura d'une voix brisée par la joie :

— Dieu soit loué !

A l'intention de sa compagne, et, du reste, aussi étrangement calme que Marthoun était bouleversée, Karen, d'une voix impersonnelle, poursuivit :

— « Qui » a fait l'injection de chloromycétine, Marthoun ?

Cette fois, toute trace d'émotion disparut chez la nourrice, et ce fut avec un accent de joie sauvage que les mots résonnèrent aux oreilles de Karen.

— Vous le demandez ?... Mais celle qui vous a vue, un jour, partir sous un soleil de feu, et n'a pas fait un geste pour vous arrêter, espérant qu'on vous rapporterait morte... Celle qui, depuis le premier jour, rôde autour de vous, et dont la pensée m'oblige à laisser chaque nuit ma porte entrouverte, afin d'entendre le bruit de ses pas, et celui de sa maudite canne s'ils se rapprochaient de votre chambre... Celle qui, l'autre soir, avec un zèle tardif, recherchait cette boîte dans l'armoire aux remèdes, probablement pour la détruire... Celle qui vous hait comme elle haïssait sa soeur, et vous tuera, sans une hésitation, sans un remords, lorsque le moment lui semblera venu, et l'impunité assurée...

Malgré le visage sombre et la voix tragique de celle qui parlait, Karen ébaucha un sourire.

— Je saurai me défendre, Marthe-Marie.

— On ne se défend des bêtes malfaisantes qu'en se mettant hors de leur portée, c'est-à-dire en les éloignant !

Durant quelques secondes, les deux femmes se turent. Puis l'étudiante interrogea :

— Comment êtes-vous sûre qu'Elvire de Marges a traité sa soeur avec les ampoules manquantes ?

— Je l'ai vue mademoiselle.

« Ils allaient partir tous les trois, et le docteur se trouvait déjà au volant de l'auto, dans la cour. Comme les jeunes filles tardaient à le rejoindre, il les a appelées, et, du laboratoire, dont une fenêtre était entrouverte, la voix de Chantal a répondu :

« — Je cherche ma bague, Philippe. Je l'avais ôtée ici ce matin. Nous allons venir.

« Je me trouvais à ce moment-là sur le perron, et Philippe me demanda d'aller les presser. Peut-être avez-vous remarqué combien la porte du laboratoire s'ouvre silencieusement, et que sa serrure ne fait aucun bruit. Elvire et Chantal me tournaient le dos, et ne m'aperçurent point. L'aînée était en train de briser des ampoules : trois, celles qui manquent. Puis elle s'approcha de sa soeur et lui fit l'injection.

« J'avais refermé avec le même silence la porte, et je comptai jusqu'à vingt avant d'y frapper. Lorsque je pénétrai ensuite dans la pièce, tout y était dans l'ordre habituel. Je vis seulement Elvire glisser une boîte dans la poche de son tailleur... où, plus tard, je la retrouvai, car j'accompagnai Mme Louis à la clinique, dans laquelle les blessés avaient été transportés.

« Je pense, acheva Marthoun après un bref instant de réflexion, qu'Elvire ne se souvenait plus guère de ce qu'elle en avait fait, puisqu'elle la cherchait, l'autre soir, au laboratoire. »

Certes, bien des points demeuraient obscurs dans cette succession de faits, de coïncidences, et d'abord la raison qui avait poussé Elvire de Marges à administrer à haute dose la chloromycétine. Car l'injection eût causé à la jeune fille des troubles, peut-être graves, mais son tragique effet ne s'était révélé tel qu'à la suite de l'intervention. Et cette intervention, pas plus que l'accident, Elvire ne pouvait les prévoir !

— Vous le voyez, Marthoun, je suis brisée, murmura-t-elle. Je vous demande, maintenant, de me laisser. L'aube ne doit pas être très éloignée, et vous devez, comme moi, essayer de trouver le sommeil. Si vous le permettez, je garde ceci — et elle désignait la boîte d'ampoules. — Je crois que nous en aurons besoin.

Sans faire aucune objection, la nourrice s'éloigna. Elle aussi devait sentir la fatigue peser lourdement à ses épaules.

Tout en la reconduisant jusqu'au seuil de la chambre l'étudiante disait :

— Demain, Marthoun, nous réfléchirons, nous aviserons, nous agirons. Maintenant nous avons besoin de repos.

« Ah ! Dieu, oui ! répéta-t-elle d'une voix défaillante, de repos... enfin... de repos !

La porte refermée sur Marthe-Marie, elle resta deux ou trois secondes adossée au mur, immobile. Puis elle s'arracha de sa place, et, la précieuse boîte toujours serrée dans sa main, vint se jeter, toute habillée, sur son lit.

CHAPITRE IX

Karen choisit sa route

KAREN et le docteur marchèrent un long moment en silence. Kisberg regardait autour de lui avec intérêt, et semblait aimer l'aspect du pays. Enfin, il se tourna vers sa compagne :

— Je dois partir demain, mademoiselle. C'est pourquoi je désire avoir avec vous cette conversation.

Karen crut que le professeur allait continuer, mais il n'en fit rien. Sans doute jugeait-il que la parole était maintenant à sa compagne.

Avec décision la jeune fille releva la tête. Les mots qu'elle allait prononcer n'étaient-ils point formés en elle depuis la minute où Kisberg avait fait son offre, et sa réponse préparée !

— Je crois que vous allez me juger ingrate, maître, dit-elle ; ingrate et stupide, pour repousser une proposition telle que la vôtre. Je sais moi-même que je suis tout cela, et plus encore, en dédaignant cette chance inespérée de travailler près de vous. Et cependant...

— Et cependant, vous refusez, n'est-ce pas ? interrompit Kisberg.

— Pardonnez-moi, mais...

— Et vous refusez sans même avoir, à aucun moment, hésité !

Encore une fois la confusion envahit Karen. A tort ou à raison, il lui semblait que la voix de son compatriote trahissait une douce ironie. Mais cette impression cessa aussitôt, car Kisberg, changeant de ton, reprenait :

— Forestier est l'un des êtres les plus exceptionnels que j'aie rencontrés dans ma carrière, mademoiselle. Les quelques jours passés dans sa société m'en ont plus appris sur lui que la lecture de ses travaux, et la connaissance de sa renommée.

Il fit une pause, comme pour rendre plus frappantes les paroles qui allaient suivre, et enfin acheva :

— Son abandon ! Quel irréparable dommage pour la chirurgie !

— Oui, acquiesça douloureusement Karen, sans trouver d'autres mots pour exprimer les sentiments qui, soudain, au rappel du renoncement de Philippe, l'agitaient.

Dans son esprit passa, rapide, la vision des brefs événements par lesquels s'était révélé le permanent mensonge. Elle revit le pré brûlant, l'anouble dompté et couché au sol par les mains vigoureuses. Elle revit les yeux étincelants de Philippe, lorsqu'elle lui avait crié sa joie, et, plus tard, dans le laboratoire, son visage désespéré alors que, mis hors de lui par l'insistance de la jeune fille, il s'était trahi.

Kisberg avait dû capter l'émotion dont ces souvenirs agitaient Karen. D'une voix indifférente, il reprit :

— Je crois, pour ma part, qu'il n'y aurait pas impossibilité absolue à ce qu'un jour — il ne faudrait pas trop tarder pourtant — Forestier revînt au scalpel.

Il s'interrompit un instant. Karen en possédait maintenant la certitude formelle, le Danois savait que Philippe n'avait rien perdu de ses possibilités.

— C'est pourquoi, reprit Kisberg au bout de quelques secondes, et comme une suite toute naturelle à sa dernière phrase, c'est pourquoi je suis, au fond, consolé de votre refus, par la pensée que vous demeurerez près de lui.

Et il acheva, en appuyant sur chaque mot :

— Il faut, il faut absolument que Forestier se remette à opérer, mademoiselle. Il n'a pas le droit de ne pas le faire. Mais un seul être est capable de le ramener à la chirurgie : Vous !

Elle interrogea, d'une voix frémissante :

— Savez-vous à la suite de quel drame le docteur Forestier avait renoncé ?

— Je viens de l'apprendre, mademoiselle, par le docteur lui-même. Mais ceci ne fait que renforcer ma conviction : vous êtes celle dont viendra le recommencement !

Il s'interrompit à peine, puis, beaucoup plus impératif qu'interrogateur, acheva :

— Il faut que vous le soyez, n'est-ce pas ?

Avec décision Karen inclina la tête :

— J'essaierai, maître.

— Et vous y parviendrez, mademoiselle !

Peu de distance restait à parcourir jusqu'au portail du mas. Avant de l'atteindre, Karen parla encore :

— Vous avez examiné Mlle de Marges, n'est-ce pas, monsieur le professeur ? Y a-t-il quelque espoir ?

— Non, rien à tenter. Le diagnostic de Forestier, et celui des quelques confrères qu'il avait sollicités, est d'une rigoureuse exactitude. Dès le début l'infirmité fut inguérissable, et la raideur du membre définitive.

Les promeneurs pénétraient dans la cour. Ils gravirent l'escalier du perron, et, dans le vestibule, se séparèrent. Kisberg remontait dans sa chambre, afin de boucler ses valises, et l'étudiante comptait terminer la matinée au laboratoire.

Hélas ! Karen n'était plus qu'une mercenaire congédiée, se hâtant de rassembler ses objets personnels en vue d'un rapide départ !

En effet, moins d'une heure plus tard, Karen entendit — très gravement à cause de l'éloignement du laboratoire — des pas monter l'escalier.

Il lui restait encore plusieurs fiches à classer, et à transcrire, à leur place, dans le registre à cet usage. Ne sachant si le lendemain lui laisserait des possibilités de travail, elle était décidée à ne point se coucher avant de l'avoir fait. Oubliant sa fatigue, elle continua à écrire, et, seul, le grineement de sa plume troublait le grand silence du mas, lorsqu'un autre bruit le domina : celui de la porte qui s'ouvrait.

CHAPITRE X

Ramadan (1)

ELVIRE, sur le seuil de la pièce, s'était arrêtée. Karen n'avait pas entendu le martellement de sa canne, et elle ne put réprimer un tressaillement lorsque, se retournant, elle aperçut la haute silhouette dressée.

— Ce n'est que moi, mademoiselle Rochel, dit-elle avec ironie. Je vois, à votre regard, combien vous en éprouvez de déception.

Déception n'était pas le mot qui convenait, mais l'infirme ne laissa pas à Karen le temps de protester.

— Evidemment, vous attendiez le docteur ! reprit-elle. Vain espoir, mademoiselle. Toute votre habileté à vous retirer ici n'a servi de rien. L'idée de vous y suivre ne lui est même point venue.

« Du reste, qu'aurait encore le professeur Forestier à vous dire ?... Qu'il est satisfait de vos services ?... Cela vous le savez. Mais leur importance n'est tout de même point si grande qu'il se croie obligé à des remerciements particuliers.

Tout en parlant, Elvire avait rejoint Karen. Celle-ci interrogea, la voix frémissante :

— Et vous, est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

La première stupeur passée, l'étudiante sentait monter en elle une grondante colère.

— Non, ce n'est pas tout, répondit nettement Elvire.

L'assurance dont témoignaient les paroles de Karen, et son attitude, lui causait une désagréable surprise. Elle attendit quelques secondes, puis, brusquement :

— Pourquoi n'avez-vous pas accepté la proposition du docteur Kisberg ?

Avant de répondre, Karen regarda longuement l'infirme. Les quelques mots prononcés par le Danois au cours du repas avaient dû lui en apprendre assez pour expliquer sa surprise. Mais rien ne justifiait son immixtion dans les projets de l'étudiante.

— Veuillez m'excuser, répondit Karen avec assez de calme. Mes décisions,

---

(1) Le Ramadan est le carême musulman pendant lequel les fidèles récitent à haute voix des prières pendant la nuit. C'est, pour cette raison, le nom donné aux concerts nocturnes de certains animaux se réunissant pour hurler à la lune.

comme les motifs qui les ont déterminées, ne concernent que moi seule.

— Vous vous trompez. On risque de porter atteinte aux autres, en prenant certains partis.

— Tel n'est point le cas.

L'obstination voulue et la froideur de Karen déconcertèrent Elvire. Plus directe, soudain, elle interrogea, les dents serrées :

— Qu'espérez-vous, enfin, du docteur Forestier ?

— Mon désir de conserver le docteur Forestier comme professeur n'est point l'unique raison qui m'ait poussée à rester en France, murmura l'étudiante.

Elvire se mit à rire.

— « Conserver le docteur Forestier comme professeur », répéta-t-elle avec ironie. Il ne s'agit pas de cela, vous le savez. Vous désirez mieux. Et ceci nous ramène à ma question, à laquelle vous n'avez pas répondu.

Dans un geste qu'elle fit, sa main, frôlant la poche de sa robe de toile, rencontra un objet dur : la boîte d'ampoules à demi vide confiée la veille par Marthoun. Et ce contact soudain la galvanisa. Allons, elle était forte, encore, et pouvait rendre blessure plus cruelle que celle qui venait de la faire chanceler. Elle tourna vers Elvire un visage défait mais calme.

— Ainsi, mademoiselle, j'agirais, d'après vous, plus sagement en donnant ma préférence au docteur Kisberg ? interrogea-t-elle. C'est cela, n'est-ce pas, que vous voulez dire ?

Elvire essaya de ne pas trahir sa surprise.

—Cela même, en effet. Du reste Kisberg est déjà amoureux de vous, et il sera certainement facile de l'amener à composition.

— Et si, en dépit de vos avertissements et de vos conseils, je persistais dans mon choix du professeur Forestier, mademoiselle ? Car enfin, il m'est bien permis d'avoir une préférence.

Le visage qui faisait face à celui de Karen se marbrait de rouge. Elvire luttait sans succès contre la violence qui faisait trembler ses lèvres et ses mains.

— Vous auriez tort, et cette préférence, comme vous dites, ne vous mènerait à rien. Philippe n'est pas libre. Il ne le sera jamais, puisqu'un serment, aussi bien que sa volonté d'expiation, le lient à la morte qu'il a tuée.

— Et surtout parce que vous êtes là, mademoiselle, pour lui rappeler à tout instant sa condition en marge de la vie !

— La morte était ma soeur, murmura Elvire d'une voix étouffée.

— Et déjà votre rivale, n'est-ce pas ?

D'un sauvage mouvement, Mlle de Marges releva la tête.

— Vous êtes folle !

— C'est vous qui l'êtes, et depuis bien des années... Depuis le soir où le docteur Forestier a ramené ici deux jeunes femmes rencontrées par hasard auprès d'une voiture immobilisée sur la route.

« Folle, vous l'avez été lorsqu'il a préféré votre soeur et pendant tout le temps de leurs fiançailles. Et vous l'avez été plus tard encore, dans votre acharnement à accabler Philippe de ses propres remords, à l'entretenir dans sa douleur, à l'arracher, enfin, à la vie, pour le garder... Le garder malheureux et diminué, mais enfin le garder !...

Dressée devant l'infirme qui, le visage convulsé, s'accrochait des deux mains au dossier d'une chaise, Karen se sentait soulevée tout à coup par une violence qu'elle ne pouvait plus maîtriser.

— Et bien, c'est assez ! reprit-elle, si impérieuse qu'Elvire ne songea pas à lui couper la parole, c'est assez d'un tel chantage à la douleur, d'une si morbide complaisance à prolonger le passé ! Vous ne continuerez pas à gâcher ainsi cette vie ! Je reste. Et ce n'est point, rassurez-vous, pour vous disputer un amour. Aimerais-je le docteur — sa voix faiblit — qu'avant tout sa carrière m'importerait. Je reste pour essayer, de toutes les forces de mon être, de le rendre à lui-même, à la plénitude de ses moyens, à la chirurgie qu'il n'eût jamais dû abandonner !

Le geste qu'elle fit, Karen ne l'avait pas préparé ; il fut si spontané, si opportun et si hardi tout à la fois, que la jeune fille n'eut guère le temps d'en peser les conséquences. Depuis un instant ses doigts se serraient autour de la boîte de carton, et Elvire n'avait pas achevé sa phrase que cette boîte se trouvait placée sur la tablette, devant elle.

— Où avez-vous trouvé cela ? interrogea enfin Mlle de Marges d'une voix mal assurée.

— Peu importe !

— Dans cette armoire à pharmacie, sans doute... Je ne me souviens plus... Depuis l'accident un trou demeure en ma mémoire, par lequel toutes les choses d'importance secondaire se sont échappées.

Elvire semblait ne parler que pour elle seule. Les deux jeunes filles demeuraient maintenant face à face, mais dans une attitude bien différente de ce qu'elle avait été jusque là. Toujours appuyée au dossier d'un siège, l'infirme ne se soutenait plus qu'avec peine. Elle était livide, et bien qu'elle essayât de les réprimer, de longs frissons l'agitaient. Karen, le visage pensivement incliné, regardait la boîte accusatrice.

— Ainsi, murmura-t-elle, voici ce qui a vraiment détruit une vie : cela, et non point la maladresse ou l'insuffisance de Forestier. Et vous le saviez ! Vous l'avez toujours su, sinon voulu !

— Je n'ai pas voulu tuer ma soeur ! protesta Elvire avec une soudaine violence. Comment aurais-je pu prévoir cet accident, cette opération !

— Je ne sais quelles étaient vos intentions, reprit Karen. Mais elles ne me semblent, à distance, ni normales ni avouables. Aviez-vous donc en vue le bien de votre soeur, quand vous lui injectiez, en secret, une dose de ce médicament capable de provoquer la plus grave hypothermie ! Le professeur Forestier...

— Le professeur Forestier eût dû bénir le ciel de mon intervention interrompit Elvire, si...

— Si sa fiancée n'en était pas morte !

— Elle ne pouvait pas être sa fiancée, surtout elle ne pouvait pas devenir sa femme, reprit l'infirme sans se laisser intimider, et avec une sorte de colère. Comprenez-vous : « Elle ne le pouvait plus ! ... » Chantal ! un être charmant, disait-on... Moi seule la savais égoïste, inconséquente, frivole, et surtout coupable ! Moi seule savais qu'avant Philippe il y avait eu d'autres amours dans sa vie !

« Du reste, elle ne l'aimait pas ! Mais elle venait d'avoir vingt-cinq ans, et cette union lui apportait tout ce qu'elle désirait !

Elvire respira profondément, puis, d'une voix dévastée :

— Et moi, reprit-elle, je voyais approcher le jour qui mettrait entre les bras de Philippe une épouse indigne de lui, et je ne pouvais rien faire pour empêcher cela !

Elle s'arrêta encore. Karen murmura :

— Prévenir Philippe ?

— Pour qu'il me haïsse ? Mille fois non ! Supplier ma soeur d'abandonner ce projet ? Je l'ai fait. Chantal a seulement ri !

« Alors, écoutez-moi bien, mademoiselle Rochel, alors, voici ce qui s'est passé...

Elle prit largement son souffle avant de poursuivre :

— Chantal, l'année précédente, s'était officieusement fiancée à l'un de nos cousins, un jeune administrateur des colonies. Je lui écrivis, le mis au courant. Il adorait Chantal. Il me répondit qu'il avait obtenu un congé et arrivait. Il était résolu à révéler à Philippe ce que Chantal avait été pour lui. Mais son avion ne devait toucher Marseille que le vingt septembre, et c'était au dix-huit que le mariage était fixé.

« Alors l'idée me vint de gagner du temps, en mettant ma soeur hors d'état d'épouser Philippe au jour fixé.

« Je travaillais souvent ici avec le docteur. Nous parlions beaucoup médecine, et d'ailleurs, même à Grasse, je me tenais au courant de toutes les nouveautés. Je connaissais les effets des piqûres de chloromycétine, employées avec succès par exemple dans les débuts de typhoïde, et je savais qu'une bonne dose, en amenant une chute verticale de la température, met le patient dans un état d'abattement total.

« Je lui fis l'injection au moment où nous partions en auto pour Marseille. C'est elle qui voulut conduire et le reste vous le savez.

Elvire se tut. Chose étrange, à mesure qu'elle parlait sa voix s'était affermie, comme si l'énoncé des faits, loin de l'accabler, portait en soi une sorte de justification.

— Et vous avez pu laisser croire à Forestier qu'il était responsable ! articula Karen, impuissante à contenir plus longtemps sa stupeur indignée. Vous avez pu briser sa carrière, le livrer aux remords !

Pour la première fois une véritable défaillance terrassa l'infirme.

— Je suis restée longtemps entre la vie et la mort, murmura-t-elle, et après... après, comment expliquer à Philippe que j'avais... Il m'aurait chassée !

A l'évocation de ce qui eût pu advenir, Elvire frissonna longuement. Son amour aveugle et plein de violence pour le docteur ne s'était jamais aussi bien révélé à Karen que dans l'intonation de ces quelques mots.

Mais Mlle de Marges, aussitôt, se redressa, et, ses yeux verts attachés à

Les besoins de notre culture . . .

[*Suite de la page 4*]

d'une radio-nationale n'ont songé à faire de l'Etat le publiciste payé à tant le mot des grands manufacturiers canadiens. La mission historique des gouvernements démocratiques est d'administrer les affaires de l'Etat et non d'aider à la vente des chewing-gums laxatifs et des crèmes à raser. En faisant mieux connaître *tout* le Canada aux habitants des dix provinces, Radio-Canada devrait être un facteur de liaison et la voix même de l'unité nationale. Dans le même ordre d'idées Radio-Canada devait travailler à l'amélioration des standards intellectuels en se faisant l'écho fidèle d'une culture aux accents aussi neufs que variés.

Au fur et à mesure qu'on a accumulé les déficits budgétaires, on a plongé en profondeur dans la mer sans fin des opéras-savon. On a refusé systématiquement aux postes de la radio privée le droit de se constituer en réseaux permanents, afin de mieux s'assurer la clientèle des grandes firmes commerciales. Mais non content de faire concurrence aux 135 postes de la radio libre, on a exigé qu'ils soient soumis aux diktats de la C.B.C. Pour la première fois dans l'histoire d'une nation britannique et démocratique, on a vu se constituer un organisme d'Etat qui était à la fois juge et partie dans ses propres causes.

C'est cette situation de fait que la Commission Massey a sanctionnée en recommandant, afin de mieux asseoir la dictature de Radio-Canada, qu'on ajoute aux droits abusifs de la radio d'Etat le privilège d'exploiter le monopole de la télévision.

Est-il étonnant que monsieur Arthur Surveyer ait voulu se dissocier de ses collègues et qu'il ait présenté un rapport minoritaire à S. E. le Gouverneur général en conseil ?

On compte actuellement, au Canada, quinze stations de radio qui sont la propriété de Notre-Père l'Etat et 135 postes qui appartiennent au commun des mortels, ou, si l'on préfère, à la radio privée. A qui fera-t-on croire que ces quinze postes possèdent le monopole exclusif du patriotisme canadien alors que les 135 postes de la radio privée (et bien qu'ils soient tous la propriété d'actionnaires canadiens) constituent sinon une menace permanente au véritable canadianisme du moins un instrument de diffusion aux mains des propagandistes de la culture américaine ? C'est exactement comme si l'on voulait démontrer, sur un autre plan, que les chemins de fer de l'Etat sont plus canadiens que tous les autres services de transport en commun qui fonctionnent au Canada du simple fait que les chemins de fer nationaux sont administrés par des fonctionnaires de la Couronne alors que les autres compagnies n'ont à leur emploi que des contribuables comme vous et moi.

Comment peut-on concilier son idéal démocratique avec un tel contrôle et un tel monopole ? Plusieurs journaux ont protesté contre la situation qui est faite aux postes de la radio privée. Non seulement on leur refuse le droit d'installer des stations de télévision, mais on exige qu'ils subissent les décisions d'une entreprise concurrente : Radio-Canada. Quel individu accepterait d'être jugé par celui qui l'accuse ? On a dit que Radio-Canada n'a pas encore abusé des droits de censure qu'elle possède toujours en vertu de la section 13 et qui l'autorise en plus à exercer un contrôle anti-démocratique sur la diffusion des nouvelles. Sans doute. Mais si on n'abuse pas encore du privilège pourquoi ne pas l'abolir avant qu'il soit trop tard ?

Un tel exemple démontre d'une manière tangible que l'homme n'a pas le droit de considérer la conquête de la liberté comme quelque chose de terminé. Il doit se rendre compte que la radio et la télévision sont aujourd'hui les instruments-clés de l'information au Canada et de la diffusion culturelle dans les masses. C'est justement parce que nous vivons en démocratie que nous devons combattre tout ce qui en est la négation.

Si les journaux disparaissaient pour faire place à des publications officielles, si les seuls livres publiés étaient rédigés par des fonctionnaires et si le commerce de l'imprimé étaient uniquement la chose de l'Etat, on ne manquerait pas de se dresser contre une telle dictature et pareille entrave à notre liberté de pensée. Or il appert qu'au XXe siècle, la radio et la télévision sont les grands médiums de l'information libre.

Comment peut-on accepter une telle imposition ? Comment peut-on sacrifier une telle liberté ?

JEAN-LOUIS GAGNON.

ceux de l'étudiante, elle reprit, avec une sorte de bravade :

— Oui, voilà ce que j'ai fait ! Aussi bien ne pouvais-je vous le cacher puisque par un hasard, j'ignore lequel, vous étiez en possession de ces ampoules, et résolue à connaître coûte que coûte un emploi... que vous soupçonniez !

Elle était effrayante dans son exaltation. Pourtant le seul sentiment qu'éprouvât Karen en cet instant fut une immense pitié.

— Pour la dernière fois, suivrez-vous le docteur Kisberg ? reprit Elvire. Regagnerez-vous définitivement votre pays ?

— Non, mademoiselle.

— Réfléchissez encore.

— Il n'en est nul besoin. J'ai choisi.

— Ah ! vous avez choisi !

Le même rire de folie secoua Mlle de Marges. La jeune femme s'était redressée, et, d'une main tâtonnante, cherchait sa canne. Puis ses yeux étincelants quittèrent le visage de Karen et se mirent à errer dans la pièce, comme si, ne connaissant pas celle-ci, elle en faisait l'inspection. Enfin elle se tourna de nouveau vers sa compagne :

— Aimable endroit, n'est-ce pas, que ce laboratoire ? Il est tranquille, un peu à l'écart de la maison, et on y travaille si bien !

L'étudiante enveloppa Elvire d'un regard de stupeur. Y avait-il plus de déséquilibre encore qu'elle ne le supposait, chez Mlle de Marges ? Elle ne répondit pas.

Elvire, en s'éloignant lentement, poursuivit :

— Ici demeurent pour moi de bien attachants souvenirs ! Comme j'ai déjà eu le plaisir de vous le dire, nous y séjournions volontiers, Philippe et moi, pour nous livrer à certaines expériences...

« Avez-vous aussi, procédé à des expériences ? interrogea-t-elle en s'arrêtant brusquement, et en se tournant vers la jeune fille.

Dans l'esprit de Karen la pensée qu'Elvire n'était pas normale s'affermissait de plus en plus.

— Non, jamais, répondit-elle brièvement.

— Mais si, mais si, insista Elvire. Vous ne vous rappelez plus, mais vous avez tenté des expériences... pour vous délasser, vous distraire... Avec cet excellent matériel de laboratoire on ne peut pas résister au plaisir des expériences !

— C'était votre métier, dit assez sèchement Karen. Ce n'est point le mien.

— Bien sûr, et cela explique en partie votre... incompétence.

Elle rit de nouveau, puis, changeant de ton :

— Il est tard, travaillerez-vous davantage ce soir ?

Karen inclina la tête.

— Oui. J'en ai pour une heure environ.

Mlle de Marges était arrivée à la porte. Une fois encore, elle regarda longuement l'étudiante, le tabouret où celle-ci allait reprendre sa place, la tablette sur laquelle notes et cahiers étaient disposés, la large baie, enfin, qui, devant Karen, remplaçait le mur. Puis, d'une voix pour le moins aussi singulière que son attitude, elle jeta :

— Bonsoir !

Et, sans attendre une réponse, elle ouvrit brusquement la porte et s'éloigna dans le petit couloir.

.....

Dans le bureau du premier étage le docteur Kisberg, debout, prenait congé de Forestier. En sortant du salon les deux hommes avaient prolongé là leur soirée, Philippe désirant lire à son hôte certains passages de ses travaux. Il s'excusait maintenant de ce que cette communication eût duré plus de temps qu'il n'avait d'abord prévu, et son confrère, en souriant, protestait.

— Je n'ai point votre jeunesse, mon ami, et, par conséquent, un nombre moindre d'heures de sommeil me suffit. Je serai dispos, demain. Je puis vous en donner l'assurance.

Un sourire amer infléchit douloureusement les lèvres de Forestier.

— Ma jeunesse... murmura-t-il. Comme je la sens lointaine !

Le Danois ne répondit pas. Il marchait vers la porte, accompagné de Philippe. Et, tout à coup, s'arrêtant :

— A propos de jeunesse, je suis heureux, au fond, que votre élève vous reste. Je ne pense pas qu'il soit bon de contrarier les préférences de travail de quiconque. A plus forte raison quand il s'agit d'un sujet de valeur comme l'est Mlle Rochel. Cette enfant sait ce qu'elle veut, et le veut bien. Vous aurez la joie de la former.

Le professeur parlait calmement, d'une voix indifférente, et sans paraître remarquer l'altération soudaine du visage de Forestier.

Puis, comme mû par une soudaine décision, il s'arrêta de nouveau, et posa sa main sur le bras du docteur.

— Ecoutez-moi, Forestier...

Mais le jeune homme ne sut jamais quels mots, impossibles à taire, allait prononcer son confrère. A l'instant, et avant même qu'il se fût tout à fait tourné vers lui, une sorte de grondement sourd et violent, semblable à celui du tonnerre, déchira le silence nocturne. En même temps il parut aux deux hommes que la maison oscillait. Et enfin, troisième temps de cette alerte, ce fut un bruit d'effondrement, mêlé au tumulte plus clair du verre brisé.

Tout de suite Philippe avait compris.

— Le laboratoire ! jeta-t-il, certain de ne pas se tromper, et cependant stupéfait. Le laboratoire a sauté !

— Impossible. Nous serions privés de lumière.

— Non. Le bâtiment est tout à fait indépendant du mas.

Et soudain, livide et hagard, Philippe regarda Kisberg.

— Il y avait donc encore quelqu'un balbutia-t-il.

Il était déjà hors de son bureau, traversait en courant le palier, dont quelques portes, maintenant, s'ouvraient ; se ruait dans l'escalier, puis dans le petit couloir qui faisait communiquer la maison avec le laboratoire. Là, pourtant, il dut s'arrêter pour dégager l'ouverture en travers de laquelle la porte, arrachée de ses gonds, était tombée.

L'explosion, savamment dosée, n'avait endommagé, ou plutôt détruit, que le seul laboratoire, sans trop en éprouver les alentours. Philippe le remarqua tout de suite, à la clarté de son briquet, qu'il avait dû allumer, l'électricité du couloir ne fonctionnant plus. Mais le peu que permettait d'en distinguer la petite flamme, suffisait pour constater l'état dans lequel se trouvaient toutes choses dans la pièce, et en être effrayé.

Le grand mur sur la cour s'était écroulé, et les verres dépolis des baies qui en occupaient une grande partie jonchaient le sol. Les autres murs se tenaient debout, mais les étagères et les armoires gisaient à terre, pêle-mêle avec les hauts tabourets, tous les débris d'instruments, les tubes, flacons, et autres objets fragiles, pulvérisés. La tablette circulaire, sur laquelle, tant de fois, pour régler son microscope ou consigner des notes, Forestier s'était penché, n'existait plus. Mais à l'endroit où, quelques minutes auparavant, elle se trouvait, un grand cahier reposait au sol, encore ouvert, et miraculeusement préservé.

Ce fut sur ce cahier que le regard épouvanté de Forestier se posa

— Karen ! cria-t-il d'une voix haletante, Karen, êtes-vous là ?

Il avait réussi à se glisser entre le mur et la porte qu'il ne pouvait faire jouer, mais n'osait avancer dans la crainte de heurter un corps... un corps... qu'avec une angoisse, de seconde en seconde accrue, il imaginait étendu, déchiré, et à jamais immobile !

Le professeur Kisberg venait de le rejoindre. Et soudain, avec une sourde exclamation, Forestier s'élança. Quelques secondes plus tard, enjambant ou foulant aux pieds les débris de meubles et d'objets, il revenait vers le Danois, portant Karen inanimée dans ses bras.

Kisberg, avec une force qu'on n'eût point soupçonnée, était arrivé à détacher le panneau de la porte, coincé par l'éboulement du mur, et Philippe put aisément passer son précieux fardeau serré contre lui.

Alertées, Mme Forestier et la nourrice accouraient, et ce fut Marthe-Marie qui, pâle jusqu'aux lèvres, mais vaillante, soutint la mère du docteur.

Karen reposait maintenant sur le canapé du salon. Légères et expertes, les mains de Kisberg glissaient sur elle, tâtaient les membres, en un examen rapide.

— Le corps est sauf, dit le professeur en se redressant.

Philippe ne parut pas avoir entendu. Agenouillé au chevet du lit improvisé, il soutenait entre ses mains la tête aux copeaux d'or pâle, et regardait avec désespoir, le front ouvert.

— Fracture du crâne, diagnostiqua-t-il d'une voix blanche.

— Oui, approuva le Danois, qui, à son tour, venait d'examiner la plaie d'où le sang coulait, fracture ouverte, probablement avec complications. Il faut la transporter sans délai en clinique pour opérer.

Déjà Marthoun était sortie de la pièce, et donnait des ordres à Félix.

Lentement, péniblement, Karen venait d'ouvrir les yeux, et ce fut sur Forestier que son regard s'arrêta.

— Opérer... murmura-t-elle d'une voix si faible que seuls les deux docteurs, penchés sur elle, l'entendirent, opérer... Je veux que ce soit vous, maître...

Un long tressaillement agita le jeune homme. Comme pour chercher du secours, il tourna vers son confrère un visage dévasté. Puis ses yeux revinrent vers la blessée.

— Karen, balbutia-t-il, ne me demandez pas...

Elle éleva les deux mains, et, dans une sorte d'adjuration désespérée, s'accrochant à ses épaules :

— Je le veux, répéta-t-elle. Philippe... vous seul me sauverez... dites... je veux vivre ! Philippe... Philippe... vous seul, promettez-moi ?...

Alors, vers la jeune fille, Forestier se pencha. Un calme étrange et soudain l'envahissait, comme si, par la seule volonté de l'enfant adorée, et pour elle, une bienfaisante puissance le possédait de nouveau, qui triompherait de la mort.

— Soyez en paix, mon amour, murmura-t-il. Je vous opérerai moi-même, et, je vous le jure, je vous sauverai !

. . . . . .

Plus tard, jusqu'au salon dans lequel deux femmes demeuraient, muettes et prostrées, parvint un long bramement. Il se tut, puis reprit, clameur lente et sinistre, qui passait sur la steppe comme un souffle de mort.

Le tragique mugissement se renouvela une troisième fois, plus puissant, et, semblait-il, plus lugubre ; et, soudain, tout un croeur de mêmes voix lui répondit en une immense plainte désespérée.

Marthe-Marie, tremblante, s'était dressée

— La bramadisso ! souffla-t-elle.

La bramadisso ! Ce chant des taureaux devant la mort, que ce soit celle de l'un des leurs, ou d'un humain, cet immense et multiple hurlement que l'on n'entend jamais, en Camargue, sans pâlir d'effroi et sans se signer.

Mme Forestier tourna vers sa compagne un visage dévasté, et, comme si Marthoun eût pu savoir :

— Karen ?... interrogea-t-elle.

Mais la nourrice secoua négativement la tête. Elle était assez instruite des choses de Camargue pour savoir que les taureaux ne font « ramadan » que devant un corps.

— Venez ! ordonna-t-elle.

Docilement, Mme Forestier se leva, laissa Marthoun jeter un châle sur ses épaules, et suivit la nourrice hors de la maison.

Dans la cour, elle prit son bras. La nuit était claire, et une belle lune ronde brillait de tout son éclat, à peine, de temps à autre, effleurée par le passage d'un nuage léger. Vaillamment, les deux femmes allaient vers la clameur, et bientôt elles se trouvèrent au bord de l'étang.

Maintenant les taureaux se distinguaient nettement. Autour d'une petite crique ils formaient un cercle sombre, d'où s'élevait, d'instant en instant, le funèbre hurlement. Tous les autres bruits s'étaient tus devant celui-là. Les oiseaux, le butor, gardaient le silence, et le vent de la nuit lui-même ne faisait plus s'entrechoquer les grands roseaux.

— Il faut attendre, murmura Marthe-Marie. « Ils » ne nous laisseraient pas passer.

Frissonnantes et s'appuyant l'une sur l'autre, elles attendirent, en effet. Puis le grand hurlement à la mort s'espaça, et enfin se tut. Lentement, comme à regret, les bêtes se disjoignirent. Alors les deux femmes purent avancer vers l'étang — Regardez ! dit Marthoun.

Au ciel, la lune brillait toujours. Elle faisait miroiter l'eau, qui donnait des reflets métalliques. Et, tout près du bord, ses rayons effleuraient un étrange objet... Un objet qui était une longue robe rouge, ayant pour ceinture une cordelière de soie noire, et dont l'encolure, brodée de jais, scintillait...

Caché par cette même touffe de roseaux, qui avait accroché la robe, le visage d'Elvire n'apparaissait point.

CHAPITRE XI

Tout recommence

PAR la large fenêtre de sa chambre, Karen, assise sur son lit, apercevait « Notre-Dame de la Garde » se découpant, brillante, sur un ciel de cobalt.

Du ciel lumineux le regard de la jeune fille avait glissé sur les fleurs, et une inexprimable tendresse ensoleilla son visage. A celui qui, chaque jour, les renouvelait, elle devait la vie : et elle lui devrait plus encore, le sens, le bonheur, la plénitude de cette vie dans l'amour !

N'était-ce point l'heure, encore, de sa venue ? Comme elle allait consulter sa petite montre, accrochée aux barreaux de fer du lit, des pas résonnèrent dans le couloir. Après avoir frappé quelques coups légers, une infirmière, en voile blanc, poussa la porte.

— Mademoiselle, le professeur Forestier peut-il entrer ?

Sans attendre la réponse qu'elle connaissait, elle s'effaça. Mais, avant de s'éloigner, s'adressant à Philippe :

— Je suis chargée de vous rappeler, monsieur le professeur, que vous devez assister à cette opération, à quatre heures.

— Merci, dit Forestier de sa belle

voix nette. Soyez tranquille, je ne l'oublierai pas.

La porte refermée, il s'avança vers le lit. Avec ces mêmes bondissements fous du coeur qui ébranlaient sa poitrine chaque fois que Philippe apparaissait, Karen regarda le jeune homme approcher.

Toujours il lui avait donné cette impression de force, qui venait aussi bien de sa haute stature, que de sa manière d'être et d'agir, et de la supériorité de son esprit. Mais, depuis quelque temps, ses épaules redressées, comme après avoir jeté bas quelque épuisant fardeau, l'autorité de sa voix, de ses gestes, toute son attitude, en faisait un autre homme. Et il y avait, dans ses yeux, le triomphe du lutteur qui, dans un corps à corps sans merci, a pris la vie et l'a domptée.

Karen sourit au visage lumineux, si jeune et murmura :

— C'était long, depuis hier, Philippe.

Il ne répondit pas tout de suite. Simplement il se pencha, et, passionnément, les yeux clos, appuya sa joue à la tête bandée dont les courtes mèches avaient encore été coupées avant l'opération.

— ... Et toute la vie sera courte, mon amour, murmura-t-il enfin d'une voix frémissante.

Un peu plus tard il fit, consciencieux et grave, son examen médical, consulta la fiche de température, appela l'infirmière pour qu'elle défît le bandage, et examina la plaie refermée.

Tout était en aussi parfait état qu'il le pouvait souhaiter. Du front de Karen une grande cicatrice partait et s'allongeait jusqu'au sommet de la tête. Mais, avec le temps, cette cicatrice s'atténuerait. Déjà elle était une ligne nette, fine, et sans boursouflure.

Je pourrai donc bientôt quitter la clinique, maître ?

Il sourit. Ce nom de « maître », qu'elle lui donnait encore parfois, prenait, dans sa bouche, une extraordinaire douceur.

— Continuerez-vous longtemps à m'appeler ainsi, Karen ?

— Toujours ! dit-elle vivement.

« Et, reprit-elle après quelques secondes de réflexion, ne vaut-il pas mieux que je ne me déshabitue pas de ce... respect. Il me sera très nécessaire lorsque je redeviendrai votre élève, à la rentrée.

— Ainsi vous n'abandonnez pas cette idée de poursuivre vos études ?

Elle devint grave, soudain.

— Je ne le pourrais pas, Philippe, et, vous, je suis sûre que vous ne le voudriez pas. Pour être... ce que vous désirez que je sois...

— Ma femme ! dit-il d'une voix ardente.

— Oui, mais dans toute la plénitude et la signification du mot. Pour l'être ainsi, il faut que je partage votre vie de labeur et, au besoin que je la puisse alléger.

Elle se tut. Philippe pressa doucement les deux mains pâles réunies dans l'une des siennes. Ah ! comme il la bénissait, cette enfant qui lui apportait mieux que son amour, mieux que sa jeunesse... cette foi aveugle et passionnée en son art, et la force nécessaire pour accomplir entièrement son destin.

— Il sera assez amusant, dit-il, élève Karen Forestier, de vous guider dans votre thèse : « La paralysie du coeur et son atrophie sont-elles guérissables ?... » C'est bien ce sujet, n'est-ce pas, que vous avez choisi ?

Il plaisantait. Mais, dans les derniers mots, une telle émotion altéra sa voix, que des larmes vinrent au bord des cils de Karen.

Elle avait élevé la main de Forestier entre les siennes, et la regarda longuement, avant de la porter à ses lèvres. Puis, comme si cette phrase était une suite toute naturelle à son regard et à son geste :

— Est-ce vous qui opérez ici ce soir ?

— Non. J'assiste seulement. Le patient est, je crois, un parent du chef de la clinique, mais, comme ce sera grave, celui-ci préfère que je me trouve là.

— « Ah ! à propos d'opération, j'ai reçu un mot de Paris. L'hôpital désirerait que je reprenne mon service le quinze octobre. Oui, quelques cas sérieux, qui peuvent attendre, mais ne sauraient être indéfiniment retardés...

— Nous serons rentrés, affirma-t-elle avec assurance. Et... le jeune malade du docteur Dufaux ?

— J'ai promis de m'en occuper, mais cela se passera à Paris. Comme il était transportable, il s'y trouve déjà pour la cure préparatoire à l'intervention.

Durant un instant il se turent, et, du fond du coeur de Karen, montait une fervente action de grâces pour ce merveilleux recommencement.

— Philippe, je voudrais vous demander...

Tout de suite, malgré le brusque arrêt qui laissait la phrase en suspens, il fut attentif.

— Dites, mon amour.

Elle hésita durant deux ou trois secondes, puis reprit :

— J'aimerais tant savoir que... qu'Elvire ne s'est pas volontairement noyée.

A ce nom, depuis peu détesté, Forestier se redressa brusquement, le visage dur :

— Volontairement ? Je jurerais bien le contraire, Karen.

— Comment être certain...

Il réfléchit encore, mais comprit qu'il ne pouvait plus longtemps la laisser dans l'ignorance des faits dont elle avait été la victime. Alors, se décidant, d'une voix dont il essayait de réprimer les frémissements, il murmura :

— Je ne puis vous dire ce que j'imagine, Karen.

Philippe se tut, et un long silence suivit les paroles dont le jeune homme lui-même ne soupçonnait point l'exactitude.

Puis Karen dit doucement :

— Je voudrais tant qu'elle ait eu un éclair de repentir, Philippe...

— Peut-être en a-t-il été ainsi, mon petit.

Il n'y croyait pas, mais ne pouvait supporter la tristesse du cher visage, si pâle sous ses bandages. Il interrogea :

— Aimerez-vous encore le mas, en dépit de ces souvenirs ?

— De toute mon âme, jeta-t-elle, avec une fougue qui disait sa parfaite sincérité.

— Je vous y ramènerai bientôt, Karen. Ma mère et Marthoun nous y attendent. Ensemble nous regagnerons Paris.

« Ah ! ajouta-t-il, quel mal m'a donné ma brave Marthe-Marie ! Ne s'était-elle pas mis en tête que je renvoie vos infirmières, et la laisse venir ici vous soigner !

La jeune fille sourit avec émotion. Puis elle parla de sa mère à elle, qui, pour quelques semaines, se décidait enfin à quitter Copenhague. Et sans doute Kisberg et sa bonhomie têtue, son adresse persuasive, n'étaient pas étrangers à cette résolution.

— Grand Dieu ! s'alarma Philippe. Voudra-t-elle m'accorder votre main ?

Elle enveloppa de ses doux yeux de mer nordique l'ardent visage à l'expression vraiment inquiète, puis l'attira tout près du sien.

— On ne demande pas sa main à une petite fille d'Andersen, maître. On la choisit, on la prend, et on l'emporte dans un royaume plus merveilleux que celui de tous les contes de son pays...

Plus bas encore, avec une tendresse passionnée, elle acheva :

– Et on en fait, près de soi, pour la vie, maître, Karen, étudiante.

ALIX ANDRÉ

Que répondriez-vous?

Q. — Comment toucher un chèque de $13 sans recevoir de billet d'un dollar ni de monnaie ?
R. — Avec un cinq dollars et quatre billets de deux dollars.

•

Q. — Monsieur et Madame Larose ont sept filles qui ont chacune un frère. De combien de personnes se compose la famille Larose ?
R. — De dix : M. Larose et Mme Larose, les sept filles — et un garçon qui se trouve le frère de chacune de ses soeurs.

•

Q. — Quel service un crin de cheval rend-il aux mécaniciens de locomotive ?
R. — A enlever une poussière de charbon dans l'oeil d'un compagnon.

•

Q. — Une pompe aspirante élève-t-elle réellement l'eau ?
R. — Elle crée un vide dans lequel se précipite l'eau sous la pression atmosphérique.

•

Q. — Pourquoi les bêtes sauvages se promènent-elles dans les ménageries ?
R. — Par atavisme, comme leurs ancêtres qui cherchaient leur proie dans la jungle.

•

Q. — Que fait faire l'atavisme aux castors en captivité ?
R. — Elle leur fait construire des digues tout comme s'ils en avaient besoin.

•

Q. — Combien pèse le coeur humain ?
R. — De huit à douze onces.

•

Q. — Qui a composé sa propre messe de requiem ?
R. — Le grand Mozart, mort à Vienne, en 1791.

•

Q. — Comment moururent les apôtres ?
R. — Tous furent martyrs, excepté saint Jean qui s'échappa vivant d'une chaudière d'huile bouillante où ses bourreaux l'avaient jeté.

•

Q. — Quel martyre souffrirent saint Pierre et saint André ?
R. — Saint Pierre, à sa demande, fut crucifié la tête en bas ; saint André, sur la croix en forme de X qui porte son nom.

•

Q. — Quel est le patron des libraires, imprimeurs, papetiers ?
R. — Saint Jean l'Evangéliste.

•

Q. — Quels apôtres furent décapités ?
R. — Saint Paul, saint Mathias et saint Jacques, fils de Zébédée.

•

Q. — Les plumes courbées sont-elles d'invention récente ?
R. — Elles remontent à 1803 ; *auparavant, les plumes étaient plates.*

•

Q. — Quel est le poids moyen du cerveau humain ?
R. — L'homme, 49 *onces ; la femme,* 44 *onces.*

•

Q. — Que signifient les initiales I. H. S. que l'on voit sur les objets religieux ?
R. — Jesus Hominum Salvator — Jésus Sauveur des Hommes.

COUPON - CADEAU

LA REVUE Populaire

Canada

1 an $1.50
2 ans 2.50

Etats-Unis

1 an $2.00
2 ans 3.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom du destinataire.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Nom de l'envoyeur.....

Adresse.....

Ville..... Prov. ou Etat.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion Montréal 18, P. Q.

CE DONT ON PARLE

[*Suite de la page* 9]

The Women, enregistré par Helen Gougeon, Doyle Klyn, Simonne Daigneault et Armande Marc ; une causerie sur le Service international de nouvelles par le directeur, M. Paul Barrette, des renseignements sur la partie musicale par Don McGill, etc. • • • Lorsque j'étais à Paris, en juin 1950, Pierre de Ligny Boudreau exposait ses oeuvres à la Galerie Breteau. Comment ne pas suivre les progrès d'un jeune peintre dont j'avais signalé la première exposition, à Québec, dans une de mes chroniques ? Voici ce qu'écrivit un critique français : « A vingt-six ans, après à peine quatre ans passés en France, Boudreau s'est assimilé l'essentiel de toutes les techniques contemporaines sans en avoir subi l'influence tyrannique... » et qui fut confirmé par Jean Dénéchaud, dans *La Presse :* « Pierre de Ligny Boudreau n'est pas un peintre qui s'est laissé emprisonner par une formule ». Peintre personnel et en constante recherche de son art, Boudreau exposa au Palais Montcalm, à Québec, (sa ville natale) et à la Galerie Agnès Lefort, avant de devenir l'un des adjoints de M. H. O. McCurry, directeur de la Galerie Nationale, à Ottawa • • • Marcelle Barthe ne se contente pas d'annoncer des produits gastronomiques dans sa *Lettre à une Canadienne ;* elle met la gastronomie en pratique « aux champs et à la ville », comme on disait au XVIIe siècle. Ses interviews couvrent tous les domaines, mais celui du Général Baston, fondateur de *La Compagnie des Mousquetaires d'Armagnac,* eut son retentissement en France, où elle fut élue membre de cette confrérie, le 15 septembre dernier. Lors d'une cérémonie grandiose, tenue dans l'Abbaye ciscertienne de Flaran, dans le Gers, Mlle Barthe assista à l'inauguration de cette confrérie gastronomique et bacchique, placée sous le haut patronage du Président de la République, M. Vincent Auriol. Le fondateur et capitaine de la compagnie est le général Baston ; son capitaine-lieutenant, le duc Pierre de Montesquiou et le chancelier et garde-des-sceaux, le marquis de la Franquerie. Avant le banquet, qui eut lieu dans la chapelle désaffectée de l'Abbaye, la chorale gasconne de Magnan, dirigée par M. l'abbé Dastarac, se groupa dans l'abside où elle exécute des danses et des chants folkloriques en costumes gascons. Après le cérémonial d'intronisation, des bretteurs de Bayonne et de Bordeaux firent des assauts d'armes, puis ce fut le bal. Le lendemain, la messe des Mousquetaires, dans l'église de Barbotan-les-Thermes, fut suivie de courses landaises, à Le Houga, et d'un déjeuner au Relais de l'Armagnac. Les invités visitèrent ensuite le château de Catelmore, berceau de la famille de Batz et de d'Atagnan, et assistèrent à une corrida aux Arènes de Vic-Fezensac. La délégation d'Armagnac, venue au Canada pour l'exportation de cette merveilleuse eau-de-vie, fit l'élection (chez le comte Bernard de Roussy de Sales) de quatre nouveaux membres : MM. André Quédec, Brian Daville, A. Frossard et le Commandant Maurice Billard. Après la remise d'insignes et de diplômes, le Général Baston fit un petit discours de circonstance (qu'il termina par des vers de Joachim du Bellay) et donna l'accolade aux élus. La délégation se composait, outre le général Baston, de MM. Fernand Senton, Paul Laffitte, Pierre du Vignon et de M. Marc Coullens, délégué des Services agricoles, qui offrirent aux invités un Armagnac digne de son nom • • • Le Pavillon de La Tour Eiffel est le plus élégant cabaret de Montréal. On peut y souper après le théâtre (même en robe du soir) à la lueur des bougies (si flatteuses pour le teint) sur des nappes rouges (ole ! ole !) en écoutant « une chanson douce ». Depuis le début de la saison, les chansonniers furent (1) le compositeur Raymond Lévesque (qui s'accompagnait lui-même ; (2) Noël Guyves (avec sa guitare et ses propres chansons) et Marjolaine Hébert, avec une accompagnatrice de premier ordre, Suzanne Bégin. Marjolaine ne se contente pas d'être la Reine de la Radio 1951 ; une comédienne de talent et le dernier annonceur de nouvelles à C.K.V.L. ; elle chante. Elle chante, elle mime, elle dit, avec un art expressif où elle sait se servir d'une voix menue et jolie et d'un minois ravissant. A sa chanson-thème, *Comment me préférez-vous ?* tout le public répond, *Comme vous êtes, Marjolaine, comme vous êtes !* Lorsque l'atmosphère s'y prête, Marjolaine Hébert récite des poèmes de Prévert qu'elle fait suivre *des Feuilles mortes* • • • Puisque La Tour Eiffel et Le Pavillon sont dirigés si habilement par M. Paul Péladeau, co-directeur (avec M. André Dussault) des Editions Variétés, je transmets à tous deux mes félicitations pour leur kiosque du Salon du Livre. Avec ses éditions de luxe, ses illustrations et ses gravures, l'étalage de leur maison était le plus beau d'une exposition qui rivalisa de goût et d'ingéniosité dans la décoration • • • La dernière nouveauté est de donner une petite réception dans laquelle on fait une séance de maquillage, avec le concours d'une experte en produits de qualité. Une des invitées se prête à la démonstration après laquelle, chaque femme reçoit une charte établie d'après son teint, ses yeux... et même sa personnalité, pour le parfum. Mme Francis Everitt (Marcelle Turgeon) avait chargé la technicienne de Lancôme, Odile Mavré, de refaire une beauté à toutes ses amies. L'atmosphère, imprégnée de porto, de thé de Chine, de poudre Odalisque et de parfum Tropiques était bien féminine... et très pacifiste. Plût à Dieu qu'il n'y eût dans l'air que de la poudre de riz ! • • • Chaque année a ses morts : obscurs ou glorieux. Mme Berthe Roy, de Québec, fut, à quinze ans, une de nos gloires nationales, avant d'avoir pour partage l'isolement, une maladie horriblement douloureuse, et la mort. Elle étudia au Conservatoire de Paris, avec Marmontel ; fut la première Canadienne à être répétitrice à cette institution nationale française et transposait, à 15 ans, les oeuvres de Fauré, Thomas, Saint-Saens, dans n'importe quelle tonalité. L'année suivante, à New York, elle remportait le premier prix dans un concours musical, *sur* 400 *concurrentes,* et fit une tournée transcontinentale avec Jan Kubelik, à titre de *soliste.* Son mariage l'amena à Québec, sa ville natale, où elle enseigna à Conrad Bernier, Anne-Marie Hesseni, Lucille Dompierre et Henri Mercure. Des musiciens comme Henri Gagnon et Léo Pol Morin ont exprimé leur admiration pour cette femme dont la modestie n'avait d'égale que la beauté. Elle fut nommée docteur-en-musique de l'université Laval de Québec. Berthe Roy est la soeur d'un autre compositeur, Léo Roy, et laisse, chez les « purs » musiciens le souvenir d'une grande démagogue et d'une artiste de race • • • En juillet 1946 Robert La-Roque de Roquebrune retrouvait la maison d'Auteuil qu'il avait quittée six ans plus tôt, mais entièrement vidée de ses meubles, de ses tableaux et de ses livres. Les vandales avaient découvert (derrière la bibliothèque) et emporté ce que l'Archiviste canadien à Paris et l'historien des *Habits Rouges* comptait de plus précieux : les écuelles, couverts et plats d'argent marqués au chiffre des La Roque, Hertel, de Rouville et de Salaberry qui sont ses ancêtres. Robert de Roquebrune s'est mis à l'oeuvre et écrivit dans un style de pur argent trempé à la flamme de son coeur, un monument familial plus indestructible que l'autre et qui s'appelle *Testament de mon enfance,* publié chez Plon, à Paris, et dont je recommande la lecture à tous nos lecteurs.

LUCETTE ROBERT

LA DÉCORATION MODERNE

LES substances plastiques se sont peu à peu introduites dans la décoration moderne. Aujourd'hui, nous exigeons que les meubles et les accessoires décoratifs soient durables et d'entretien facile. Ce sont précisément les avantages que nous offre le plastique.

Les meubles et l'ornementation du vivoir illustré ci-dessus mettent en valeur le coloris et l'utilité des matières plastiques faciles à nettoyer, durables, non inflammables et que l'humidité et les moisissures ne peuvent endommager.

On remarquera dans cet attrayant décor, l'emploi du *Sealtuft,* c'est-à-dire du plastique rembourré sans piqûres, de Vinylite. On l'emploie avec avantage pour recouvrir les confortables canapés et la chaise de la table à écrire, pour les panneaux de celle-ci, la bibliothèque et l'appareil de radio, les accessoires du pupitre et le lambrequin de la fenêtre.

Les draperies de celle-ci sont faites d'un plastique de texture nouvelle. Le dessin imprimé et la couleur sont les mêmes de chaque côté. Ces draperies ne sont pas seulement décoratives mais très pratiques parce qu'elles ne se froissent pas et ne font pas de faux-plis. Les bords ne roulent pas grâce au procédé spécial employé dans la fabrication du plastique. On peut donc en recommander l'usage aux maîtresses de maison qui tiennent à vivre dans un joli décor et dont les ressources financières sont limitées.

NOEL GUYVES

Questions et réponses

Q. — Qu'est-ce que la dendrologie ?
R. — C'est l'étude des arbres.

•

Q. — Si un homme a 25 pieds de fil de fer et s'il en coupe un pied par jour, combien faudra-t-il de jours pour tout le couper ?
R. — Vingt-quatre jours, le dernier étant déjà coupé.

•

Q. — Que veut dire « ingambe » ?
R. — Alerte, léger, dispos, qui a l'usage facile de ses jambes. Le contraire est infirme, impotent.

•

Q. — Quelle différence y a-t-il entre un torse et un buste en sculpture ?
R. — Le torse représente la partie supérieure du corps humain sans tête ni membre, tandis que le buste ne comprend que la tête.

•

Q. — Quel fruit porte ses graines à l'extérieur ?
R. — La fraise.

•

Q. — Qu'est-ce que s'endormir dans les délices de Capoue ?
R. — Perdre dans les plaisirs un temps précieux.

•

Q. — Pourquoi les poteaux de barbier sont-ils peints rouge et blanc ?
R. — Les barbiers étaient jadis chirurgiens, pratiquaient les saignées, appliquaient les sangsues : le rouge indique le sang et le blanc, le bandage.

•

Q. — Quelle réputation avait jadis la tomate ?
R. — On la prenait pour un poison.

•

Q. — Qu'est-ce que la ligne de flottaison d'un bateau ?
R. — C'est une marque sur la coque indiquant le point maximum de la charge à y placer sans danger.

•

Q. — Les icebergs sont-ils composés d'eau salée ou d'eau douce ?
R. — Ils sont composés d'eau douce.

•

Q. — De quoi est effrayée une victime de l'agoraphobie ?
R. — De se trouver dans une foule.

•

Q. — Que veut dire l'expression : c'est son « violon d'Ingres » ?
R. — C'est sa marotte, son dada, sa toquade. Le peintre Ingres préférait souvent son violon à son pinceau.

•

Q. — Qu'est-ce que jeter le manche après la cognée ?
R. — C'est se décourager quand on ne réussit pas du premier coup.

•

Q. — Qu'entend-on par fanons ?
R. — On connaît les fanons d'une baleine. Le mot fanon désigne encore : les deux pendants d'une mitre d'évêque ; le pli de peau qui pend sous le cou des boeufs ; la touffe de crins derrière le pied d'un cheval.

•

Q. — Qu'est-ce que l'hémophilie ?
R. — L'hémophilie est la maladie qui prédispose aux hémorragies. Cette maladie est congénitale et ne frappe que les hommes.

•

Q. — Que contient la bosse du chameau ?
R. — La bosse du chameau contient une substance grasse lui permettant de vivre longtemps quand manque la nourriture.

•

Q. — Qu'a de particulier l'oeil du hibou ?
R. — L'intérieur de l'oeil du hibou est absolument immobile ; en compensation, il peut tourner complètement la tête sans que son corps bouge.

•

Q. — Comment se nourrit le pivert ?
R. — Le pivert (ou pic-bois) frappe les arbres de son bec pour en faire apparaître les vers qu'il arrache ensuite de sa langue barbelée.

•

Q. — Et (comment se nourrissent) l'étoile de mer, la seiche, la langouste et la chenille ?
R. — L'astérie ou étoile de mer prend ses aliments en tournant son estomac à l'envers et enveloppe sa proie avec cet organe.
La seiche ou sépia marche toujours la tête en bas, ne mastique pas ses aliments, mais les broie avec son gésier.
Les dents de la langouste sont à l'intérieur. Elle mastique ses aliments avec des mâchoires en corne, mais complète le tout avec ses rangées de dents de l'estomac.
La chenille mange trois ou quatre fois son poids chaque jour.

DONNEZ TOUJOURS AU BEBE CE QU'IL Y A *de mieux*

En achetant du lait pour le bébé, considérez bien, les longues années de recherches qui ont précédé la production de "FARMER'S WIFE" et la perfection traditionelle de ce produit . . . Préparé spécialement pour l'alimentation infantile.

Facilement reconnaissable par leur numéros et couleurs, chaqu'une des trois sortes de "FARMER'S WIFE" est spécialement destinée pour les besoins diététiques de votre bébé. Voilà la raison pourquoi ce produit est si généralement recommandé par les médecins et employé dans un si grand nombre d'hopitaux à travers le Canada.

Demandez à votre médecin lequel de ces laits, "Augmentés de la Vitamine D" serait le "meilleur pour votre bébé."

1 (Etiquette Rouge) **LAIT ENTIER**
Un lait homogénisé, "augmenté de vitamine D." Votre premier choix au besoin d'un lait pur.

2 (Etiquette Bleue) **LAIT SEMI-ECREME**
Ce lait inférieur en gras et supérieur en protéine est fameux pour sa valeur nutritive et hygiénique pour les bébés; il est employé régulièrement par un grand nombre de médecins et d'hopitaux.

3 (Etiquette Jaune) **LAIT ECREME**
Si le régime du bébé demande un lait écrémé il n'existe pas une meilleure ou plus convenable forme de nourriture que "FARMER'S WIFE" No. 3.

"Augmenté de Vitamine D."—La Vitamine D est un facteur essentiel pour l'absorption de minèraux nècessaires pour constituer les os.

"Farmer's Wife"

LAIT CONCENTRE

est un produit de

COW & GATE (CANADA) LIMITED
GANANOQUE ONTARIO

SPECIALISTES EN NOURRITURES LACTIQUES POUR ALIMENTATION INFANTILE

"Que d'exploits étonnants, que d'immortels héros"

(LOUIS FRÉCHETTE)

NICOLAS PERROT fut un des plus illustres explorateurs de l'intérieur du continent. Interprète, traitant, commandant, médiateur officiel auprès des Indiens, Perrot fut l'un des plus fidèles serviteurs de la colonie naissante. C'est grâce à l'inlassable dévouement de tels pionniers et éclaireurs que le Canada est devenu une grande nation.

Ce sont des hommes animés d'un pareil esprit d'aventure et de découverte qu'il faut dans les rangs du C.A.R.C., pour perpétuer une glorieuse tradition et porter jusqu'au bout du monde le prestige du Canada.—La jeunesse est faite pour l'audace et l'action. Le Corps d'Aviation offre le débouché idéal aux énergies des jeunes citoyens dont les yeux sont tournés vers l'avenir. Emules de nos aïeux, éclaireurs de la liberté et défenseurs de nos droits, vous pourrez enfin vous tailler une carrière à la mesure de votre idéal, *tout en protégeant vos libertés civiles et religieuses contre les doctrines pernicieuses des dictatures athées,* dont le seul objectif est l'anéantissement de la démocratie et de la chrétienté. Vous aurez aussi l'occasion d'apprendre un métier, et bénéficierez d'avantages inexistants dans la vie civile. Jeunes gens, soyez d'aujourd'hui! Optez pour l'aviation.

Centres de recrutement du C.A.R.C.

1470, rue Mansfield, Montréal, P.Q. Tél. HA. 9175
24, rue Saint-Stanislas, Québec, P.Q. Tél. 2-8527
49, rue Metcalfe, Ottawa, Ont. Tél. 4-2196

Veuillez m'envoyer, sans obligation de ma part, tous renseignements sur les conditions d'enrolement et emplois actuellement vacants dans le C.A.R.C.

NOM (lettres moulées).....

ADRESSE.....

VILLE.....**PROVINCE**.....

DEGRÉ D'INSTRUCTION .....

.....**ÂGE**.....

CAF51-2MF

Corps d'Aviation Royc

MME MARCEL MAHEU
R R NO 1
STE PIE CO BAGOT QUE
0-52-C-21906